ST-

JOU

DE

ST-LIN A SAN-FRANCISCO

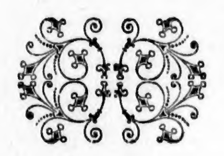
OU

JOURNAL DE VOYAGE

1894

PAR

Delle Ph. LEGAULT



JOLIETTE
Imprimerie Générale, rue Notre-Dame
1897.

Durant
les Côtes
santé, dan
les suites
pouvant à
M. le Dr J
que de M
vais me pa
cousines g
demeurait
le commenc
nuit avec u

Pour teni
dé avec inst
valescence à
Legault écri
bulletin de
tantôt la des
récit des in
ment diversi
hommes et
ceau, revues
Lin à San F

PREFACE

Par l'abbé J.-B. PROULX

Durant l'hiver et le printemps de 1894, je fis un voyage sur les Côtes de l'Océan Pacifique pour le rétablissement de ma santé, dangereusement ébranlée par un accident de voiture et les suites fâcheuses qui en furent la conséquence. Je partis, pouvant à peine marcher. Sur l'ordre exprès de mon médecin, M. le Dr J. P. Rottot, et avec l'assentiment de Mgr l'Archevêque de Montréal, afin de me donner les soins dont je ne pouvais me passer, une infirmière m'accompagnait, une de mes cousines germaines, mademoiselle Philomène Legault. Elle demeurait sous mon toit déjà depuis assez longtemps, et, depuis le commencement de ma maladie, elle m'avait soigné jour et nuit avec un dévouement à toute épreuve.

Pour tenir le personnel de mon presbytère, qui l'avait demandé avec instance, au courant des différentes phases d'une convalescence à laquelle il paraissait prendre intérêt, mademoiselle Legault écrivit à Saint-Lin presque chaque jour, ajoutant au bulletin de la santé de son malade, selon les circonstances, tantôt la description des lieux que nous traversions, tantôt le récit des incidents d'un voyage en ces conditions nécessairement diversifié, tantôt certaines réflexions, en passant, sur les hommes et les choses. Ce sont ces lettres réunies en un faisceau, revues et corrigées, que je publie sous le titre *De Saint-Lin à San Francisco.*

Je n'ai pas, qu'on le sache bien, la prétention de publier une œuvre de haute littérature. Mademoiselle Legault, non plus, n'a jamais songé à être un écrivain, et quand elle rédigeait au jour le jour, à batons rompus, ses épîtres familières pour l'intimité de ma maison, elle ne soupçonnait pas qu'elle écrivait un livre pour le grand public. Seulement, et je ne le cache pas, je suis d'avis que ce journal de voyage ne manque pas tout-à-fait de mérite littéraire, qu'il vaut bien maintes publications du même genre destinées à amuser les loisirs du foyer, et que, pour plus d'un lecteur, il peut avoir quelque utilité, des agréments et son intérêt.

Qu'il ait son intérêt, c'est aussi l'opinion d'un certain nombre de mes amis qui ont eu l'occasion de le parcourir. Même, à l'appui de cet avancé, je me permettrai de citer ici un nom, parce que ce nom est une des gloires de la littérature en France, et au Canada une autorité aimée et respectée : Rameau de St-Père. Monsieur et madame Rameau ont bien voulu dire que ce récit *charmait par la délicatesse des sentiments, la finesse et l'élévation des pensées, le naturel dans les descriptions, une élégante simplicité, enfin une réduction que l'on goûte avec plaisir.*

Pour rendre cette opinion plus vivante, plus vécue, je reproduirai quelques extraits de la correspondance qui eut lieu, entre monsieur et madame Rameau d'un côté, et moi de l'autre, au sujet de ce journal. Nous y verrons d'abord comment il se fait qu'il soit tombé sous leurs yeux.

Adon, 4 *septembre* 1894

MONSIEUR LE CURÉ,

......Je vous écris donc, en premier lieu, pour vous remercier de ne nous avoir point oubliés pendant votre voyage. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureuse de ces deux lettres qui étaient des parcelles de votre temps dont vous deviez être si avare forcément,et un souvenir arrivant du bout du monde pour chercher et retrouver ici d'autres souvenirs, dont les fils s'étendent de Paris à Adon, de Saint-Lin à Montréal en passant par l'Ile Bizard.

Je vous écris ensuite pour savoir si vous ne songez pas à raconter, sous une forme ou sous une autre, ce voyage où vous avez vu tant de belles choses et récolté tant de souvenirs intéressants ? Livre, lettres, feuilletons, articles, peu importe, je vaudrais l'avoir, et je vous demande de ne me point oublier quand il en sera temps. J'ai bien suivi vos pérégrinations sur le guide dont vous avez eu l'aimable pensée de me gratifier, mais il faut convenir qu'il ne m'a pas tout dit...... et les femmes sont si curieuses.

TH. RAMEAU.

Montréal, 28 *septembre* 1894.

MADAME,

Je réponds à votre bonne lettre du 4 du courant, et à votre souvenir tousjours vivace ; croyez que le mien est le frère du vôtre et qu'il grandit toujours au fur et à mesure que nous avonçons dans la vie. La mort fauche autour de nous, ceux qui restent doivent se presser dans une intimité plus étroite.

Durant le voyage que j'ai fait sur les Côtes de l'Océan Pacifique, en repos complet, je n'ai pas pris une note ; et, revenu au pays, l'ouvrage de toute sorte qui m'attendait m'a empêché de recueillir par écrit mes impressions. Seulement une de mes cousines qui m'a accompagné tout le temps comme infirmière,

une vraie sœur de charité, mademoiselle Legault, tenait un journal qu'elle envoyait presque chaque jour à mon personnel de Saint-Lin. Il est écrit au fil de la plume, sans aucune prétention à la littérature. Elle en tire actuellement six copies au clavigraphe. Si vous croyez que ce récit, humble, aussi terre à terre que intime, puisse vous intéresser, je me ferai un plaisir de vous l'envoyer. — ....J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de considération, Madame, votre tout dévoué serviteur.

J.-B. PROULX, Ptre

J'écrivis cette lettre le 28 de septembre, le 29 je m'embarquais pour l'Europe. Le 14 d'octobre, j'arrivais à Adon, où je passai deux jours. En partant, j'y laissai les premières pages clavigraphiées du journal que j'avais apportées avec moi. C'est à ces feuilles que fait allusion madame Rameau dans la lettre qu'on va lire.

Bourges, 28 *octobre* 1894.

MONSIEUR LE CURÉ,

......Je vous remercie, de plus, des feuilles qui vont nous emmener avec vous à travers les Montagnes Rocheuses sur les bords du Pacifique. J'estime votre cousine très heureuse d'avoir fait ce voyage, elle mérite son bonheur puisqu'elle a su en jouir et recueillir de charmants souvenirs. Que j'aimerais à suivre son itinéraire, et à pouvoir confier à un journal quotidien mes impressions et mes joies avec autant de charme et d'élégante simplicité. Faites-lui tous mes compliments lorsque vous lui écrirez. Si vous avez eu à vous louer d'une aussi

aimable garde-malade, elle a dû beaucoup gagner à être votre secrétaire, douée comme elle est de sentiments délicats, de finesse et d'intelligence.........

TH. RAMEAU.

Rome, 14 *novembre* 1894.

MADAME,

J'ai presque honte de venir si tard vous remercier de l'aimable hospitalité que vous m'avez donnée sous vos ombrages ; mais le voyage, mais les embarras d'une installation, mais le surcroit d'ouvrage qu'apporte tout d'abord l'entrée d'une question en Cour Romaine, tout cela essaiera de plaider en ma faveur ; n'y a-t-il pas jusqu'au journal de Californie qui me disait d'attendre, pour vous écrire, que je pusse vous envoyer de sa prose quelques nouveaux fascicules.

Je vous expédie aujourd'hui une trentaine de pages, ce qui nous conduit à l'entré des *Merveilles*, à la porte des Montagnes Rocheuses. Vous en recevrez sous peu la continuation. Si cette lecture vous ennuie, vous avez sous la main un remède facile, le feu de l'âtre pétillant auprès duquel il fait si bon d'être assis, lorsque s'élèvent avec gaîté les flammèches du brasier, se mêlant aux jeux de l'esprit et aux meilleurs sentiments du cœur.........

J.-B. PROULX, Ptre

Saint-Père, par la Bussière (Loiret), ce 15 *novembre* 1894.

CHER MONSIEUR,

Depuis que vous nous avez quitté, ma pensée a suivi souvent vos traces jusqu'à Rome ; Mme Rameau est en ce moment à Bourges auprès de nos petits enfants, et moi seul ici,

tout en vaquant aux soins et aux promenades de la campagne, je me rémémore ça et là les récits que vous nous avez faits, et les notes que vous nous avez laissées.

Lorsque nous étions tous les trois, madame Rameau, Solange et moi, ce qui revenait le plus souvent, c'était la lecture de votre voyage, dont la rédaction par votre cousine est fort goûtée, et que nous reprendrons quand ces dames seront de retour ici ; mais maintenant je fais compte de vos notes et, suivant l'exemple du Vauban, je suppute ce qu'il pourra bien résulter de tous ces progrès que vous nous avez mentionnés : combien dans 10 ans ? combien en 1920 ? combien en 1950 ? ....

E. RAMEAU DE ST-PÈRE.

Rome, 19 *novembre* 1894.

MONSIEUR,

Votre bonne lettre du 15 du courant m'arrive ce matin, chargée de bienveillance, d'aimables paroles, de chiffres, de calculs, de prévisions et de sages directions qui me seront, dans la circonstance, croyez-moi, d'une grande utilité......

J'ai écrit la semaine dernière à madame Rameau, nos lettres ont dû se croiser en chemin. Je lui envoyais quelques nouveaux fascicules du journal de ma cousine, non sans une certaine crainte d'être indiscret ; les paroles, trop bienveillantes du reste, que vous me dites de ces pages, écrites au jour le jour aussi simplement que exactement, par une garde-malade dévouée, me rassurent. Je vous en remercie et pour moi, et pour ma parente, qui va en être flattée. Pour elle, intéresser M. Rameau, ce n'est pas un petit succès. Il est vrai, comme explication, que le journal parle de choses canadiennes, et qu'un père ne se fatigue jamais d'entendre parler de sa famille......

J.-B. PROULX, Ptre

Adon, par Labussière (Loiret), ce 15 *décembre* 1894.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous vous avons laissé avec mademoiselle Legault dans cet Eden du Sacré Cœur de San-Francisco, remis ou à peu près de votre longue maladie. Ne nous faites pas trop longtemps attendre la suite de vos pérégrinations. Nous sommes fort solitaires à la campagne où ne fleurissent point ces belles fleurs dont le parfum nous donnait comme une senteur d'été au coin de notre feu.........

TH. RAMEAU.

Rome, 15 *décembre* 1894.

MADAME,

Je vous envoie sous ce pli la continuation du journal, comme vous avez l'obligeance de me dire que cela ne vous est pas désagréable. Vous ferez cette fois faire avec nous un petit voyage à travers les trois Etats de la Californie fleurie, du planteureux Orégon, du jeune et entreprenant Washington. ....

J.-B. PROULX, Ptre

Adon, vendredi matin, 31 *décembre* 1894.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie beaucoup de vos deux lettres et des notes de voyage. Je soupçonne que toutes les bonnes religieuses dont vous avez été les hôtes rêvent encore des causeries, des

nouvelles dont vous les avez régalées ; quelle joie pour ces saintes filles de vous entendre, et de renouveler tant de chers souvenirs de la vie abandonnée pour l'amour de Dieu ! qu'elles vous recevraient bien volontiers chaque année !......

TH. RAMEAU.

MADAME,

......Par la même malle, je me permets de vous envoyer le portrait de ma parente, Philomène Legault, qui a fait avec moi le voyage de Californie ; et comme il est mieux pour elle de ne pas entreprendre une aussi longue course seule, je lui donne pour compagnie ma ménagère, Malvina Harvey, qui demeurait au presbytère de Saint-Jérôme, lorsque, avec mademoiselle Jeanne, vous y avez passé une quinzaine de jours en 1888.

J'ai passé à mademoiselle Legault les bonnes paroles que vous m'avez écrites à son adresse. Elle me répond : " Vous " avez bien deviné, je ne saurais m'enorgueillir des éloges " exagérés de monsieur et de madame Rameau, lesquels s'adres- " sent en réalité à l'ami obligeant qui leur a passé ce journal, " et non à la pauvre enfant qui l'a écrit ; cependant, ayant " exécuté ce travail pour vous faire plaisir, parce que vous " sembliez y tenir, je suis heureuse que vous en soyez satisfait. " Tant qu'à chercher à faire du beau, je n'y ai jamais pensé ; " car, je n'ai ni la capacité, ni la prétention d'être un écrivain. "

J.-B. PROULX, Ptre

Paris, 25 *février* 1895.

MONSIEUR LE CURÉ,

......J'arrive maintenant à vous remercier de votre dernier envoi : envoi du journal que nous avons fermé à la dernière page avec grand regret ; envoi des portraits, l'un qui nous rap-

pelle un des charmants épisodes de notre voyage au Canada, notre séjour à Saint-Jérôme.........

Quant au second, il a fini de me faire faire connaisse avec vctre cousine ; ses traits et tout l'ensemble de sa personne sont en parfait accord avec l'idée que je m'en étais faite en lisant ses lettres : simplicité, bonté, finesse et élévation de cœur.........

TH RAMEAU.

Après des témoignages aussi flatteurs, il ne me reste à ajouter que bien peu de choses.

J'ai revu ces lettres. Cependant, pour être vrai, je dois dire que je n'y ai changé que quelques expressions, que je n'y ai biffé que quelques phrases. J'aurais dû peut-être, j'aurais pu certainement, en retrancher un plus grand nombre de détails ; mais je ne l'ai pas osé pour cette raison : une fois entré dans cette voie, on ne sait vraiment plus où s'arrêter, sans compter que le travail original perd, avec désavantage, de sa physionomie distinctive, et n'est plus la photographie réelle des situations qu'il prétend reproduire.

En terminant cette préface, je demande pardon aux noms propres qui, au cours de ce récit, sont cités en toutes lettres ; mais, étant si nombreux, comment les remplacer par des X. ou des Y., sans produire dans l'esprit du lecteur une confusion d'idées qui serait vite devenue très fastidieuse ? Du reste, comme, partout dans ce voyage, nous n'avons rencontré que des connaissances aimables et des amis bienveillants, la narratrice n'a pu dire à leur endroit que des choses pleines d'amabilité ei de bienveillance.

Bienveillanee, voilà quel sera mon dernier mot, ma dernière

demande, ami lecteur, en faveur de ce nouveau livre que j'ai accepté de vous présenter aujourd'hui.

Saint-Lin des Laurentides, ce dix-neuvième jour du mois de mars mil huit cent quatre vingt dix-sept.

J.-B. PROULX, Ptre

De Saint-Lin à San-Francisco

PROLOGUE

Saint-Lin des Laurentides, 16 *février* 1894.

A MES FRÈRES ET SŒURS, BEAUX-FRÈRES ET BELLES-SŒURS,

Bien chers parents,

Vous savez que quelque temps après sa chute de voiture, M. Proulx, voyant que ses forces, au lieu de revenir, déclinaient chaque jour, fit venir le Dr Rottot qui lui ordonna surtout un repos complet ; alors, pour se conformer à l'ordonnance de son médecin, il demanda aux évêques de la Province ecclésiastique de Montréal d'accepter sa démission comme Vice-Recteur, puisqu'il ne pouvait plus, pour le moment, s'acquitter de ses fonctions.

Avant de répondre à sa demande, les évêques se réunirent à Saint-Hyacinthe, le 31 janvier, et là refusèrent de consentir à sa retraite, lui accordant toutefois un congé aussi long qu'il en aurait besoin, et lui nommant un remplaçant pour qu'il eut la facilité de faire un voyage pour sa santé, ce qui est pour lui le seul moyen d'avoir le repos nécessaire ; car, restant au lieu ordinaire de ses travaux, on a recours à lui à chaque difficulté qui se présente, et il est facile de voir que les fatigues qu'il

s'impose dans ces occasions trop fréquentes, sont audessus de ses forces.

Donc, il était décidé, depuis quelque temps, qu'il ferait un voyage, et que je l'accompagnerais pour le soigner : dernièrement Mgr Fabre envoya un certificat, disant que, " Demoiselle Philomène Legault qui accompagne M. J.-B. Proulx, chanoine honoraire de sa cathédrale, curé de Saint-Lin, et vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, actuellement en voyage pour sa santé, est sa très proche parente et son infirmière qui, dans les circonstances, lui est indispensable. " Enfin, tout étant prêt, nous partons demain pour Ottawa d'abord, puis le Manitoba, la Californie, etc., etc. Quand vous recevrez cette lettre, je serai loin déjà du côté de l'ouest, laissant derrière moi mes frères, mes sœurs, mes parents bien-aimés, mais conservant toujours dans ma mémoire le souvenir de ceux qui me sont si chers, et me complaisant dans la pensée de la tendresse mutuelle et profonde qui nous unit, union des cœurs que ni l'éloignement, ni l'absence, ne peuvent altérer ni amoindrir. Comme témoignage de votre affection, je vous demanderai de prier pour moi et mon cher malade, afin que le bon Dieu nous protège, que ce voyage entrepris pour le rétablissement d'une santé précieuse lui soit, en effet, salutaire, et que nous puissions revenir, d'ici à quelques mois, à Saint-Lin sains et saufs.

Ecrivez-moi bientôt, et souvent. Je connais peu le voyage, je ne sais si je m'ennuierai, mais je sais fort bien que je serai toujours heureuse de recevoir de vos nouvelles. D'ici au 15 de mars, vous adresserez à " Philomène Legault, Hopital des Sœurs Grises, Saint-Boniface, Manitoba ; " pour plus tard, comme M. Proulx ne veut s'asujettir à aucun programme de 'age, je ne puis vous donner d'autres indications ; vous pourrez toujours adresser à Saint-Lin, et les MM. prêtres, qui

seront avertis de chacun de nos changements de résidence, me réadresseront vos lettres.

M. Proulx a obtenu de la Compagnie du Pacifique Canadien des billets *gratis* pour aller jusqu'à la mer, pour lui et moi, en reconnaissance des services qu'il a rendus à l'œuvre de la colonisation dans l'Ouest.

Bien des amitiés à tous,

Votre sœur affectionnée,

PHILOMÈNE LEGAULT.

I

Hôpital d'Ottawa, 17 *février* 1894.

A TOUS CEUX QUI S'INTÉRESSENT A NOUS AU PRESBYTÈRE DE SAINT-LIN.

Mes chers amis,

Pour remplir ma promesse, mon premier mot est pour vous, au commencement de ce voyage dont il est question depuis quelque temps, et à l'égard duquel je me suis tenue jusqu'à hier dans une indifférence complète, me gardant de désirer ce que je regretterais certainement si ces déplacements, au lieu de fortifier notre cher malade, lui étaient contraires, ne voulant pas non plus appréhender ce qui peut être pour moi un avantage unique. Seule, la suite des jours fera connaître le secret des desseins que Dieu cache sous des voiles maintenant impénétrables ; et c'est pour mieux garder le souvenir d'un évènement pour moi vraiment extraordinaire, que je me propose d'écrire chaque jour quelque chose de mes impressions.

Hier, toute la journée, je fus en proie à une sorte de malaise. A la veille de quitter ma vie de retraite pour une existence nomade de plusieurs mois, je me sentais pénétrée d'un sentiment de crainte vague comme à l'approche de l'inconnu. Ce matin occupée des préparatifs du départ, je n'avais pas le temps de songer à quoi que ce soit. Je dis bonjour à tous, j'embras-

sai Mademoiselle Harvey, la grande Alice, la petite Dina et je partis, muette comme si j'eusse été indifférente. M. Proulx, mieux que d'ordinaire, heureux de pouvoir se dominer et cacher ses sentiments sous un air ferme et résolu, dit adieu à ses gens, à son presbytère et à son église : froid en apparence, en réalité très ému.

Arrivé aux chars, assis sans dire un mot, croyant en avoir fini avec les émotions de la séparation, il s'abandonnait au cours de sa sensibilité, et, la figure cachée dans son collet de fourrure relevé, il pleurait secrètement, quand il se sentit tout-à-coup toucher au bras ; il regarda et vit une foule de ses paroissiens qui, ayant eu connaissance de son départ, malgré le secret dont il voulait l'envelopper, s'étaient spontanément unis pour venir lui donner cette marque de sympathique considération. Tous défilèrent devant lui, et tour à tour lui serrèrent la main en lui souhaitant bon voyage et bonne santé ; la délicatesse de cette attention l'émut plus encore, et chacun put voir jusqu'à quel point son départ l'affectait ; tous d'ailleurs partageaient ses sentiments et paraissaient aussi peinés que lui. Lorsque les chars s'ébranlèrent, il sortit pour saluer de la main encore une fois le groupe de ses paroissiens qui, graves et tristes, avaient voulu rester là jusqu'au dernier moment. Tous en silence se découvrirent, c'était touchant.

Au nombre de ceux qui avaient voulu donner à M. Proulx ce témoignage d'estime et de bienveillance, je remarquai, entr'autres, MM. P. Renaud, Lambert, Grandmaison, Laurier, J. Renaud, J. Archambault père et fils, J. Gauthier, etc., etc.

Je regardai Saint-Lin, l'église surtout, aussi longtemps que je pus l'apercevoir ; j'aurais voulu voir le presbytère, mais un épais nuage de fumée m'en empêchait. Adieu à mes connaissances, à ma famille, à tous ceux que j'aime, excepté à celui

qui, après Dieu et ma mère, m'a fait le plus de bien sur la terre. Au revoir dans quelques mois.

Après que les plus vives émotions furent apaisées, M. Proulx, parlant à mon oncle Jules, lui faisait remarquer combien, souvent, Dieu dispose tout autrement que l'homme propose, puisque lui, ayant arrangé et orné son presbytère de tout ce qui peut lui être utile et agréable, entouré de personnes bonnes, aimantes, qui lui sont dévouées, il se voit forcé, au moment ou il n'avait plus qu'à jouir, semblait-il, de tout quitter pour aller chercher ailleurs la santé et le repos qu'il ne trouve plus dans sa maison.

Sainte-Thérèse. — Il était huit heures moins le quart, le train d'Ottawa passe à neuf heures et trente cinq minutes ; M. Proulx décide de se rendre au collège. Nous embarquons dans la voiture de M. Boismenu, et fouette cocher ; en détournant brusquement au coin d'une rue, voici que je glisse sur le siège,. .... glisse .... glisse au fond de la voiture, au franc plaisir de notre malade qui m'aide à me relever en riant aux éclats.

Grand émoi au collège. Les classes furent abrégées de dix minutes pour permettre aux professeurs de venir voir le voyageur, et de lui offrir leurs souhaits. Tous étaient étonnés d'apprendre qu'il ne partait point pour l'Europe, comme les journaux l'avaient annoncé.

A l'heure convenue, M. Boismenu vint nous chercher ; comme j'embarquais, il me recommanda, en plaisantant, de prendre garde de tomber, et nous partîmes ; arrivée en face du couvent, la voiture penche...... penche...... verse complètement. Nous tombons, non pas dans la voiture cette fois, mais sur la rue ; un homme me relève, plusieurs autres relèvent M. Proulx, qui s'était fait mal aux reins ; il s'en est senti toute la journée ; nous espérons cependant que cela n'aura aucune suite fâcheuse.

Nous filons, traversant la rivière du Nord, la Rouge, la Nation, la Lièvre, la Gatineau et l'Ottawa. Nous avons remarqué, en passant, Buckingham où frère Théogone faisait la classe l'année dernière. A Ottawa, nous nous faisons conduire à l'hopital, où l'on mit deux belles chambres à notre disposition ; elles ne sont séparées que par deux appartements. La

Supérieure, mère Phelan, reconnut M. Proulx pour l'avoir entendu prêcher une retraite à sa communauté, à Pembroke, en 1883. Elle était alors Supérieure Générale de la maison mère d'Ottawa.

M. Proulx était fatigué ; sa chute à Sainte-Thérèse l'avait énervé ; mais, après avoir pris un excellent dîner et avoir fumé sa petite pipe, il se trouva mieux. Dans l'après-midi, il me fit écrire à Mgr Routhier, vicaire général de Mgr l'Archevêque d'Ottawa, pour lui annoncer son arrivée, et sa visite pour demain. Aussitôt après la réception de la lettre, Mgr Routhier vint le voir lui-même : ce qui fit grand plaisir au malade.

Nous sommes sous les soins de sœur Zéphirin, une petite brune aux yeux noirs. Je n'ai pas encore eu le temps de faire grande connaissance, mais si elle parle autant qu'une personne que je connais, ça viendra vite. A demain !

---

18 *février* 1894. — Ce matin, M. Proulx était bien reposé, il put dire sa messe. Vers dix heures, il sortit pour aller voir Mgr Tanguay qui est très malade, et de là il vint dîner à l'archevêché. De retour à l'hôpital, il se reposa un peu ; vers quatre heures, nous partîmes pour aller voir M. Alfred Perreault (1) et sa famille. M. Proulx resta caché dans la voiture, tandis que j'allais frapper à la porte. Elisa vint ouvrir. Surprise en me reconnaissant. " Mais qui donc est resté dans la voiture ? — Je n'ai pas la permission de le dire. " On y court. " C'est M. Proulx ! C'est M. Proulx ! " Alors grande démonstration de joie. On se mit en frais pour le souper, et il fallut absolument y rester. Nous nous sommes très bien amusés jusqu'à huit heures, alors que nous sommes revenus à notre gîte, après avoir décidé d'aller, tous ensemble, demain à Aylmer, pour voir ma tante Angèle et sa famille. Son premier mari, mon oncle Joseph Lauzon, fut tué par le tonnerre du même coup que le père de M. Proulx. Elle s'est remarié avec un M. Martel, qui est mort depuis longtemps. Elle est la mère d'Adeline Lauzon, la sœur adoptive de M. Proulx.

Je me hâte d'envoyer ces quelques pages, afin de vous tirer d'inquiétude.

Bien des amitiés à tous,

PHILOMÈNE LEGAULT.

---

(1) Marié à la cousine germaine de M. Proulx.

II

Hôpital d'Ottawa, 20 *février* 1894.

Pauvres gens de Saint Lin, ils vont bien croire que je les ai déjà oubliés, et pourtant c'est loin d'être le cas. Je me hâtais tant, tant, de terminer mon journal pour le leur envoyer plus vite que j'en ai perdu la mémoire, et, voilà qu'à mon retour d'Aylmer, j'aperçois là ma lettre, restée sur la table par un oubli bien involontaire.

Hier, comme il avait été convenu dimanche, Alfred Perreault vint nous chercher à l'hôpital avec une grande voiture à trois sièges et deux chevaux. Nous passâmes par sa maison pour prendre sa femme, et ses filles Elisa et Eugénie ; puis nous nous élançâmes sur la route d'Aylmer, sans inquiétude, car il nous répétait à satiété qu'il était un cocher sans pareil. Les chemins étaient unis comme une carte. Tout-à-coup : " Aïh ! Aïh ! " Il avait accroché et presque renversé une charge de bois, et avait cassé le bout de notre bascul. Nous venions de partir. Un homme apporte une corde ; nous nous rendons chez le maître de la voiture, qui nous conduit chez un forgeron on répare l'accident, et nous reprenons notre chemin. L'ai était bon, le temps superbe, et la compagnie très agréable Seulement, il y avait un inconvénient ; la voiture, ayant troi sièges, était longue ; M. Proulx était assis en arrière et Alfre devant ; ils se trouvaient un peu éloignés pour causer. Alo j'ai vu ce qu'on peut faire en pareille circonstance : Alfre

sous prétexte d'aller arranger le trait, dont il avait agrandi la *boutonnière*, disait Eugénie, descendait de son siège, venait rejoindre M. Proulx et, arrêtés sur le chemin en plein cœur d'hiver, ils parlaient à leur aise. Malgré la réputation de loquacité que l'on crée aux femmes, oseraient elles en faire autant ?

Nous avons fait une très belle promenade. J'ai déjà passé et repassé plusieurs fois devant les magnifiques bâtisses du Parlement. Nous avons traversé le pont des Chaudières ; j'ai pu admirer à loisir cette énorme masse d'eau qui tombe en bouillonnant d'une hauteur d'environ vingt pieds dans un abîme aux ondes bleues foncées, d'où s'élève une vapeur blanche qui monte dans les airs, et tout cela entouré de rocs étincelants de verglas. C'est vraiment saisissant. Une foule de moulins, de fabriques, de manufactures sont rangés sur le bord de ces puissants pouvoirs d'eau.

A Aylmer, nous fûmes reçus avec joie et empressement. J'ai fait la connaissance d'une foule de parents que je croyais bien ne jamais voir, et qui tous me paraissent très aimables. Nous avons été d'abord chez ma tante qui reste avec son gendre, M. Glandon : puis chez son fils Pierre Martel ; ensuite nous nous sommes tous rendus chez son autre gendre, M. Bell. Là Elisa, Eugénie, Many Bell la fille de la maison, et Alfred ont chanté tour à tour en s'accompagnant sur le piano et le violon. En somme, la journée s'est passée très agréablement. Partis d'Ottawa à neuf heures et demie, nous étions de retour à six heures chez Alfred où nous prîmes le souper, et à l'hôpital à huit heures. M. Proulx, qui était mieux qu'à l'ordidaire le matin, était le soir fatigué, très fatigué ; cette séance avait été trop longue pour ses forces. Il voyait que cela leur faisait tant plaisir à tous de le garder à souper, qu'il était resté pour ne

pas leur causer de désappointement. Il ne dormit pas bien au commencement de la nuit, mais la matinée a été très bonne ; aujourd'hui il est assez bien, il a dit sa messe, et il se repose en lisant les journaux, tandis que j'écris.

Il est cinq heures et quart. M. Martel (1) vient de partir d'ici, voici comment il y est venu. Cet après-midi, après que M. Proulx se fut reposé et m'eut fait une lecture spirituelle, nous sortîmes pour aller voir la cathédrale qui est tout près d'ici ; M. Proulx devait se rendre à l'Archevêché. J'admirais cette église, la plus belle que j'ai jamais vue, avec sa voûte d'azur parsemée d'étoiles d'or, tout cet ensemble si merveilleusement travaillé, cet autel splendide qui s'élève jusqu'à la voûte, ces statues, ces lustres, etc., etc. Tout-à-coup la voix de l'orgue remplit l'église avec une puissance, une beauté vraiment ravissante : ce flot d'harmonie tantôt grondait avec un bruit de tonnerre et tantôt rendait toutes les variations délicates et déliées du chant d'une troupe d'oiseaux. Je me retourne, et j'aperçois M. Proulx et M. Martel. Ils venaient de se rencontrer à l'archevêché ; Mgr Duhamel étant absent, M. Sauvé, prêtre de leur connaissance et organiste de la cathédrale, les avait emmenés à l'église pour leur faire admirer son orgue qui, grâce à l'électricité, résonne à la fois au jubé et au chœur. C'est en réalité quatre orgues qu'il met en mouvement par un seul clavier. Il a raison d'en être fier. Ah ! si M. Payette (2) eut été là ! quelle tentation pour lui ! mais il n'est pas dit qu'elle ne lui viendra pas quelque bon jour. M. Sauvé, voulant montrer par quel moyen ils éclairent la cathédrale aux jours de fêtes, se rendit au chœur et tourna un petit bouton :

(1) Premier vicaire à Saint-Lin.

(2) Assistant vice-recteur et desservant à Saint-Lin.

l'autel se trouva illuminé jusqu'au sommet de lumières rouges, bleues, vertes, jaunes, dorées. Il touche un autre bouton : toutes les lampes autour de l'église s'allument comme par enchantement ; il en touche un troisième : tous les lustres flamboient. C'est féérique. Pour éteindre, cela se fait tout aussi facilement. Il n'est plus nécessaire d'avoir la baguette de *Petit Jean* pour faire des prodiges. Quand, après ma prière, je revins à l'hôpital, M. Martel s'y trouvait avec M. Proulx ; tous deux étaient gais et dispos. Nous avons reçu avec plaisir les compliments que les bonnes gens de Saint-Lin l'avaient chargé de nous transmettre.

Nous avons appris aujourd'hui des nouvelles du pays par M. Payette, M. Martel, et M. Desrosiers (1) qui est la Providence des voyageurs et leur envoie la manne chaque matin, quand même ils se lèveraient après le soleil. C'est ainsi que j'ai appris que mademoiselle Harvey et Alice sont allées voir leur compatriote à Sainte-Anne des Plaines et que pendant ce temps ma petite Dina a été reine et maîtresse, le coq de la bâtisse, paraît-il. Tant mieux, cela fera voir comme c'est bon des petites personnes.

M. Proulx a été faire visite à M. le Dr J. C. Taché, un de nos meilleurs écrivains canadiens, qui est en pension ici, avec sa femme, depuis plusieurs années. Bonsoir !

---

(1) Second vicaire à Saint-Lin.

III

Hôpital d'Ottawa, 21 *février* 1894.

Pour commencer par le commencement, je dirai que la nuit dernière a été la meilleure que M. Proulx ait eue depuis longtemps ; après un bon sommeil, il se leva tout à-fait refait ; il dit sa messe, déjeuna, lut les journaux et se reposa jusqu'à onze heures : heure à laquelle M. Sauvé vint le prendre pour l'emmener dîner à la Pointe à la Gatineau, chez M. le curé Champagne, où il devait rencontrer, et rencontra en effet, Mgr Duhamel et quelques prêtres. Ce M. Champagne donne chaque année, au séminaire de Sainte-Thérèse, le prix de bonne conduite, aux classes des petits et des grands ; et c'est de lui que vient la croix d'honneur que David remporta en 1888, et Napoléon (1) en 1889.

Pour moi, dès le matin, je sortis le beau dé d'argent, étrenne du jour de l'an 1893, pour remplacer un bouton qui avait déserté les habits de M. Proulx, renonçant à continuer le voyage avec lui. Après le déjeuner, je reçus les lettres de mes bonnes amies de Saint-Lin ; elles avaient d'abord été envoyées à la maison mère des Sœurs Grises, ce qui leur avait causé un retard. Je les lus avec le plus grand plaisir. Il paraît que la maîtresse en débite de l'ouvrage et en taille de la besogne, et

(1) David et Napoléon, frères de mademoiselle Legault.

que Alice et Dina ne tirent pas en arrière, non plus, ce qui n'empêche pas que personne ne nous oublie. De mon côté je n'oublie personne, et bientôt je répondrai à chacune en particulier. M. Desrosiers est vraiment aimable de tant et si bien écrire ; ses lettres sont toujours les très, très bienvenues. M. Proulx lui répondra de Pembroke. Il devient paresseux pour mettre la main à la plume, et M. Desrosiers qui aime tant à le voir se reposer ne se chagrinera pas de ce retard, et n'en continuera pas moins, nous l'espérons, d'envoyer de fréquentes et longues missives.

En l'absence de M. Proulx j'ai prié, j'ai dîné, j'ai dormi ; à deux heures et demie, il était de retour, venant me chercher pour me faire voir les églises de la ville. Nous allâmes d'abord à Sainte-Brigitte, jolie église, pas très ornée, mais ornée avec goût ; il y a une grande statue de Saint-Patrice. L'église de Saint-Joseph est remarquable surtout par la beauté de ses vitraux, représentant des personnages de grandeur plus que naturelle. L'église du Sacré-Cœur n'est pas terminée, on peut voir cependant qu'elle sera très belle ; M. Proulx y rencontra le Père Pallier, supérieur des révérends Pères Oblats qui desservent cette église. Saint-Patrice était fermé, nous entrons dans le soubassement et un gardien nous conduit dans la partie supérieure qui n'est pas extraordinaire. L'église Saint-Jean-Baptiste est grande et très convenable. Nous nous rendîmes à l'église des révérends Pères Capucins, sur le chemin de Richmond, très pauvre : les murs lézardés par endroit laissent voir les lattes, de petites croix noires inscrutées dans les murs servent de chemin de la croix. De là, par le pont des Chaudières, nous allâmes voir l'église de Hull, qui est grande et belle, ayant une petite ressemblance avec l'église de Sainte-Geneviève. Nous revîmmes en traversant sur la glace la

rivière Ottawa, d'où nous avons sur la ville un coup d'œil ravissant : les bâtisses du Parlement dominent tout du sommet d'un rocher taillé à pic. Les clochers des églises s'élèvent audessus des habitations pressées autour d'elles, comme pour faire distinguer les maisons de Dieu de celles des hommes. Le temps était superbe et le soleil brillant. Avant de rentrer, nous poussâmes jusqu'à l'église Sainte-Anne qui est en réparation, gentille intérieurement, proprette extérieurement ; nous allâmes revirer sur le pont qui traverse la rivière des Rideaux. Nous étions de retour à l'hôpital à quatre heures et demie, après deux heures d'agréable promenade.

On dit que les trois premières grâces que l'on demande dans une église où l'on n'est jamais entré, nous sont accordées : s'il en est ainsi, vous entendrez parler de quelque chose, et vous verrez un bouleversement. N'ayez pas peur, cependant.

M. Proulx est bien, a bien soupé et se prépare à bien dormir. De mon côté, je suis en bonne santé et vous souhaite le bonsoir à tous.

IV

Hôpital d'Ottawa, 22 *février* 1894.

Hier soir M. Proulx était trop bien, cela ne pouvait pas durer ; on ne fait pas de voyage pour se guérir lorsqu'on est en parfaite santé ; aussi pour preuve que son voyage lui est nécessaire, il se réveilla cette nuit avec un violent mal de tête qui dura jusques assez tard dans la matinée, puis se dissipa peu à peu, enfin une tasse de café acheva de le faire disparaître ; à dix heures le malade était sur pied. Il reçut la visite de M. Déguire et de M. Beauchamp, prêtres ; ce dernier est le cousin de sœur Charles Borromée, supérieure du couvent de Saint-Lin ; il venait prier M. Proulx de faire le sermon de circonstance à l'église de Sainte-Anne, dimanche prochain, à l'occasion de la visite de Mgr Fabre qui doit y être ce jour là. Il va sans dire que cette prière ne pouvait être exaucée.

Aussitôt après le dîner, nous sortîmes pour aller visiter les bâtisses du Parlement. Nous nous sommes promenés dans la salle du Sénat, toute tendue de velour rouge, fleuri noir ; dans la chambre des Communes, tendue de velour vert ; dans les longues galeries ornées des portraits des hommes remarquables qui se sont succédés aux affaires du gouvernement ; dans la bibliothèque aussi haute qu'une église, belle, vaste, avec une très grande statue de la reine Victoria qui se dresse sur un haut piédestal, au milieu de la salle. Un gardien nous conduisit partout. C'est grand, c'est beau, c'est riche !

Nous allâmes, ensuite, voir Elisa Perreault à son magasin, pour lui faire nos adieux et la charger de nos saluts et amitiés pour sa famille.

En revenant, nous entrons chez un M. Charbonneau, et c'est là que M. Proulx se fit mettre la corde au cou, ni plus ni moins ; il est vrai qu'une montre y était suspendue, ce qui est assez consolant ; il paraissait très satisfait de l'acquisition de cet utile bijou.

A notre retour à l'hôpital, on lui remit une lettre de Mgr Lorrain, lui disant qu'à Pembroke il aurait deux chambres à sa disposition, soit à l'évêché, soit à l'hôpital ; il attendra pour faire son choix qu'il soit sur les lieux. Nous nous préparons à nous y rendre demain.

Tout-à-l'heure, la petite sœur Zéphirin est venue me chercher pour me faire visiter l'hôpital. Vraiment, cela en vaut la peine. Tous les appartements y sont si beaux, si propres, si éclairés ! On y sent partout la paix et le contentement, et il est facile de voir que c'est une de ces maisons où il fait bon de vivre. Les grandes salles des malades, bien aérées, avec leurs rangées de lits blancs et leurs planchers luisants où on ne voit pas un grain de poussière, sont disposées de manière à faire vite recouvrer, si possible, la santé aux malades qui y sont sous les soins des bonnes sœurs, et aussi du Dr Coiteux Prévost, natif de Saint-Jérôme, ancien élève de M. Proulx. Les chambres privées sont très bien meublées ; la pharmacie est un vrai salon ; tous les outils, les instruments des chirurgiens brillent comme de l'argent. Enfin cette maison est de mon goût, et la petite sœur Zéphirin aussi. C'est une demoiselle Durocher, native de Buckingham, très gaie, qui parle beaucoup ; mais pas du tout dans le genre de S. L......... Les servantes sont ici comme les enfants de la maison ; elles y demeu-

rent, une depuis trente ans, une autre depuis dix ans, une autre depuis trois ans, etc.

Grâce à la méthode de M. Desrosiers, nous nous trouvons à Ottawa en pays de connaissance ; nous n'y connaîtrions pas plus de monde, quand bien même nous y aurions été élevés ; c'est charmant de voyager ainsi. A propos, j'ai à lui donner les meilleures nouvelles de sa petite valise, elle ne paraît pas s'ennuyer de Saint-Lin.

Portez-vous bien, recevez tous nos respects et amitiés, et priez pour nous.

A demain !

V

Evêché de Pembroke, 23 *février* 1894.

Ce matin donc, il s'agissait de se mettre en route, et de passer d'Ottawa à Pembroke. M. Proulx avait eu une assez bonne nuit, heureusement. Un cocher avait été averti, hier soir, de venir nous chercher à sept heures ; quand il arriva, nous avions déjà déjeuné, bouclé nos malles ; et nous partîmes, emportant avec nous le meilleur souvenir de cette bonne et hospitalière maison, et des aimables personnes qui l'habitent.

Le temps était beau, le soleil étincelait dans un ciel sans nuages, mais le froid était piquant. A huit heures, le train quittait la gare d'Ottawa et s'élançait vers l'ouest, nous emportant vers d'autres parages. Nous passons par des places assez peu considérables jusqu'à Carleton, qui a son importance ; nous traversons la petite ville d'Almonte, dont l'église en briques rouges et blanches trône sur une hauteur et donne un air de jeunesse et de gaieté à tout ce qui l'entoure. Voici la rivière Mississipi. Plus loin, nous remarquons Pakenham, la ville d'Arnprior sur les bords de la Madawaska, Renfrew qui est assez considérable ; enfin, après avoir traversé les rivières de la Bonne-Chère et du Rat-Musqué, nous débarquons à Pembroke où il fait un froid de loup.

A midi et quart, nous étions à l'évêché où nous avons élu domicile pour jusqu'à nouvel ordre. Mgr Lorrain nous reçut avec une grande affabilité. Il donna à M. Proulx une grande et belle chambre, et à moi la chambre voisine, celle du secré-

taire qui dut déménager pour la circonstance. M. Proulx est si content de se voir avec Mgr Lorrain, qu'il répète et répète : " Qu'on est donc bien, et qu'on va être bien ici ! " quoiqu'on ait été parfaitement bien ailleurs. Ce bien-être, ce si grand contentement qu'il éprouve est dû, sans doute, à la joie de revoir son ancien ami et confrère de classe.

Qui croirait que je me suis trouvé ici en pays de connaissance. La ménagère de Mgr Lorrain, mademoiselle Célanie Beaune, est restée quatre ans au presbytère de Sainte-Geneviève, chez M. Perreault ; ses parents demeuraient anciennement à l'Ile Bizard ; elle m'a connue alors, et dit même m'avoir parlé plusieurs fois ; moi, je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée, mais j'en ai bien souvent entendu parler. C'est une petite fille tout-à-fait aimable ; j'aime tant les petites ! Et puis elle connaît presque toutes mes connaissances de Sainte-Geneviève et de l'Ile Bizard. Nous jasons, nous jasons comme les trois *Chouannes* (1) dans le presbytère de Sainte-Anne des Plaines ; il est heureux que S. L......... ne soit pas ici, elle n'aurait pas son tour. Sa compagnie me sera très agréable pendant notre séjour à Pembroke ; et puisque je n'ai pas le plaisir de voir ni d'entendre mademoiselle Harvey, Alice, Dina, je m'amuserai avec cette nouvelle amie, pendant que M. Proulx s'amusera avec Mgr Lorrain et ses prêtres.

Pauvre mademoiselle Harvey ! c'est là que je vais la repasser à tout jamais ; je m'en fais une provision de bénédictions ! En arrivant, Monseigneur me bénit et me fit baiser son anneau pastoral ; il me prenait pour Rachel, me demandant si je le reconnaissais pour l'avoir déjà vu à l'Ile Bizard. Il paraît bien bon, peu fier ; je me sens à l'aise avec lui. Bonsoir ! A demain !

(1) Expression en usage dans le district du Saguenay, signifiant *histoire, blague,* appliquée ici à celles qui l'ont apportée à Saint-Lin pour la première fois.

VI

Evêché de Pembroke, 24 *février* 1894.

M. Proulx n'a pas eu une trop bonne nuit. La fatigue du voyage d'Ottawa à Pembroke, par un si grand froid, ses longues, quoique bien agréables, conversations avec Mgr Lorrain et ses prêtres, enfin la veillée un peu trop prolongée d'hier soir, l'ont rendu un peu plus malade. Mgr Lorrain avait lui-même préparé la chapelle de l'évêché pour qu'il y dise la messe s'il en était capable, mais il n'était pas assez bien ce matin. Après son déjeuner qu'il prit dans sa chambre, il se trouva mieux, il ne lui reste qu'un peu de faiblesse ; il se repose en attendant le dîner. Et moi, n'ayant rien autre chose à faire, j'écris.

J'ai oublié de dire, hier, dans mon journal, que, avant hier soir, la veille de notre départ d'Ottawa, M. Proulx me demanda de lui conter un conte, pour passer le temps. Je lui récitai la légende intitulée " La Porte de l'Enfer, " écrite, par lui-même, au séminaire de Sainte-Thérèse lorsqu'il avait dix-huit ans. Il écoutait avec d'autant plus de plaisir que l'auteur lui était mieux connu ; il répétait : " Ce n'est pas si mal, c'est bien mieux que je ne pensais ! " Cela réveilla en lui tout un monde de souvenirs, rendus plus attrayants encore par la complaisance qu'il prenait visiblement dans ces premiers fruits littéraires de sa jeunesse ; je m'en amusais intérieurement, et j'étais heureuse de lui avoir procuré cette jouissance, quand bien même il s'y mèlerait un petit grain de vanité. Cette

douce impression ne contribua pas peu, sans doute, à lui donner la nuit de repos qui suivit.

Hier, mademoiselle Célanie m'a fait visiter l'évêché : une superbe bâtisse en pierres à bosses et en pierres de taille, surmontée d'une tourelle qui lui donne l'aspect d'un castel. Au premier étage il y a grand salon, petit salon, réfectoire, bureau de chacun des prêtres, grand passage et cuisine séparée du corps du bâtiment principal. Au deuxième étage, divisé dans toute sa longueur par un long et large corridor, sont la chambre de Monseigneur et sa salle de travail, les chambres des prêtres, MM. Guérin et Donovan, et celles occupées par M. Proulx et moi, la chambre de bain, une salle de récréation et la belle chapelle où, probablement, M. Proulx dira sa messe demain. Au troisième étage sont huit chambres et une grande bibliothèque qui, par la tourelle, reçoit la lumière de trois côtés ; de ce point élevé nous jouissons d'une vue magnifique sur la ville, sur la rivière Ottawa, de l'autre côté de laquelle nous voyons la chaîne bleue et blanche des Laurentides s'élever et se perdre dans le lointain, et au sein de la rivière sur l'île aux Allumettes et le Chapeau qui sont en face. Nous devons y monter, aussitôt que nous en aurons le temps, avec la longue-vue, pour admirer à loisir cet immense panorama.

Mademoiselle Célanie est aussi heureuse de ma présence ici que si nous eussions été depuis longtemps des amies intimes. Aussitôt que j'ai une minute sans occupation, elle accourt, et parle......... parle sans relache. Hier soir, pendant que M. Proulx veillait avec Monseigneur et les prêtres, elle est venue me rejoindre et nous avons jasé et ri de bon cœur jusqu'à dix-heures et demie. Nous avons parlé d'Eustache qu'elle a particulièrement connu, de Rosanna qu'elle a habillée de blanc pour sa première communion, d'Henriette Brisbois, etc. De

temps en temps elle s'écriait naïvement : " Mon Dieu, que ça me fait plaisir de recevoir des nouvelles du Canada. " Ça me faisait penser à l'histoire de l'homme qui se comptait si heureux de remettre le pied dans le Canada, et qui, pourtant, n'en était jamais sorti.

Hier, en arrivant à Pembroke, M. Proulx reçut plusieurs lettres de Saint-Lin, et j'en avais aussi de mes bonnes amies ; je les remercie beaucoup de m'avoir fait ce plaisir. M. Desrosiers est toujours le même, les compliments se succèdent à de bien courts intervalles ; heureusement que je sais à quoi m'en tenir et que je me garde de les prendre tous, comme mot d'évangile. Je n'en continuerai pas moins d'écrire, tout bonnement, comme par les jours passés.

Ce matin j'ai encore reçu une bénédiction. Avis à qui de droit.

Bonne santé à tous.

VII

Evêché de Pembroke, 25 *février* 1894.

Hier, après que j'eus terminé mon journal, M. Proulx, qui voulait faire une petite promenade pour prendre l'air, alla le porter à la poste ; les chemins étaient si glissants qu'il profita de la place qu'un monsieur protestant lui offrait dans sa voiture pour se faire ramener ici.

A son retour, nous montâmes à la grande bibliothèque avec la longue-vue. Au nord, de l'autre côté de la rivière Ottawa est le comté de Pontiac, où les Laurentides se dressent très élevées et forment un fond bleu sombre à l'horizon. Le temps était superbe ; un soleil brillant donnait à la neige amoncelée sur ces hauteurs une teinte dorée d'un effet ravissant. Je regardai longtemps, jusqu'à ce que j'eusse les yeux fatigués, la montagne, la rivière, la ville, le lac où apparaissent çà et là de petites îles, se dessinant sombres sur ce fond blanc. En face de l'île aux Allumettes, je me rappelai que, il y a quelques années, mes frères et sœurs étant à la pêche, avec quelques amis, à Sainte-Geneviève, à une place appelée " Pêche à Matha, " virent une bouteille flotter sur l'eau ; ils s'en emparèrent, et y trouvèrent une grande feuille de papier toute écrite ; il y était dit que, étant à un parti de pêche à l'île aux Allumettes, à telle date, les gens qui avaient rédigé cette page l'avaient renfermée dans cette bouteille et lancée au courant ;

et ils demandaient à ceux qui la trouveraient de vouloir bien la faire publier sur la " Minerve ", le " Monde ", et la "Presse", avec leurs noms et le nom de l'endroit où elle aborderait, afin que ceux qui l'avaient signée pussent savoir la distance qu'elle aurait parcouru. J'étais bien loin alors de penser que je verrais l'île en question.

Quand j'eus regardé, admiré à loisir, je descendis et sortis pour aller porter mes *dîmes* (1) au Rév. M. Donovan. Après le souper, je fis visite à mademoiselle Célanie qui avait été malade toute la journée. Quoique je m'amuse bien avec elle, je n'y restai pas longtemps, je m'endormais trop.

M. Proulx a passé une très bonne nuit, il est bien aujourd'hui ; j'ai fait la communion pendant sa messe dans la chapelle de l'évêché. Mademoiselle Célanie me fit conduire à son banc pour la grand'messe, à la cathédrale.

Je n'avais encore vu de l'église que le soubassement, je l'ai trouvé très jolie. Les autels sont dorés, les statues grandes et bien décorées ; les peintures de diverses couleurs sont disposées avec goût ; la voûte est bleue pâle, ornée d'étoiles et de petites fleurs dorées ; le siège épiscopal est d'un fort beau travail ; au-dessus du maître autel, au milieu d'une couronne peinte sur un fond bleu est un triangle, représentant la Sainte-Trinité ; plus bas, formant un demi cercle, sont écrites ces paroles, *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis.* Ne riez pas de mon latin, si je suis ignorante dans la langue de Cicéron, d'autres ne le sont pas, et j'en profite, c'est toujours quelque chose.

Après le dîner, M. Proulx est venu me montrer la sacristie grande, bien éclairée par des vitraux blancs et rouges vignés

(1) Aller à confesse.

un vaste vestiaire occupe le fond, et des armoires les côtés ; elle est chauffée par l'eau, le dessus des fournaises est de marbre blanc veiné de bleu ; de larges lisières de tapis fleuri sont étendues sur le plancher jaune ; il y a de plus crucifix, images, prie-Dieu : le tout propre et soigné. Dans le soubassement où se disent les messes de semaine, il y a une délicieuse statue de sainte Zite, tenant un pot à eau d'une main, et de l'autre un crucifix, suspendu à son cou par une chaîne d'or ; Monseigneur en est très fier, l'ayant fait faire sur commande. Il y a ici une société de Sainte-Zite pour les servantes, qui doivent se réunir tous les mois aux pieds de leur patronne. J'étais heureuse de voir, fleurissant ici, une des dévotions du presbytère de Saint-Lin.

Ceux qui veulent bien nous écrire, devront adresser à Pembroke jusqu'à ce qu'ils reçoivent une autre indication : il paraît que nous sommes ici pour un temps indéterminé.

Après les vêpres, M. Proulx a été donné un sermon au couvent, ce qui l'a un peu fatigué. Monseigneur m'a bien recommandé de ne pas me gêner et de faire comme chez nous.

A demain !

VIII

Evêché de Pembroke, 27 *février* 1894.

Hier matin, après une assez bonne nuit, M. Proulx put dire sa messe dans la chapelle de l'évêché ; et le reste de l'avant-midi, il lut les journaux, écrivit un peu, et se reposa, tandis que je lisais " Le Parfum de Rome " par Louis Veuillot, puis faisais la paresse en tenant compagnie au convalescent de bonne humeur.

Aussitôt après le dîner, Monseigneur et M. Proulx sortirent pour aller visiter l'hôpital et voir la ville. A leur retour, la cuisinière de l'évêché, Henriette Vienneau et moi, avons embarqué dans la même voiture ; et le cocher qui, sans doute, avait reçu des ordres, nous fit faire le même tour. Les sœurs de l'hôpital, qui avaient été prévenues de notre visite, nous promenèrent dans leur maison depuis le haut jusqu'au soubassement. C'est une grande et belle bâtisse, toute neuve, admirablement située, en dehors de la ville, sur une hauteur d'où elle domine tous les environs. Au quatrième étage, nous sortîmes sur de petites galeries suspendues. Le temps était doux, le ciel clair, le soleil ardent embellissait toutes choses. De là, la ville s'étendait à nos pieds au bord de la rivière, avec sa jolie cathédrale, son bel évêché et ses riches résidences ; à une petite distance, au sud, de chaque côté de l'hôpitel sont deux bois d'épinettes sombres, touffus comme de petites forêts ; plus loin nous voyions la rivière, les îles, les montagnes, le lac, les vastes plaines qui se prolongent à perte de vue, et, de distance en

distance, dans le lointain, des groupes d'habitations. Je regardai longuement cette immensité, y trouvant de plus en plus de ressemblance avec le paysage dont on jouit au sommet du Calvaire du Lac des Deux-Montagnes, où, l'automne dernier, mademoiselle Harvey nous fit un sermon de circonstance dont je garderai longtemps le souvenir. Cet endroit est vraiment charmant. Je vis les deux chambres qui nous y avaient été préparées, dans le cas où nous serions descendus à l'hôpital.

En revenant, le cocher nous promena par la ville ; je n'y remarquai presque rien, tant j'étais occupé à causer avec mademoiselle Vienneau ; c'est une jolie jeune fille, qui paraît bien bonne ; ses parents étaient, autrefois, de riches cultivateurs au Nouveau-Brunswick ; comme ils sont devenus moins à l'aise par suite de malheurs que je ne connais pas, elle s'en vint par ici pour gagner sa vie, et resta presque toujours depuis lors dans les presbytères ; son histoire a beaucoup de ressemblance avec celle de mademoiselle Harvey, et elle m'intéresse beaucoup. J'allai à la prière du carême à sept heures et demie, hier soir.

Ce matin, vers neuf heures, M. Proulx, avec Monseigneur, sont partis pour aller voir, à deux lieues d'ici, le curé de l'Ile aux Allumettes, M. Leduc, son ancien élève.

Nous avons reçu les lettres qui ont été mises à la poste à Saint Lin, dimanche soir. Je crois que les nôtres prennent plus de temps pour vous parvenir ; il est vrai qu'elles ont moins raison d'être pressées : là-bas, on est assez nombreux pour se distraire ; mais il serait cruel de retarder d'un seul moment le plaisir que nous procurent toutes nouvelles venant de Saint-Lin. Vraiment M. Desrosiers est inépuisable ; ni le rhume, ni l'ouvrage n'empêche que ses compliments ne nous rejoignent partout, avec une régularité dont nous nous faisons

une douce habitude. Il est bien charitable de nous tenir au courant de tout ce qui nous intéresse, et nous l'en remercions infiniment, ainsi que des bons souhaits de sa famille, à laquelle nous le prions d'offrir nos saluts et amitiés.

M. Proulx vient d'arriver de sa promenade. Il fait un grand éloge de l'église et du presbytère du Chapeau, village de l'Ile aux Allumettes. M. Leduc doit venir à l'évêché jeudi prochain.

Bien des amitiés à tous. Au revoir !

IX

Evêché de Pembroke, 1er *mars* 1894.

Hier et aujourd'hui, journées calmes, très calmes, si calmes que le résumé peut s'en faire en quelques lignes. C'est autant de papier d'épargné.

Hier M. Proulx se leva assez bien ; il dit sa messe à laquelle j'assistai, écrivit quelques lettres que je copiai, lut les journaux, causa avec Monseigneur et M. Donovan, et se coucha vers huit heures. Pour lui, c'est tout. Mais pour moi, ce fut une autre affaire.

L'infirmière avait son infirmière, et la garde-malade sa garde-malade. La veille j'avais eu un léger mal de dent, et, comme l'automne dernier, ma joue commença à enfler visiblement ; c'était une espèce de fluxion. Mademoiselle Célanie, qui est bonne comme le bon pain, me prit sous ses soins et me commanda l'obéissance. Elle m'appliqua force cataplasmes de graine de lin, m'ordonna de garder des figues bouillies dans la bouche, et fit tant et si bien qu'aujourd'hui il n'y paraît presque plus, et pourtant l'inflammation était très avancée. Inutile de dire qu'elle est aussi fière du bon effet de ses remèdes que je le suis moi-même.

Les lettres de M. Desrosiers et de mes amies du presbytère, reçues dès le matin, nous firent grand plaisir, comme toujours. Seulement mes trois amies m'y embrassaient si fort qu'il était heureux que ce fut à distance, car j'ai encore la joue sensible.

Le cœur l'est aussi, mais d'une autre manière, c'est dire qu'il est profondément touché de ces témoignages d'amitié, et qu'il est heureux de rendre le réciproque.

Cet après-midi M. Proulx est sorti avec Monseigneur ; ils ont fait un tour de voiture dans la ville et ont été voir fonctionner le pouvoir-vapeur qui du bord du lac fait monter l'eau dans l'aqueduc, à un mille et demi de distance. Pendant ce temps, je suis allé, avec mademoiselle Célanie, visiter le couvent des sœurs Grises qui est tout près de l'église, de l'autre côté, faisant pendant à l'évêché.

Nous n'avons pas encore pu aller voir l'oncle de M. Martel ; nous irons, sans doute, prochainement et lui en donnerons des nouvelles. En attendant, je salue bien M. Payette, si bon maître ; M. Martel, si sévère ; M. Desrosiers, toujours si gai ; Mademoiselle Harvey, si colorée ; Alice, devenue si petite ; Dina, devenue si grande, depuis mon départ, qu'elle perd ses droits au pâté de la maîtresse. Vraiment, dans qnelques mois je ne me reconnaîtrai plus à Saint-Lin ! Au revoir !

X

Evêché de Pembroke, 3 *mars* 1894.

Hier fut une journée de repos complet. M. Proulx qui n'était pas très bien, dit sa messe, puis se reposa toute la journée ; vers le soir seulement, il sortit pour aller faire une visite au Très Saint-Sacrement ; et moi je ne sortis pas du tout, par obéissance à mademoiselle Célanie qui tenait à ce que ses prescriptions fussent suivies à la lettre ; aussi je m'en suis bien trouvée, puisque aujourd'hui je suis tout-à-fait guérie.

Pendant cette journée de repos, M. Proulx me fit connaitre l'histoire de Pembroke et de ses environs, presque depuis la découverte du pays ; il me parla du voyage qu'y fit le Fondateur de Québec ; des tributs sauvages qui l'habitaient alors ; de l'endroit où jadis Champlain avait planté une croix ; de l'établissement d'une mission catholique, un peu plus bas sur la rivière ; puis des commencements de la ville et de son agrandissement progressif jusqu'à nos jours. Cela m'intéressait d'autant plus que je me trouvais sur les lieux.

Ce matin, M. Proulx se leva tard, mais tout-à-fait reposé. De plus la journée s'annonçait bien ; dès 7 heures, je recevais les lettres de mes trois amies. C'est un plaisir toujours nouveau ; je les engage de continuer ; ainsi, je puis me faire l'illusion de vivre encore avec elles. Un peu plus tard, on nous apprit la mort de M. Lévesque, curé de Sainte-Sophie ;

nous nous y attendions un peu d'après les dernières nouvelles. Ce n'en est pas moins pénible.

M. Proulx est sorti en voiture, après le dîner. Il a été à l'hôpital, au couvent, dans la ville et aux environs. Le temps est si beau, si doux que c'est un plaisir de se promener. Pendant son absence, je profitai de la permission de mon infirmière, et je sortis avec elle pour aller voir la tante de M. Martel. J'en arrive à l'instant. M. Gareau est revenu mardi de ses chantiers qui sont arrêtés ; il est depuis parti pour Coulonge, de sorte que nous ne l'avons pas vu. Sa femme fut très contente d'avoir des nouvelles de son neveu, et elle m'a chargé de lui présenter ses respects et amitiés. Ils ont une très belle maison, richement meublée. Un de leurs fils, marié, demeure avec eux ; il a deux petits enfants, beaux comme des anges.

De là, nous sommes allés voir la révérende mère Marie de la Nativité, sœur de M. R. Laflamme, supérieure du couvent, laquelle est arrivée, hier, de sa retraite qu'elle était allée faire à Ottawa.

Dans le cours de la semaine, M. Proulx avait écrit au révérend Père Gendreau de la maison de Matrawa, pour savoir s'il pourrait avoir deux chambres à l'hôpital de l'endroit. Le Père était à Montréal ; à son retour il envoya un télégramme, disant que nous y serions les bienvenus.

L'histoire de la *défunte pipe* de M. Martel a bien fait rire M. Proulx, tout autant que s'il eut été témoin de la catastrophe ; seulement M Desrosiers devrait toujours faire connaître l'auteur de tels méfaits ; autrement c'est nous exposer à des jugements téméraires. Nous sommes heureux que ce désastre ait été aussi avantageusement réparé ; s'il peut ne pas se renouveler, tout sera pour le mieux.

4 *mars* 1894. — Il est plus de deux heures après-midi.

M. Proulx est bien ; il a dit sa messe ce matin dans la chapelle de l'évêché ; puis il a lu et écrit pendant que j'assistais à la grand'messe, chanté par Mgr Lorrain. Les vêpres n'ont lieu qu'à trois heures et demie. Le temps est doux, très doux ; la neige fond rapidement ; les oiseaux chantent comme dans les beaux jours du printemps ; tout à l'extérieur semble nous convier à la jouissance et au bonheur, et pourtant un voile de tristesse monte du fond de mon cœur, et recouvre mes pensées. Les douleurs du passé, les cruelles séparations qui se sont accomplies dernièrement, m'inspirent de graves pensées et de sérieuses réflexions, dont l'amertume est, cependant, je l'avoue, adoucie par la confiance en Dieu, et la résignation à sa volonté toute sainte. Le temps passe...... passe, et nous entraîne avec lui, en avant, toujours en avant, quoique mes souvenirs me ramènent souvent en arrière ! Il y aura un an demain que mon bien-aimé frère Alphonse est mort ; à cette nouvelle je partais pour Sainte-Geneviève, afin de le voir encore une fois, la dernière ; depuis lors, ma bonne mère nous a quittée, pour une vie meilleure, et j'ai fait une deuxième fois ce triste pèlerinage, lui aussi, avec grande douleur. Tout passe ! Dieu seul demeure !

A bientôt !

XI

Evêché de Pembroke, 5 *mars* 1894.

Véritablement, je ne puis pas dire que M. Proulx s'est ennuyé hier, mais je puis dire, en toute vérité, qu'il n'y avait à Pembroke qu'une partie de lui-même ; son esprit et son cœur étaient aux Laurentides. Resté seul pendant la grand'messe, il voyait par l'imagination la vaste et belle église de Saint-Lin remplie par ses bons paroissiens qui chantaient en chœur, et, sans doute, priaient pour leur curé absent ; puis le presbytère où sont réunis tant de personnes chères, dont la présence et la conversation lui sont toujours si agréables ; puis le couvent, puis son orgue éolien sur lequel il aimait tant à entendre jouer Macbecth......... Ida Cavotte......... L'oiseau moqueur......... etc. ; et il sentait vivement la privation de toutes ces jouissances, qui lui apparaissaient avec d'autant plus de charmes, qu'elles sont pour lui, dans le moment, le fruit défendu. Heureusement qu'il ne se laissa pas dominer par ses souvenirs, ses regrets peut-être ; il prit son courage à deux mains, chassa loin de lui ces sombres idées, et l'histoire de ses missions dans le Nord-Ouest, qu'il me raconta en détail, acheva de dissiper le nuage. Il veilla et s'amusa beaucoup avec Mgr Lorrain et

M. Donovan ; enfin il se coucha très tard, mais bien reposé et joyeux.

Hier soir, deux demoiselles du couvent sont venues m'apporter un paquet, de la part de la Supérieure, pour remettre à la Supérieure de l'Hôpital de Mattawa. Je m'en chargeai avec plaisir. J'appris d'une de ces demoiselles qu'elle vient de Sainte-Anne des Plaines, et qu'elle est la fille du notaire Villeneuve, qui l'a envoyée ici pour apprendre l'anglais. M. Proulx connait bien des parents.

Alice ne sera pas seule à faire des progrès, pour moi aussi j'apprends chaque jour des choses nouvelles. Je savais depuis quelque temps la langue chicoutimienne, et comprenais très bien quand les gens du Saguenay parlaient soit de *Chouannes*, soit de *cordeaux*, soit de *menoirs*, et maintenant j'apprends la langue du Nouveau-Brunswick. Il s'agit simplement de mettre les verbes de la troisième personne du singulier à la première personne du pluriel ; en voici un exemple Une personne me parlant de gens avares qu'elle avait connus, disait, " Ils *sucrions* leur thé avec la même cuiller, et *graissions* leur pain avec le même couteau. " Rappelant le souvenir d'un prêtre qui avait été très malade, elle disait, " que le monde *pensions* bien qu'il n'en reviendrait pas. " Et ainsi de suite.

M. Proulx a une de ses meilleures journées, aujourd'hui. Malgré le plaisir qu'il a eu de venir ici, et d'y passer un assez long temps, il lui est agréable de partir, et l'espoir de revoir demain le ciel de Mattawa le met en joie. Donc demain vers cinq heures du matin, nous mettrons de nouveau à la voile. On doit, tout-à-l'heure, venir chercher notre valise qui *partions* ce soir pour le dépôt.

La prochaine fois je vous écrirai de Mattawa. M. Proulx

donne lui-même à M. Martel des nouvelles de la visite qu'il vient de faire à sa tante. Bien des respects et amitiés à tous, et priez pour nous.

XII

Hôpital de Mattawa, 6 *mars* 1894.

Ce matin nous faisions nos adieux à Saint-Colomban, patron de Pembroke, et à ceux qu'il protège ; à huit heures et demie nous saluions la grande statue dorée de Sainte-Anne, placée entre les deux tours, sur le sommet de l'église de Mattawa.

Hier soir, tout le monde se coucha de bonne heure à l'évêché de Pembroke pour pouvoir être sur pied dès le point du jour. A quatre heures nous nous levions, nous préparions en hâte, buvions un verre de vin à la santé de ceux que quittions, recevions la bénédiction et baisions l'anneau pastorale de Mgr Lorrain qui nous accompagna jusqu'à la voiture, et partions, non sans que M. Proulx m'eut bien recommandé de ne rien oublier, tout en oubliant lui-même sa montre que j'emportais sans mot dire ; je ne la lui remis qu'en arrivant au dépôt.

Un peu après cinq heures, nous nous installions dans les chars presque remplis déjà de gens endormis. Il faisait trop sombre pour voir au dehors, et vraiment nous n'y perdions rien, car le paysage jusqu'ici est loin d'être beau. Dès que le jour parut, je m'assis à la fenêtre. Nous traversâmes la rivière Petawawe, longeâmes les petits lacs Bass et Moore, suivîmes pendant la moitié du chemin environ les côtes de la rivière Ottawa ; nous traversions tantôt des fondrières entourées de collines couvertes de petits arbrisseaux rabougris, tantôt des

monçeaux de roc où la mine doit avoir eu fort à faire pour tracer la voie ferrée ; souvent nous passions entre deux montagnes de roches vives, où de pauvres petits arbres semblent sortir de la pierre nue. Sur toute la longueur de la route que nous parcourions, le feu avait passé autrefois, et détruit la végétation qui ne se relève pas vite de ce désastre ; dans les fondrières, sur les côteaux et les montagnes escarpées, les arbres qui sont restés debout après l'incendie apparaissent dénués, ressemblant à des poteaux calcinés ; d'autres, en plus grand nombre, sont tombés enchevétrés et noircis au milieu des cailloux : c'est la vraie image de la désolation ; et de loin en loin, à travers ce triste désert, apparait de petits groupes d'habitations.

Nous vîmes une petite chapelle, en passant à un endroit appelé Deux-Rivières. Entre Pembroke et Mattawa, sur un parcours de trente deux lieues, se trouvent cinq missions où pas un seul prêtre ne réside. Deux de ces missions, nommées la Pointe Alexandre et Chalk-River, sont desservies par les prêtres de Pembroke ; les Deux-Joachims, Rockliffe et Deux-Rivières le sont par les révérends Pères Oblats de Mattawa. Pauvres gens qui, en outre de leur misère, sont privés de la consolation d'avoir des églises à leur porte où ils puissent prier et des prêtres quand ils en ont besoin. C'est en voyant quelles difficultés tant de chrétiens ont à surmonter pour se procurer les secours de la religion, que l'on comprend que nous n'apprécions pas assez notre bonheur. Que le bon Dieu nous aide à ne pas abuser de ses grâces, et à mettre à profit ses faveurs !

A neuf heures, nous étions installés à l'hôpital de Mattawa dans deux belles chambres, séparées par un passage, au bout duquel une porte nous donne accès sur une galerie où nous avons de l'air, du soleil autant que nous pouvons en désirer,

la vue la plus splendide qu'il soit possible d'imaginer. Je remets à demain la description du paysage charmant que nous avons sous les yeux, et qui ne ressemble pas du tout à ce que j'ai vu jusqu'ici. Le voyage avait bien fatigué M. Proulx ; il avait mal à la tête quand il est arrivé ; mais un bon café qu'il prit, l'air délicieux que nous avions sur la galerie où nous passâmes toute l'avant-midi, un peu de repos et le contentement de se voir à Mattawa le guérirent presque. Après le dîner il alla voir les révérends Pères Gendreau, Simonet et Dozois, qu'il connaît depuis longtemps. Cette visite l'a fatigué ; il est encore souffrant, mais une bonne nuit le remettra, il faut espérer.

A demain !

XIII

Hôpital de Mattawa, 7 *mars* 1894.

Dans le cours du voyage entre Pembroke et Mattawa, M. Proulx s'est bien amusé, hier. Il faut que je dise pourquoi. De temps en temps, en me regardant, il répétait, " Comme c'est drôle de te voir par ici ; mais où vas-tu, comme ça ? " — " Je vais à Mattawa. " — Mais qu'y vas-tu faire si loin de Sainte-Geneviève ? " — J'y vais soigner M. Proulx. " Il riait de bon cœur de cette singulière aventure, qu'on n'aurait jamais pu prévoir ni imaginer ; et peu après les mêmes questions obtenaient les mêmes réponses, trouvées encore aussi comiques.

Cependant, quelque soit la singularité de ma venue et de mon séjour à Mattawa, cela ne m'empêche pas de voir ni d'admirer ce qui s'offre à mes regards ; et je dois dire qu'il y a ici de quoi captiver toute mon attention. La petite ville de Mattawa se trouve située dans un vallon qui, en droite ligne, peut mesurer au plus deux milles d'étendue, sur tous les sens, car il parait presque rond. Cet espace de pays est borné tout à l'entour par de hautes montagnes aux croupes arrondies, aux sommets dentelés, qui s'élèvent en amphithéâtre et de tous côtés ferment l'horizon ; ces montagnes sont couronnées de jeunes pins, assez clair-semés, qui sont très haut sans branches, et balancent orgueilleusement dans les airs le panache toujours vert dont leur tête est ornée. Au nord-est, Mattawa est séparé des Laurentides par la rivière Ottawa, dans laquelle la rivière

Mattawa, qui traverse la ville du sud au nord, va se jeter avec un puissant murmure, coulant rapidement et avec effort à travers quantité de cailloux, par endroit presque à fleur d'eau. En face de l'hôpital un pont relie les deux parties de la ville Au centre de ce vallon qui ressemble à un entonnoir, ou plutôt, à un nid de verdure, grâce à la quantité de pins qui s'y trouvent, s'élève un large plateau de sable, qu'on dirait avoir été fait exprès pour recevoir les édifices qui y ont été construits, entre autres l'église, la maison des révérends Pères Oblats et l'hôpital ; de cette hauteur, ces monuments dominent la ville et les rivières qui circulent à leurs pieds, pour être dominés à leur tour, et de très haut, par les montagnes qui les environnent. La vue que nous avons ici diffère complètement de celle dont nous jouissions du balcon de l'hôpital de Pembroke, mais elle est tout aussi belle, seulement c'est un autre genre de beauté. Là l'horizon s'étend à perte de vue, et cette immensité est grandiose ; ici elle est fermée de tous côtés, et d'assez près, par les hautes montagnes qui semblent forcer les yeux à regarder le ciel. C'est une beauté sauvage, mais saisissante : l'ensemble est charmant. La ville est assez considérable ; il s'y trouve plusieurs belles habitations. Je remarque avec plaisir que la langue française y est en usage, et, de temps à autre dans le cours de la journée, j'entends chanter nos chansons canadiennes par des personnes qui demeurent à l'hôpital.

Hier soir il pleuvait un peu, cela changeait l'aspect du décors ; à notre arrivée nous avions vu les choses sous les brillants rayons du soleil ; mais quand la pluie eut commencé à tomber, il s'éleva des rivières une épaisse vapeur blanche qui, montant, s'enroulait autour des pins et finissait par nous cacher presque complètement la vue des montagnes : Mattawa semblait avoir revêtu sa parure de deuil.

Après son déjeuner, M. Proulx reçut la visite des révérends Pères Gendreau et Dozois, qui convinrent avec lui de venir le prendre après le dîner pour aller faire, tous ensemble, un tour de voiture dans la campagne, ce qui fut fait. C'est pendant son absence que j'écris.

Nous sommes traités on ne peut mieux. La sœur St-Denis veille à ce que nous ne manquions de rien. Cette petite sœur paraît être la bonté même, avec ses yeux gris, paisibles, son air calme et sa voix douce ; c'est une vraie figure d'ange. Sans être madame H...... il peut parfois nous être donné de voir des anges sur la terre !

M. Proulx n'est pas inconnu à Mattawa. Une sœur de l'hôpital, sœur Vincent, était à Témiscamingue lors du dernier voyage qu'il y fit. Elle parait être très contente de le revoir. Les autres sœurs connaissent bien ses écrits sur la Baie d'Hudson.

Je viens de recevoir les lettres que mademoiselle Harvey et Alice m'ont envoyées dimanche. Je suis heureuse de voir qu'elles pensent toujours à moi, quoique je sois à plus de cent lieues de distance. De mon côté, le souvenir de tous ceux que j'aime me suit partout : pour preuve je leur envoie des souvenirs, les photographies de l'église et de l'évêché de Pembroke.

A bientôt ! Bonne santé !

———

XIV

Sudbury, Hôtel White-House, 8 *mars* 1894.

Grâce au télégramme que M. Desrosiers a du recevoir hier, les gens de Saint-Lin ne seront pas surpris de voir arriver des lettres de Sudbury aussi promptement. La promenade que M. Proulx a faite, hier après-midi dans les environs de Mattawa l'a décidé de modifier un peu son programme. En voyant combien il est difficile de sortir en voiture pour prendre un peu l'air, à cause des chemins devenus presque impraticables par le dégel, il résolut de se hâter, autant que possible, vers le beau printemps de la Californie, remettant au retour, alors que le Nord-Ouest sera dans toute sa gloire, la visite des endroits qu'il se proposait de voir en montant. En conséquence, nous préparâmes nos malles, et ce matin, à huit heures, nous faisions nos adieux à l'Hôpital de Mattawa, et au révérend Père Nédelec qui s'y trouvait, étant arrivé de ses missions dans les chantiers, depuis un jour, seulement avec le révérend Père Desjardins; hier soir, en compagnie du révérend P. Dozois, il était venu veiller avec M. Proulx.

Donc, à huit heures et demi, nous quittions la gare de Mattawa pour nous enfoncer plus avant vers l'ouest, nous éloignant toujours de plus en plus de nos parents, de nos amis, de nos connaissances de là-bas, tout comme si leur présence nous devenait à charge, et, pourtant, Dieu sait comme c'est bien le contraire.

Un peu après midi, nous débarquions à Sudbury, M. Proulx

commençait à être fatigué, il en avait assez pour une journée. Demain, s'il plaît à Dieu, nous entreprendrons de faire une autre étape. Pour venir de Mattawa à Sudbury, nous traversons encore des fondrières, des collines, des montagnes de roc où la voie ferrée a dû s'ouvrir un chemin à grands frais ; et presque partout nous voyons les traces de l'incendie qui autrefois a ravagé ces contrées : nous longeons pendant longtemps le lac Népissing qui se trouve au sud de la ligne du Pacifique Canadien. Plusieurs petits groupes d'habitations se montrent de distance en distance, dans des endroits qui commencent à se défricher. A quarante-six milles de Mattawa est la belle petite ville de North-Bay qui possède une église, paraissant très bien du lieu où nous étions. Deux prêtres y demeurent, desservant de là quelques missions dans le voisinage ; M. Blouem, hollandais, est le curé. Sturgeons-Fall est aussi une jolie ville en herbe, qui se trouve à vingt-trois milles plus haut que North-Bay. Ces deux places sont les plus considérables, ou plutôt les seules considérables que nous ayons traversées aujourd'hui.

Comme il n'y a pas d'hôpital à Sudbury, nous sommes descendus à l'hôtel White-House, tenu par un M. Hughues, et situé à quelques arpents seulement du dépôt. Nous y avons deux chambres qui sont très éloignées l'une de l'autre, mais assez convenables. Sudbury est un gros village qui n'a rien d'extra. Le sol n'y est pas propre à l'agriculture ; ses meilleures ressources sont l'exploitation des mines de cuivre et de nickel qui se trouvent aux environs, et emploient tous les journaliers de l'endroit.

Après son dîner, M. Proulx s'est reposé un peu pendant que j'écrivais ; puis nous sommes allés voir l'église qui est tout près. C'est une longue bâtisse en brique, assez jolie à l'extérieur. L'entrée du temple, beaucoup trop grand pour le besoin

présent, est occupée par une école ; le centre forme une vaste salle où l'on donne des séances de temps à autre ; il y a une jolie chapelle là où sera plus tard la sacristie.

Devant le Saint-Sacrement, j'attendis M. Proulx, pendant qu'il rendait visite aux révérends Pères Jésuites qui desservent cette paroisse et les missions le long de la ligne du chemin de fer jusqu'à Chapleau. Il revint très satisfait, il rapportait plusieurs renseignements intéressants sur cette partie du pays.

Hier, en apprenant que nous partions si tôt de Mattawa, je me suis empressé d'aller voir l'église, qui n'est pas finie à l'intérieur. La sacristie est belle, toute lambrissée en bois teint de diverses couleurs. La chapelle de l'hôpital est bien jolie aussi, et si propre ! Nous vous envoyons la photographie de la ville de Mattawa, et celles des édifices religieux qu'elle renferme ; l'hôpital se trouve à la droite de l'église, et la maison des révérends Pères Oblats à la gauche.

Bonsoir !

XV

Sudbury, White-House, 9 *mars* 1894.

Un mot à la hâte, quoique j'aie les doigts un peu engourdis par le froid, car j'arrive d'une longue promenade dans la campagne.

M. Proulx et moi avons passé une bonne nuit, il était bien reposé à son réveil et tout-à-fait disposé à affronter de nouvelles fatigues. Hier soir, il avait demandé une voiture pour ce matin, afin d'aller voir la mine de cuivre et de nickel qui se trouve à quatre milles de la ville ; et, après déjeuner, comme le temps était tout-à-fait favorable, malgré un froid un peu vif, nous sommes partis vers 9 heures pour cette promenade qui a durée trois heures. Nous en arrivons à l'instant ; avant de renvoyer son cocher, M. Proulx lui a fait porter sa valise au dépôt et est allé avec lui pour la faire chéquer.

Je pourrai dire que je sais ce qu'est une mine en exploitation. Nous avions deux bons chevaux, et les chemins étaient beaux, nous nous y rendîmes en peu de temps. D'abord M. Proulx alla voir l'agent général, et en obtint la permission de visiter. Nous avons vu l'orifice par lequel, chaque jour, cent hommes s'engouffrent à sept cents pieds de profondeur dans les entrailles de la terre, pour aller en extraire le minérai qui monte dans de grands bassins jusqu'au haut d'une longue bâtisse d'où il est transporté auprès de la fonderie, et jeté en monceaux, mélangé avec une certaine quantité de bois, puis le feu y est allumé et dure jusqu'à trois mois ; alors le minérai est devenue une sorte de pierre noircie qui passe de là dans la

fournaise de la fonderie. Cette fournaise est quelque chose d'énorme, une espèce de tour en fer, mesurant bien quarante pieds de circonférence, ayant au deuxième étage une grande ouverture, par où l'on jette le minérai dans des tourbillons de flammes qui montent avec un bruit de tonnerre lointain, et une fumée âcre que je n'aurais pu supporter longtemps. Cette ouverture béante vraiment me représentait la porte de l'enfer. Plus bas, à travers des vitres posées exprès, on voit ce minérai qui s'enflamme peu à peu, qui se liquéfie par l'intensité de la chaleur et s'écoule dans une fournaise inférieure, où se fait la séparation du bon et du mauvais. Le cuivre et le nickel, plus pesants,au fond, et, par un trou qu'on ouvre tous les quarts d'heure, ils en sortent en un liquide de feu, que les ouvriers recueillent dans des brouettes en fer. Par une autre ouverture, qui se trouve plus haut, à environ quatre pieds du sol, la pierre fondue et tous les déchets qui se séparent du métal, plus légers, s'échappent de la fournaise en un jet flamboyant de la grosseur du poignet, qui coule également dans de larges brouettes, comme celles qui servent pour le cuivre et le nickel. Des hommes transportent cette matière brûlante jusqu'au bord de la terrasse qui est devant la fonderie, la versent au bas où, en se refroidissant, elle revient à sa dureté première, et agrandit chaque jour cette longue platte forme qui en est toute composée. C'est épouvantable de voir l'effet du feu sur ces matières dures, et on frémit, à cette vue, en pensant à ce que peuvent être les peines éternelles. Nous sommes passés par le laboratoire où un chimiste travaille, par de certaines expériences auxquelles je ne comprenais rien, à se rendre compte de la valeur du métal.

Je termine, le temps est arrivé de partir pour un nouveau poste.

Bonjour à tous !

XVI

Port Arthur, Hôpital Saint-Joseph, 10 *mars* 1894.

Hier, M. Proulx s'est décidé à essayer ses forces pour tout de bon, c'est-à-dire à embarquer dans les chars pour vingt-cinq heures, afin de se rendre directement de Sudbury à Port Arthur. Nous avons voyagé comme des seigneurs, dans les chars palais. Malheureusement M. Proulx ne put dormir de la nuit ; cela l'a un peu fatigué.

De Sudbury à Port Arthur, nous passons le plus souvent entre des montagnes qui s'élèvent en pente douce de chaque côté de la voie ferrée, ou entre des blocs de granit taillés à pic qui surplombent audessus de nos têtes, auxquels succèdent tout-à-coup des vallées profondes sillonnées de rivières, ou parsemées de petits lacs qui se dessinent blancs et unis à travers les broussailles ; il se rencontre de loin en loin, sur le bord du lac Supérieur, d'assez grandes étendues de terrain qui paraissent tout-à-fait propres à la culture. Nous voyons ici et là quelques habitations, de petits villages très clair-semés.

Je remets à demain les détails sur notre installation à Port Arthur. Bonne santé à tous, et priez pour nous.

XVII

Port Arthur, Hôpital Saint-Joseph, 11 *mars* 1894.

Il fait très beau, très froid ; le vent souffle avec force ; heureusement que nous ne sortirons pas aujourd'hui pour aller ailleurs qu'à la petite église de l'endroit, qui se trouve à deux arpents d'ici environ. M. Proulx y a dit sa messe, à laquelle j'ai assisté et y ai fait mes Pâques. Pâques signifie passage ; j'ai donc profité de ma venue à Port Arthur pour y faire double passage.

Dans le cours de la nuit que nous avons été à bord des chars, M. Proulx, ne pouvant dormir ni rester dans son lit où l'air lui manquait, se leva, et émigra dans le char de première, espérant y être mieux ; mais la fatigue l'accablait de plus en plus. Alors, il alla s'assoir en dehors sur la platte-forme du dernier wagon, il enroula la chaîne qui s'y trouve autour de son bras pour ne pas tomber, et il resta là près de deux heures, sentant ses forces revenir avec l'air qu'il humait à pleins poumons, tout en admirant l'étrange et sauvage beauté du paysage que nous traversions à toute vapeur. Et de fait, il y a de quoi exciter l'admiration que de voir cette succession de montagnes énormes entre lesquelles nous nous enfilions comme dans un long et étroit corridor, que de traverser ces fréquents et noirs tunnels que le Pacifique a dû ouvrir dans la roche quand il ne pouvait se frayer une voie autrement, que de contempler avec effroi ces blocs gigantesques de roc vif qui tantôt s'éloignent de nous et

tantôt s'en rapprochent, que de les voir s'ouvrir tout-à-coup pour laisser s'étendre, entre leurs parois de granit, de larges vallées, très profondes, remplies d'épinettes droites et hautes, sur les bords de lacs paisibles, de rivières capricieuses qui circulent lentement à travers ces contrées, ou coulent rapidement vers le lac Supérieur. Deux heures de cette solitaire contemplation, pendant une nuit de mars dont la fraîcheur apaisait ses nerfs, lui valurent presque un bain récréant de sommeil.

Vers une heure et demie de l'après-midi, nous débarquions à Port Arthur. Le dépôt est à environ un mille de l'hôpital. La voiture publique nous y conduisit. A la sœur qui vint nous recevoir, M. Proulx dit son nom, quelques uns de ses *nombreux titres*, et lui remit ses papiers pour qu'elle les portât à la Supérieure. Plusieurs minutes s'écoulèrent ; puis, par la fenêtre, j'aperçus la Supérieure qui arrivait avec les papiers à la main. Nous vîmes bien, quoiqu'elle n'en ait rien dit depuis, qu'elle était allée les montrer au révérend Père Chartier, jésuite, qui dessert cette paroisse. Elle ne pouvait mieux s'adresser pour savoir à quoi s'en tenir. Le Père venait de recevoir une lettre de Mgr Taché et une autre du juge Dubuc, pour les remettre, lors de son passage à Port Arthur, à M. Proulx, curé, Chanoine, Vice-Recteur, etc., etc. Celle du juge était ouverte, elle était pleine des démonstrations de la joie que lui a causée la nouvelle de la visite inattendue de son ami, et du désir qu'il a de le voir arriver bientôt. Celle de Mgr Taché disait : « Venez ! Venez, et le vieux Saint-Boniface sera heureux de vous recevoir. Vous me télégraphirez le jour de votre [illegible]. Bon courage, que Dieu vous garde et vous guérisse. Au revoir ! » Après de telles informations, vous pouvez croire que nous avons été bienvenus. On nous donna deux chambres voisines, au deuxième étage, chambres pas très grandes, mais

très propres ; nous y sommes installés pour quelques jours.

Un peu après notre dîner, M. Proulx se préparait à partir pour aller faire visite au révérend Père Chartier, quand celui-ci arriva lui-même. C'est un bon vieux Père d'une soixantaine d'années. Il fut convenu que le lendemain M. Proulx dirait sa messe à l'église à huit heures, ce qui exempterait le Père de biner, comme il le fait chaque dimanche. Nous sommes très bien traités ici ; seulement il y a une chose assez incommode, on dirait que la maison est pleine d'aimables S. L........., tant on y jase agréablement, et je n'en comprends pas une seule, toutes ne parlant que l'anglais. Ainsi, malgré notre bonne volonté, nous devons nous borner à nous regarder en riant avec un petit air bête, tout-à-fait drôle.

L'hôpital de Port Arthur n'est pas très grand. Du côté sud nous avons une jolie vue sur le lac Supérieur et les îles qui y sont dispersées. L'église est petite, mais possède un autel superbe. On dort bien à Port Arthur. M. Proulx y a eu une bonne nuit de sommeil qui l'a rajeuni, dit-il, de deux ans. En somme, je trouve qu'il est considérablement mieux. Je suis bien aussi, et vous présente mes respects.

XIII

Port Arthur, Hôpital Saint-Joseph, 12 *mars* 1894.

Ah ! Que l'on dort bien ici ! M. Proulx couché avant neuf heures, hier soir, dormit tout d'un trait jusqu'à six heures ce matin, heure à laquelle je devais le réveiller, pour qu'il put aller dire la messe au couvent, à sept heures, comme il l'avait promis. Il faut dire aussi qu'il s'était couché très satisfait de sa journée, et jouissant d'avance de celle d'aujourd'hui. Voici.

Hier, après son dîner, il alla faire visite au Révérend Père Chartier. Il lui parla d'une demoiselle Saucier qu'il avait connue autrefois à Sainte-Flavie, laquelle depuis s'était mariée d'abord avec un M. Parent, et, devenue veuve, avait épousé en secondes noces un M. Lalonde de Vaudreuil, la patrie de M. Martel ; le dit second mari devait être actuellement marchand à Port Arthur. Le Père Chartier, qui connaissait bien cette famille, s'offrit d'y conduire son hôte. M. Proulx s'introduisit d'abord au mari, en lui demandant de ne pas le nommer à sa femme, pour voir si elle le reconnaitrait. Le mari répondit qu'elle le reconnaitrait certainement, parcequ'elle parlait souvent de lui. En effet, elle le nomma de suite, en l'apercevant. Ils évoquèrent ensemble une foule de vieux souvenirs, ce qu pour M. Proulx est toujours si agréable.

M. Lalonde, dont le magasin est sur la grande rue, nous avai vu arriver samedi, il demanda à M. Proulx quelle était cette per sonne qui se trouvait avec lui ; sur sa réponse que c'était une d

ses parentes qui l'accompagnait dans son voyage, madame Lalonde le chargea de m'inviter à aller chez elle, s'offrant de me faire voir la ville. Dans le cours de la conversation, comme M. Proulx dit qu'il se proposait d'aller à Fort William rendre visite aux Pères de l'endroit, il fut décidé que le lendemain, aujourd'hui par conséquent, le Père Chartier l'y accompagnerait, et que madame Lalonde se rendrait dès le matin au magasin de son mari, où l'on me ferait faire sa connaissance ; puis nous embarquerions tous les quatre dans les chars électriques pour le Fort William. Pendant que M. Proulx et le Père Chartier y visiteraient les Révérends Pères Jésuites, j'irais avec Madame Lalonde chez une de ses sœurs, mariée au Docteur Hamilton. En revenant, ils viendraient nous prendre chez le Docteur. Cette combinaison souriait fort à M. Proulx, et il rentra enchanté de sa promenade.

Sept heures du soir. — Nous sommes de retour de Fort William, à cinq milles de Port Arthur. Tout s'est passé comme il avait été convenu hier. J'ai fait la connaissance de madame Lalonde, petite blonde aux yeux bleus, et de madame Hamilton, petite brune aux yeux noirs. Ce sont deux charmantes personnes, et je me suis bien amusée avec elles. Madame Hamilton a vingt neuf ans, et parait en avoir vingt à peine.

Peu après notre arrivée chez elle, nous partîmes à pied, toutes les trois, pour aller à la mission sauvage qui se trouve à environ un mille et demi plus loin, c'était un peu fort pour une asthmatique, mais qu'importe. Il avait neigé assez abondamment la nuit dernière, ce qui embarrassait un peu les chemins. Madame Hamilton, légère comme un oiseau. passait en avant pour frayer la route ; elle s'élançait au milieu des bancs de neige qu'elle divisait avec ses pieds, en riant, pour nous applanir la voie ; enfin nous rencontrons une voiture, nous y sautons et

nous faisons conduire jusqu'à la mission. Nous y avons visité le couvent et les petites orphelines de différentes nations qui sont là réunies : sauvagesses, anglaises, irlandaises, françaises, canadiennes. Ces petites, de couleur variée, ont chanté, fait des exercices de gymnastique, récité de courtes pièces de poésie.

Une petite canadienne, que sa mère a abandonnée depuis quelques jours seulement, faisait bien pitié ; elle soupirait, soupirait sans cesse, et ne put dire un mot, tant son petit cœur était gonflé ; elle n'a que trois ans. La chapelle n'est pas extraordinaire ; nous sommes entrées un moment dans la maison des révérends Pères Jésuites, qui est grande. Enfin, la voiture de madame Hamilton étant venue nous rejoindre, nous y montâmes pour revenir à sa maison, où un excellent dîner nous attendait.

M. Proulx arriva vers trois heures ; comme il était fatigué, nous prîmes peu après congé de madame Hamilton qui doit venir chez madame Lalonde demain. Ainsi, nous espérons la revoir encore. Son mari le Docteur Hamilton est protestant, mais il lui laisse toute liberté de faire sa religion, et elle est, paraît-il, aussi pieuse et charitable qu'aimable. Elle est l'organiste de l'église de Fort William.

Nous nous sommes séparés de madame Lalonde à la porte de l'hôpital ; elle voulait absolument que j'aille rester chez elle tout le temps que nous passerons à Port Arthur.

A demain !

XIX

Port Arthur, Hôpital Saint-Joseph, 13 *mars* 1894.

Après notre retour de Fort William, hier, M. Proulx, très satisfait de sa longue promenade, mais un peu fatigué, se mit au lit aussitôt; il s'y reposa en lisant les journaux, puis dormit paisiblement jusqu'à six heures. Il se leva frais et dispos, juste à temps pour aller dire la messe au couvent, où nous déjeunons chaque matin.

Ce couvent se trouve à une couple de perches seulement d'ici. Il est en brique comme l'hôpital et l'église, et passablement grand ; la chapelle est très jolie et possède une lampe rose suspendue, qui doit être la sœur jumelle de celle du réfectoire au presbytère de Saint-Lin.

De retour à l'hôpital, après la messe, nous étions occupés à écrire, lorsque M. Lalonde vint nous inviter, tous deux, à aller prendre le dîner chez lui, ce qui fut accepté avec plaisir. M. Proulx reçut ensuite la visite du révérend Père Chartier. Peu après, madame Hamilton, arrivant de Fort William, venait nous prendre pour nous rendre chez sa sœur, dont la maison se trouve au sommet d'une colline, à une dizaine d'arpents de l'hôpital.

Chez madame Lalonde, comme chez madame Hamilton, tout

est soigné et de bon goût; ce sont de ces personnes avec lesquelles nous nous sentons à l'aise dès l'abord. M. Lalonde parait très bon, et sait rendre sa conversation intéressante ; les jeunes femmes sont vraiment aimables, madame Lalonde plus calme, et madame Hamilton gaie, vive, pétulante comme une enfant, sachant toujours trouver le moyen de taquiner quelqu'un, son beau-frère surtout. Elle a chanté, fait de la musique, ainsi que sa sœur. Enfin nous nous sommes amusés jusqu'à quatre heures. Cette famille paraît heureuse ; ils ont deux beaux petits garçons, Gaston et Léon, dont ils ont raison d'être fiers. Madame Lalonde nous a donné le portrait de son mari et de ses enfants, et a promis de nous envoyer le sien dans quelques semaines.

De la hauteur où leur maison est située, Port Arthur a un tout autre aspect que de l'hôpital ; la vue est grandiose ; toute la ville, qui couvre une grande étendue de terrain, (car les constructions y sont assez espacées,) s'étend à nos pieds sur le bord du lac Supérieur, où apparaissent plusieurs îles de distance en distance, et dans le lointain une grande montagne appelée le " Géant qui dort, " parce qu'elle a absolument la forme d'un homme gigantesque qui serait couché sur le lac et dont les pieds plongeraient dans les eaux profondes. A l'ouest, la montagne Mackay domine le Fort William, place déjà considérable qui est bâti sur un sol tout-à fait plat sur les rives du lac. Port Arthur et Fort William sont deux villes rivales, qui peuvent se valoir en importance à peu près, Port Arthur étant mieux situé, mais Fort William étant protégé davantage par la puissante Compagnie du Pacifique Canadien.

Demain, à deux heures, nous partirons pour Saint-Boniface. Madame Lalonde veut nous accompagner jusqu'à Fort William. Il est impossible de pousser plus loin la délicatesse et l'amabi

lité. Nous garderons de cette rencontre un bien doux souvenir. Ces deux dames doivent aller voir leurs parents à Matane, au printemps. Il est probable qu'alors elles pousseront une pointe jusqu'à Saint-Lin, en passant. Cette idée parait leur sourire beaucoup.

Bonne santé à tous, et à demain !

XX

Port Arthur, Hôpital Saint-Joseph, 14 *mars* 1894.

Un mot avant de partir. M. Proulx, après une bonne nuit de sommeil, a dit sa messe, à laquelle j'ai assisté comme d'habitude. Maintenant nous faisons nos préparatifs de départ. Demain matin nous serons à Saint-Boniface ; nous avons hâte d'y arriver. Depuis huit grands jours nous sommes sans nouvelles de Saint-Lin ; une foule de lettres doivent nous attendre à la Rivière Rouge, lesquelles nous parleront de nos parents, de nos amis, de nos connaissances. Que fait-on là-bas ? Y pense-t-on encore à nous ? Demain nous saurons à quoi nous en tenir. M. Payette est-il toujours actif ? M. Martel toujours sévère ? M. Desrosiers toujours flatteur ? mademoiselle Harvey toujours rougeaude ? La grande Alice toujours assez petite pour manger les pâtés ? et la petite Dina assez grande pour savoir s'en passer ? Et M. A......... n'a pas pris l'épouvante depuis notre départ. J'ai vu son pareil à Mattawa ; c'est l'homme engagé de l'hôpital. Il alla prévenir un cocher de venir nous chercher pour nous conduire au dépôt ; à son retour, je lui demandai si Phaéton viendrait à temps pour l'heure des chars. "Est-ce que c'est pour les chars ? " fit-il avec surprise. Il ne le savait pas ! heureusement que le cocher devina juste. Je m'arrête, le temps presse.

A bientôt !

XXI

Hôpital de Saint-Boniface, 16 *mars* 1894.

Il me faut remonter de deux jours en arrière pour reprendre la suite de nos pérégrinations. Allors, nous nous préparions à quitter Port Arthur.

M. Proulx alla faire ses adieux au révérend Père Chartier et à M. Lalonde, qui venait de lui téléphoner pour l'avertir que le train ne passait pas à deux heures comme nous le pensions, mais à midi et dix minutes. Un charretier vint chercher notre valise ; nous dinons, et disons notre bonjour aux religieuses, dont la Supérieure, sœur Clotilde, donna une jolie image à M. Proulx, et à moi un beau scapulaire, en souvenir de notre séjour à Port Arthur. Une voiture nous conduisit au dépôt, où madame Lalonde et ses deux enfants nous attendaient pour nous faire la conduite jusqu'à Fort William ; au moment du départ, M. Lalonde vint nous souhaiter un bon voyage. A Fort William, nous nous séparâmes avec émotion de notre bienveillante amie, dont nous conserverons un long souvenir, certainement.

En passant, nous revîmes, par la fenêtre, la mission sauvage que nous avions visitée, du côté sud de la rivière Kamanistiquia. De Fort William à Winnipeg, le paysage ne ressemble pas à ce que nous avions vu jusque là ; nous voyageons encore pendant un certain temps entre des rochers, nous traversons un tunnel, puis le terrain s'aplanit ; on n'y voit plus de rocs et

presque plus de collines ; ce n'est plus qu'une immense savane avec des cèdreaux et des épinettes naines, où, paraît-il, les loups, les ours et beaucoup d'autres animaux sauvages abondent, c'est la forêt, vaste, maigre. Les groupes d'habitations y deviennent encore plus rares ; et, quand, parfois, il s'en rencontre, il en sort ça et là de petits sauvages, de petites sauvagesses à la peau cuivrée, les cheveux en broussaille, les pieds nus sur la neige, qui accourent pour voir passer le train emporté à toute vitesse. Sur ce parcours de 575 milles se succèdent seulement trois villages importants : Ignace, le Portage du Rat, Keewatin. De distance en distance, nous voyons des lacs, traversons des rivières rapides et sinueuses qui coulent vers le Supérieur, ou bien, passée la hauteur des terres, vers le Winnipeg. Un peu avant d'arriver à la Rivière Rouge, la savane cesse, et la prairie lui succède, plane, unie, sans arbres, couverte de foin sauvage qui montre sa tête à travers les neiges.

Nous avions pris place dans le *Pulman Car ;* cependant pour habiter des *chars dortoirs*, nous n'en dormons pas mieux. M. Proulx n'a presque pas reposé, et, comme il tombait de la neige fondue, il n'était pas facile d'aller prendre le frais au dehors ; enfin la nuit s'écoula tant bien que mal ; mais, à huit heures du matin, toutes fatigues, toutes inquiétudes, tous soucis pour lui disparaissaient comme par enchantement sous l'action des souvenirs d'autrefois, pour faire place à une joie douce, intime, profonde qui le pénètrait tout entier. Nous étions à Saint-Boniface, le théâtre de ses premières missions, de ses travaux de jeunesse, et il n'en pouvait croire ses yeux à la vue des changements qui s'y sont opérés.

Comme nous descendions des chars, M. Rocan, prêtre de l'Archevêché, un Frère, les deux fils de M. le juge Dubuc, l'entourèrent et l'escortèrent jusqu'à la voiture qui devait nous

conduire à l'hôpital ; M. Rocan y prit place avec nous. M. Proulx voulut arrêter au pensionnat des Sœurs Grises de Saint-Boniface, où Mgr Taché se trouvait dans le moment, pour lui présenter ses hommages, puis nous nous rendîmes à destination. La Supérieure de l'hôpital, sœur Marie Joseph, est une de ses connaissances, ainsi que plusieurs autres religieuses canadiennes de Montréal ; ici j'ai de quoi me dégourdir la langue de mon long silence de Port Arthur.

Un monçeau de lettres nous attendaient, qui nous ont fait passer quelques heures bien agréables. Nous y voyions chacun dans son naturel : la maîtresse veillant à la fois à la lingerie et au garde-manger, pleurant et se fâchant en même temps parcequ'elle croit que M. le Curé s'ennuie à Pembroke ; Alice, tantôt à son fourneau et tantôt à *son orgue*, pensant à nous toujours et nous priant de revenir ; Dina, cachée pour m'écrire, qui se fait découvrir par M. Payette à sa grande confusion. Mais le plus comique était, sans contredit, l'état pitoyable de M. A......... si bien dépeint par M. Desrosiers ; aussi l'éclat de rire que cette description a provoqué, retentit par toute la maison. L'avant-midi s'écoula bien délicieusement. Dans l'après-midi, nous nous sommes reposés à satiété.

Nous avons dans la partie neuve de l'hôpital deux belles chambres, qui sont séparées seulement par un large corridor. Après dîner, M. Proulx eut la visite de M. Cherrier, curé de l'Immaculée-Conception, à Winnipeg. Le soir, il reçut de madame Dubuc une bouteille de vin et une boîte de gâteaux. Le temps était beau et doux, le soleil étincelait dans un ciel sans nuage, et sous ses chauds rayons la neige fondait rapidement ; malgré tout, M. Proulx préféra ne pas sortir et se reposa toute la journée. A neuf heures, il était au lit et dormit jusqu'à sept heures et demie ce matin. Il dit sa messe à la cha-

pelle de l'hôpital. Après son déjeuner, il reçut la visite de M. Lajeunesse, prêtre de l'Archevêché, puis d'un jeune ecclésiastique, M. Brindamour, qui vient de partir. Nous sommes tout à fait bien, et installés ici pour jusqu'au lundi de Pâques, alors que probablement nous partirons pour Vancouver, Victoria et la Californie.

L'hôpital est grand, construit sur le bord de la Rivière Rouge, qui sépare Saint-Boniface de Winnipeg. Je termine, car on attend après ma lettre pour partir pour la poste. Bonsoir !

XXII

Hôpital de Saint-Boniface, 17 *mars* 1894.

Samedi, fête de saint Patrice. Grand jour à Saint-Lin, paraît-il ; les beaux tabliers, les belles robes vertes s'étalent sur le sofa du salon, sous les rayons du lustre qui brille en l'honneur du saint Patron de l'Irlande. Grand jour aussi à Saint-Boniface, jour où le mieux qui s'est opéré graduellement dans l'état de M. Proulx est assez prononcé pour lui permettre de reprendre la récitation de son bréviaire, interrompue depuis trois mois. Il est vraiment bien mieux ; il rit maintenant en rappelant l'histoire de ses chemises, laquelle il ne trouvait pas si drôle dans le temps. Il semble rajeunir de jour en jour. Je vous dirai en confidence que je crains qu'il ne devienne vaniteux en vieillissant ; je suis à la veille de cacher les miroirs. C'est vous dire qu'il est heureux de constater par lui-même qu'il revient véritablement à la santé.

Hier après-midi, il sortit pour faire visite à Mgr Taché, à madame Dubuc et à quelques amis. Pendant son absence, je répondis aux lettres de mes parents, que j'avais reçues ici. Sa promenade lui fit du bien ; il rapporta le journal " Le Manitoba " qui, parlant de son arrivée à la Rivière Rouge, disait :

" M. J.-B. Proulx, Vice-Recteur de l'Université Laval à " Montréal, est arrivé à Saint-Boniface ce matin. Il voyage " actuellement pour sa santé qui laisse beaucoup à désirer.

" Après un séjour de quelques semaines au milieu de nous, il " ira probablement jusqu'aux côtes du Pacifique. M. Proulx " n'est pas étranger à Manitoba : il y a déjà passé cinq années " comme missionnaire. Ses anciens amis et ses nombreuses " connaissances seront des plus heureux de le revoir, et nous " savons être l'écho de tous en souhaitant au distingué visiteur " la plus cordiale bienvenue, et un prompt et complet retour à " la santé. "

M. Proulx se mit au lit de bonne heure et se leva très tard, voulant se reposer à loisir avant la semaine sainte. L'avant-midi se passa à lire, à écrire et à admirer le paysage que nous avons de nos fenêtres, qui ouvrent sur la Rivière Rouge, laquelle nous sépare de Winnipeg, divisé ici-même, en face, par la rivière Assiniboine. Sur ces rivières courent six ponts en fer, reliant les deux parties de Winnipeg, ainsi que Winnipeg et Saint-Boniface. Un de ces ponts sert à la fois pour les chars et les voitures, un pour les chars seuls, et les autres pour les voitures ; d'ici nous en avons quatre en vue. De l'autre côté de la Rivière Rouge, Winnipeg forme un demi cercle de magasins superbes et d'habitations charmantes, à travers lesquelles nous voyons circuler les chars électriques. Le soir, quand la ville est illuminée par l'électricité, cette ceinture de lumières scintillantes qui éclairent ce va et vient continuel, est d'un aspect ravissant.

A midi nous arriva un lion de gélatine, de la part de madame Dubuc. Elle nous gâte vraiment. Dans l'après-midi, M. Proulx fit venir une voiture à deux chevaux, et nous fîmes une promenade de près de deux heures à travers Winnipeg allant par deux ponts, revenant par deux autres, pour les étrenner tous. Cette ville est remarquable par la largeur de ses rues et le bon goût de ses habitations, d'une grande variété

de formes et de couleurs, avec des tourelles, des balcons, ce qui leur donne l'apparence de petits châteaux bâtis au milieu des arbres, dans des parterres assez grands pour que les habitants puissent se faire l'illusion d'être à la campagne. Ce doit être charmant, quand les jardins sont en fleurs. Nous n'arrêtâmes nulle part, d'ailleurs il pleuvait un peu.

Au retour, nous trouvâmes chacun une enveloppe sur nos tables, venant des citoyens et citoyennes du presbytère de Saint-Lin. Quelle joie ! Dès le commencement nous sentions déjà qu'ils avaient le bec sucré ; et voilà que nous apprenons que, en effet, l'eau d'érable coule à flots là-bas. Si loin qu'ils soient, les Canadiens en sentent toujours le goût et le parfum.

M. Proulx a reçu la visite de M. le juge Prud'homme, qui lui a plû. Madame Dubuc a encore envoyé pour le souper une provision de charlotte russe. C'est comme une pension qui arrive régulièrement. Cette bonne dame et son fils aîné sont venus veiller ici. M. Dubuc, à son grand chagrin, est retenu à Brandon, à trente lieues, par une cause importante. Sa famille espère qu'il sera de retour mardi soir. A bientôt !

XXIII

Hôpital de Saint-Boniface, 18 *mars* 1894.

M. Proulx a eu une bonne nuit, aussi il a pu dire la longue messe d'aujourd'hui sans trop de fatigues ; pendant que j'assistais à la grand'messe, il a récité son bréviaire et écrit, comme quand il était en pleiné santé.

Madame Dubuc m'avait téléphoné ce matin pour m'offrir une place dans son banc, et elle eut l'obligeance de venir me chercher ici. Après la messe, elle revint avec moi pour voir M. Proulx, et lui demander s'il pourrait me laisser sortir, cet après-midi, avec elle et ses filles ; il le permit d'autant plus volontiers qu'il devait sortir lui même, pour aller voir Mgr Taché et quelques autres connaissances.

Donc, après le dîner, madame Dubuc arrivait avec ses cinq filles. L'aînée, mademoiselle Flavie, a dix sept ans. Après avoir parcouru Saint-Boniface, dont les nombreux édifices religieux sont la plus grande richesse, nous traversâmes à Winnipeg et visitâmes l'église de l'Immaculée-Conception, qui est toute neuve et très jolie ; la voûte est bleue ciel persemée d'étoiles, et sur les murs latéraux sont des peintures à fresque représentant les quatre évangélistes, Rébecca à la fontaine, et d'autres saints personnages ; de plus, on y voit une multitude de têtes d'anges, d'agneaux, de colombes, de fleurs, cette variété est pleine de fraîcheur. Nous avons été faire visite au curé, M. Cherrier, qui est parent avec la famille Dubuc. Il est glo-

rieux de son église. De là, nous allâmes à Sainte-Marie, paroisse desservie par les révérends Pères Oblats. Tout y est simple et uni ; l'orgue et les autels en marbre sont beaux. Ce sont les deux seules églises catholiques de Winnipeg, la grande majorité de la population étant protestante. Après nous être longtemps promenées dans les plus belles rues de la ville, nous revînmes à Saint-Boniface, et il fallut absolument que j'entre un moment chez madame Dubuc pour goûter au vin qu'elle fait avec du raisin de Corinthe. Il est très bon. Je revins à l'hôpital quelques minutes avant M. Proulx.

A son retour, il trouva au parloir les révérends Pères Hudon et Drummond, jésuites. Il était bien aise de les rencontrer. Il ne peut revenir de l'étonnement que lui causent les prodigieux changements survenus ici depuis vingt ans. " C'est incroyable, incroyable, répète-t-il, de voir là où il n'y avait que quelques cabanes, une grande ville où les chars à vapeur arrivent de tous côtés, où les chars électriques circulent incessamment, où les nombreux ponts, les magnifiques édifices semblent s'être élevés comme par enchantement ; c'est à n'y pas croire. " Tous les jours, c'est une surprise nouvelle ; il constate parfois qu'il s'est produit d'aussi grands changements dans les personnes que dans les choses, puisque ayant causé, sans le savoir, avec un de ses bons amis d'autrefois, M. Chénier, ils ne se sont pas tout d'abord reconnus. Son séjour ici lui est déjà une vraie jouissance, que sera-ce donc quand M. le juge Dubuc sera de retour ?

Après le souper, les Sœurs sont venues causer avec nous jusqu'à huit heures ; puis M. Proulx donna la bénédiction du Saint Sacrement dans la chapelle de l'hôpital. C'est la meilleure journée qu'il n'a pas encore faite depuis longtemps. Il en est fier.

L'archevêché, le pensionnat, l'hôpital, le collège des Pères Jésuites, et la plupart des constructions un peu considérables sont en briques grises. La cathédrale en pierres blanches paraît assez bien à l'extérieur, mais elle est beaucoup trop petite pour la population catholique de l'endroit, et, à l'intérieur, elle n'est pas gaie. Bonne santé à tous !

XXIV

Hôpital de Saint-Boniface, 19 mars 1894.

M. Proulx est un peu moins bien aujourd'hui. Cependant, quoiqu'il n'ait pas aussi bien dormi qu'à l'ordinaire, il a dit sa messe à six heures et demie ; depuis il s'est reposé, et a reçu la visite des révérends Pères Langevin, Blais et Poitras, et celle de M. Messier, curé de Saint-Boniface. Ce Père Poitras est celui qui a fait construire l'église, l'hôpital, et le presbytère de Mattawa ; c'est un homme d'énergie et de goût.

M. Proulx étrenne aujourd'hui sa belle robe de chambre qui ressemble à un rideau. C'est joli d'être si bien habillé. Il a l'air d'un bouquet. C'est presque assez d'un aussi beau costume pour le guérir.

Bonsoir !

XXV

Hôpital de Saint-Boniface, 20 *mars* 1894.

Hier nous était réservée une agréable surprise, dûe au talent artistique de M. Payette, et à la bonne idée qu'il a eu de nous faire voir de Saint-Boniface l'intérieur du presbytère de Saint-Lin. Vraiment, à voir l'effort que fait M. Martel pour soutenir sa longue pipe, on ne doute pas qu'il regrette beaucoup sa *petite pipe*, si mignonne, si gentille. A quelque chose malheur est bon : cette perte lui permettra de se mieux convaincre que rien ne vaut jamais ni les *petites pipes*, ni les petites personnes. La dernière page du " Monde Illustré " devait être bien intéressante ce jour-là, car elle absorbe complètement M. Desrosiers *fixé* sur sa chaise berçante, avec ses bons souliers gris, et un air de placidité qui ne peut convenir qu'à un monsieur qui s'appelle *Placide*. Je regarde... regarde dans le réfectoire. Mais... est-ce que madame Lambert était là ? Non, tiens, c'est Alice ! droite et fière, avec sa robe barrée et sa ceinture de cuir ; elle doit avoir appesanti sa lourde main sur la tête de mademoiselle Harvey, pour lui enfoncer ainsi le cou dans les épaules. Et la petite peureuse, elle trouve toujours le moyen de se cacher ; malgré tout le talent et la bonne volonté de M. Payette, nous n'avons pu voir que son ombre. C'est bien agréable pour nous, tout de même, de revoir nos amis en image quand nous ne pouvons les voir en personne. Par la dernière malle, à peine si on trouve quelques nouvelles à nous apprendre, e

voilà que dans le portrait nous apercevons Jeanne d'Arc qui paraît installée dans le presbytère comme chez elle, sans que personne nous l'ait introduite.

Hier, après avoir terminé mon journal, je le portai à la poste en me rendant chez madame Dubuc pour lui remettre une lettre de la part de M. Proulx, à l'occasion de la fête de son mari absent. Elle était sortie. Pendant son absence, M. Proulx reçut la visite de plusieurs dames de Saint-Boniface et de Winnipeg. Après le souper, un reporter de journal lui a fait subir un interrogatoire. Madame Dubuc et ses deux fils aînés sont venus veiller. M. Proulx était déjà beaucoup mieux, ces visites achevèrent de le remettre, il s'amusa beaucoup. Il paraît qu'il a été question du pique-nique (1) de M. Payette par ici ; on en connaît tous les détails, et le chef de l'expédition, tout aussi bien que nous pouvons les connaître nous-mêmes. M. Proulx dormit très bien et très tard dans la matinée ; levé, il lut et écrivit jusqu'au midi. Pendant que nous dînions à la perdrix (car les deux premiers jours de la semaine sainte sont gras ici) le révérend P. Poitras est venu prendre M. Proulx, et ils sont sortis ensemble. Ce matin, madame Dubuc m'a envoyé une bouteille de son bon vin. Elle fait tout ce qu'elle peut pour nous être agréable.

Nous venons de recevoir des lettres de M. Martel, de M. Desrosiers et de mademoiselle Harvey. J'espère bien que tous continueront à nous écrire chaque jour, comme par le passé, en adressant à San Francisco jusqu'à nouvel ordre. Ces lettres sont parties de vendredi, le 16 ; depuis lors, nos bons amis vont-ils tous bien, et s'amusent ils toujours, tout en pensant à

(1) Excursion que M. Payette avait fait faire l'été précédent à trois des enfants du juge Dubuc, dans les montagnes de Saint-Calixte.

nous et priant pour le bon succès du voyage ? Nous présentons nos affectueux respects à M. Payette, à M. Martel, à M. Desrosiers, anx bons Frères, à toutes les bonnes Sœurs du couvent de Saint-Lin ; et j'envoie mes meilleures amitiés a mademoiselle Harvey, Alice et Dina. Continuez toutes à m'écrire aussi souvent que possible, et sans cérémonie, sachant bien que vous vous adressez à une amie, à qui ses nouvelles connaissances ne sauront jamais faire oublier les anciennes. Bien des saluts à Rachel et à son mari, ainsi qu'à tous ceux qui s'informeront de moi. Ne soyez pas inquiets si vous ne recevez pas de journal demain. Il ne part pas de malle le mercredi pour Montréal.

Au revoir !

XXVI

Hôpital de Saint-Boniface, 21 *mars* 1894.

" Crois-tu, hein ! si le journal de Philomène arrivait, comme on le lirait bien, mais il n'en viendra pas ce soir. — Le voilà, Alice ! le voilà, Dina ! le voilà, tout le monde ! " La première information était mauvaise, c'est demain qu'il n'en viendra pas ; donc aujourd'hui je puis encore souhaiter le bonjour aux gens de là-bas, et j'en profite.

Hier, pendant que M. Proulx se promenait à pied dans Saint-Boniface, faisant visite à ses connaissances, j'allai voir les Sœurs du pensionnat qui m'avaient fait demander dimanche d'aller passer l'après-midi avec elles ; je ne l'avais pu alors, puisqu'il était déjà convenu que je sortirais avec madame Dubuc. Une des sœurs, nommée Agnès du Sacré-Cœur, avait hâte de me voir. Elle est une demoiselle Lanthier de Saint-Benoît, son père est natif de Sainte-Geneviève, et sa grand'mère est une Legault dit Deslauriers de la Pointe Claire. Elle disait à toutes que je devais être sa cousine, et en effet nous nous sommes reconnues pour telles, Dieu sait à quel degré. Elle est la nièce de madame Jacques Lanthier, de Sainte-Geneviève ; Marie-Louise Lauzon, par son premier mari, se trouvait être sa cousine ; elle la connaissait très bien, ainsi que plusieurs familles de Sainte-Geneviève et de la Pointe Claire. Nous avons causé longuement ; elle était si contente, aussi contente que mademoiselle Célanie d'avoir des nouvelles *du Canada*, et j'étais aussi heureuse qu'elle même de pouvoir lui en donner.

La Supérieure, qui connaît M. Proulx depuis longtemps, et toutes les autres sœurs fûrent très aimables pour moi. Elles me firent visiter leur pensionnat, qui est grand et bien bâti. La chapelle est belle. Monseigneur Taché a ses appartements au pensionnat, quand il veut travailler en paix ; il y était en ce moment. On m'emmena le voir, et ma nouvelle parente lui présenta *sa cousine*. Je reçus sa bénédiction et baisaî son anneau pastoral, en arrivant et en partant. Il ne paraît pas aussi âgé qu'il l'est. Il me parla de notre voyage, et dit en riant " que Saint-Boniface est tout près, quand on y est rendu. " Il paraît très gai. Il fit la remarque que j'étais de même taille que *ma cousine*, avec un peu moins d'embonpoint. En somme, je m'amusai bien avec ces bonnes Sœurs, et nous nous sommes bien promis de nous revoir encore avant mon départ.

M. Proulx revint à l'hôpital un peu après moi. Le souper fini, il reçut la visite de M. Cherrier, puis lut les journaux et se coucha dans la nuit avancée. Pour reprendre le temps perdu, il se leva tard ce matin et passa l'avant-midi tantôt à écrire et tantôt à se promener sur la galerie. Il est assez bien aujourd'hui. Madame Dubuc vient de me téléphoner que M. Dubuc arrivera peut-être à midi.

Je m'arrête, je pars avec M. Proulx pour Winnipeg, il doit aller voir les RR. PP. Oblats et les Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie. Nous jetterons cette lettre à la poste en passant. J'envoie ci-inclus une correspondance qui est parue sur le " Free Press " après l'interview du reporter, dont je vous ai parlé. Un bon anglais comme M. Desrosiers se fera sans doute un plaisir de la traduire aux canadiennes de l'endroit.

Je vous dirai, pour que vous le répétiez à qui de droit, qu'il y a à l'hôpital de Saint-Boniface une bonne sœur Dugas, cou-

sine des Révds MM. Dugas de Sainte-Anne des Plaines.

Saluts à tous ! Au plaisir de se revoir !

Extrait du " Free Press " de Winnipeg

(Traduction)

LE VICE-RECTEUR DE LAVAL VISITE WINNIPEG APRES VINGT ANS. — SON OPINION SUR LA QUESTION DES ECOLES.

Le révérend J.-B. Proulx, de Montréal, auteur bien connu et Vice-Recteur de l'Université Laval, est actuellement à Saint-Boniface où il passera quelques jours. Le révérend Monsieur, relevant d'une cruelle maladie, voyage à petites journées vers les Côtes du Pacifique, où il se propose de passer quelques mois. Le temps opère bien des changements, et monsieur Proulx dit qu'ils ont été extraordinaires dans Winnipeg, depuis qu'il y vint pour la première fois, en 1870.

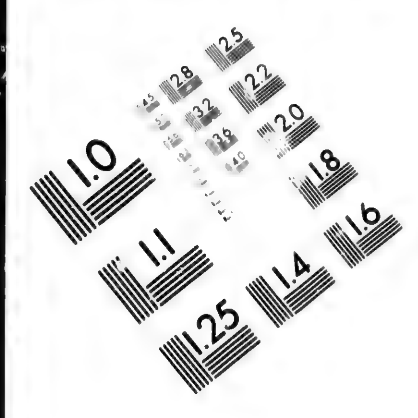
En 1873, à la suite d'une visite qu'il fit dans la Province de Québec, il revint par la route Dawson. Comparant les deux voyages, il dit " Nous étions cinq de notre bande, M Filion, maintenant curé de Saint-Jean-Baptiste, M. St-Pierre, actuellement au Dakota, M. Samoisette, qui mourut il y a trois ans curé de Sainte-Agathe, M. Hughes, étudiant en théologie, et moi-même. Le voyage nous prit vingt-six jours. Nous vînmes par le Grand-Tronc jusqu'à Collingwood, et de là à Port Arthur par un des vaisseaux de la ligne de Duluth. De Port-Arthur à Winnipeg, nous eûmes à naviguer sur douze lacs et deux rivières. Entre chaque lac, nous faisions portage. Le premier, en quittant Port-Arthur, avait quarante cinq milles de long, nous le fîmes en voiture ; pour les autres, nous marchâmes tout le temps, excepté pour le dernier qui est long de plus de

cent milles, s'étendant du lac des Bois à la Rivière Rouge. Saint-Boniface alors n'avait que quelques maisons ; et, dans Winnipeg, le magasin d'Ashdown était la dernière bâtisse du côté de l'Ouest Maintenant, quand je songe au confort des trois jours de voyage que nous prit le trajet entre Montréal et Winnipeg, quand je considère cette belle cité qui s'étend devant moi avec ses habitations dispendieuses et ses magnifiques institutions, quand je vois cette noble rivière dont les rives sont reliées par de nombreux ponts, et que je constate le développement de Saint-Boniface au point de vue religieux, éducationnel et humanitaire, je ne puis pas ne pas sentir que la Providence a traité ce pays avec une bienveillance toute particulière. Je ne pensais pas que Winnipeg fut une ville aussi grande ; je savais, il est vrai, qu'elle renfermait trente mille habitants, mais c'est la cité la plus étendue du pays, eu égard à sa population. C'est une ville de cottages, de *homes*, et ses rues larges et le bon goût de son architecture sont les emblêmes de sa future grandeur. ”

“ Que pensez-vous de la question des Ecoles, demanda le reporter ? — J'ai suivi cette question de près, et, malgré le récent jugement du Conseil Privé, je suis d'avis qu'elle est loin d'être réglée. C'est une de ces questions que seule la justice peut règler définitivement. Le temps viendra que chacun aura le droit, en ces matières délicates, d'exercer ses convictions. On dit qu'il y a des Ecoles Catholiques dans le Nord-Ouest, mais les affaires scolaires y sont administrées par des bureaux qui ne peuvent comprendre les besoins des catholiques. Supposé qu'une école protestante serait administrée par un bureau catholique, ce ne serait plus à proprement parler une école protestante, parce que les catholiques seraient exposés à ne pas comprendre les besoins des protestants. ”

“ Que pensez-vous de la manière de faire du Gouvernement de Sir John Thompson sur cette question ? — Il s'est fait une blessure, dont il ne relevera jamais. Il a montré trop de faiblesse. Nous ne nous attendions pas à tant d'hésitations et de tâtonnements, nous ne pensions pas qu'il essaierait ainsi de terminer la question en queue de poisson. ”

Parmi les livres qu'à écrit M. Proulx, on compte, entr'autres, Cinq mois en Europe, A la Baie d'Hudson, Douze cents milles en Canot d'écorce, Au Lac Abbitibi, l'Enfant Perdu, et huit volumes sur diverses questions universitaires. A son retour de l'Ouest, au mois de juin, M. Proulx se propose de passer plusieurs semaines au Manitoba.



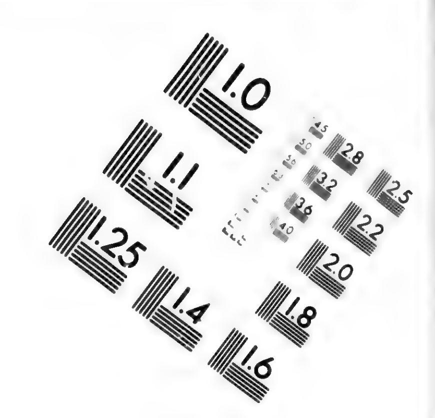
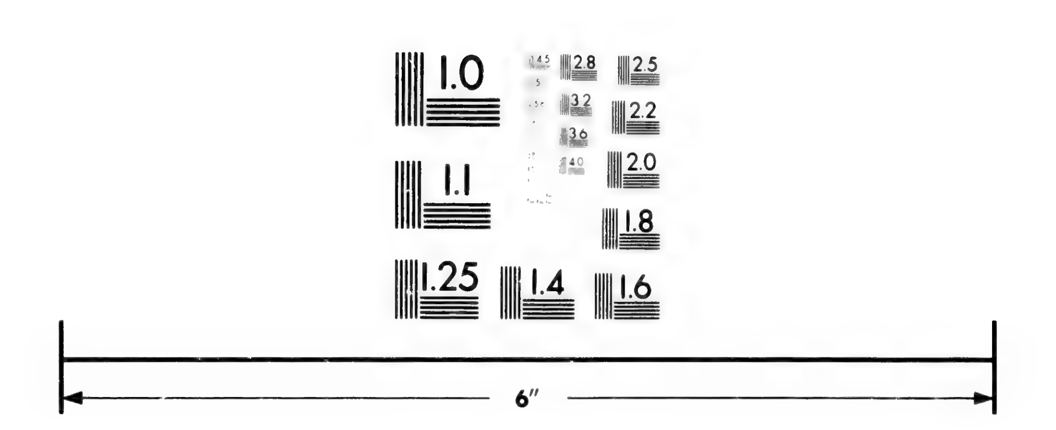
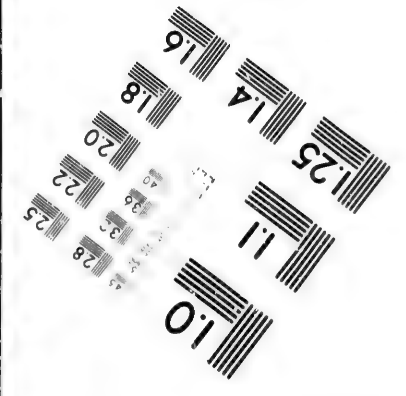
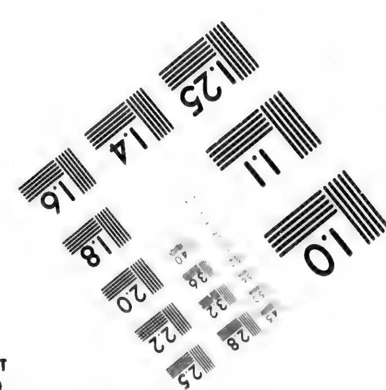


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)








1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

XXVII

Hôpital de Saint-Boniface, 22 *mars* 1894.

Nous avons fait une bien belle promenade à Winnipeg, hier. Nous sommes allés d'abord au couvent de Jésus et Marie, où sont les deux demoiselles Dubuc, Flavie et Berthe. Nous avons vu la Supérieure sœur Léontine, sœur Agnès d'Assise, sœur Cornélius, native de Saint-Roch, et autres dont je ne connais pas les noms. Quelques unes connaissaient M. Proulx pour l'avoir déjà vu, toutes le connaissaient par ses écrits, et par ce qui a été dit jusqu'ici, de la méthode nouvelle d'éducation qui se pratique au couvent de Saint-Lin d'après ses conseils. Presque toutes connaissent très bien sœur Charles Borromée, sœur Cécilienne, sœur Adhémar, sœur Sergius, sœur Albinus ; il fut question d'elles tour à tour dans le cours d'une conversation très animée, qui dura plus d'une heure. La Supérieure est véritablement charmante, et très estimée, paraît-il, de tous ceux avec qui elle a des rapports. Le couvent est très grand, nous ne l'avons pas visité cette fois, M. Proulx était fatigué, mais nous avons été priés d'y retourner bientôt. Les demoiselles Dubuc sont venues au parloir.

De là nous allâmes rendre sa visite à une dame Blais qui était venue voir M. Proulx à l'hôpital. Puis, M. Proulx me conduisit à Sainte-Marie où je restai et déposai ma *dîme* aux pieds du Rév. Père McCorthey, pendant qu'il allait faire visite

aux Révérends Pères Oblats qui desservent cette église, et à M. Cherrier, curé de l'Immaculée Conception. Il vint me reprendre pour aller voir madame Bourdeau.

A six heures moins le quart, nous arrivions chez M. le juge Dubuc, dont le téléphone nous avait appris le retour dans sa famille, avant notre départ de l'hôpital. Nous y fûmes reçus avec de véritables transports d'allégresse. Les figures étaient rayonnantes. Tous ne savaient comment manifester leur joie. Chacun des enfants voulait parler à M. Proulx de ce qui lui est cher. La petite Marie Jeanne parlait de ses petites amies. M. Gustave, jeune homme de vingt ans, d'une belle et bonne figure, grand amateur de chiens, parlait de ceux qu'il possède et dont il est très fier, enfin il demanda à M. Proulx s'il voulait les voir ; sur réponse affirmative, il sortit ; un instant après deux grands chiens, un noir et un blanc, pénétraient dans le salon en rampant avec une incroyable rapidité ; en un clin d'œil, ils étaient aux pieds de M. Proulx qui se pencha pour les voir, mais déjà ils lui avaient passé pardessus la tête pour aller saluer de la même manière toutes les personnes qui étaient là présentes ; sur un mot de leur maître, ils sortaient du même train. Cette invasion de chiens, comme disait M. le Juge, était comique au suprême degré, et ce matin encore nous riions de bon cœur à ce souvenir. Nous n'avons pu voir s'ils sont hauts sur patte, puisqu'ils ne se sont pas levés un instant.

Quand, après le souper, nous fûmes de retour au salon, les trois petites filles de la maison, Maria, Adrienne et Marie Jeanne qui n'a pas encore cinq ans, habillées toutes pareilles, entrèrent, firent la révérence et récitèrent une charmante petite pièce, racontant les relations d'amitié qui avaient existées entre M. Proulx et leurs parents, avant le mariage de ces derniers,

et depuis, ainsi que la joie que leur causait sa visite après vingt ans d'absence ; enfin la petite Marie Jeanne s'écria " qu'elle était si contente de le voir qu'elle pourrait sauter au plafond, si elle se laissait faire. " Elle lui souhaita la bienvenue au nom de toute la famille, et ajouta, en terminant, " que son petit cœur porté sur les ailes de l'amour s'envolait vers lui. " Cet élan, accompagné d'un geste enfantin, était touchant, surtout pour celui qui était l'objet d'une semblable fête ; aussi, ce fut avec des larmes d'attendrissement qu'il embrassa ces aimables et charmantes enfants. " Quelle matière pour ton journal, dit-il, en me regardant. " — " Oui, mais c'est dommage que nous n'ayons pas toute cette pièce. Ce serait un beau souvenir à conserver. " — " Mais elle existe, il doit y avoir moyen de l'avoir, " répondit M. Proulx, en se tournant vers madame Dubuc. Elle paraissait hésiter, disant que c'était des choses si vraies, si intimes, qu'il était difficile de les trop publier. Enfin nous espérons l'avoir, et nous vous la passerons. M. le juge Dubuc en est l'auteur. Puis, ces chères petites chantèrent et dansèrent : toute une séance, pour bien dire, en l'honneur de M. Proulx.

A neuf heures nous revenions, M. Proulx accompagné par M. le Juge, et moi par madame Dubuc, ils nous reconduisirent jusque sur le perron de l'hôpital. Il avait été convenu que nous irions tous les quatre chez M. Ritchot, curé de Saint-Norbert, aujourd'hui ; mais M. Proulx n'était pas assez reposé ce matin, pour entreprendre un voyage de trois lieues, par voiture, dans les mauvais chemins. La partie est remise.

J'ai ma place dans le banc de M. le juge Dubuc pour tout le temps que nous serons à Saint-Boniface. Je pourrai ainsi suivre les exercices de la Semaine Sainte, excepté quand M. Proulx sera souffrant. J'y suis allée, ce matin. Mgr Tach

officiait, et pour la première fois j'ai vu benir les saintes huiles. Il y a de bien bons chantres ici ; mais les cérémonies sont bien inférieures à celles de Saint-Lin, malgré la présence du vénérable Archevêque. Au lieu d'entendre chanter la Passion, les Prophéties et autres solennelles prières par les belles voix de M. Payette, M. Martel, M. Desrosiers, etc., etc. nous les entendons lire rapidement du côté de l'épître, et les *Apôtres* aux pieds blancs sont invisibles. Quelle place d'ailleurs est supérieure à Saint-Lin pour la beauté de ses exercices religieux, et le zèle ardent et infatigable de ses prêtres ! si elle existe dans l'univers, nous ne sommes pas encore rendus assez loin pour l'avoir rencontrée. S'il y a là compliment, du moins il est sincère et mérité, et je suis heureuse d'en constater la vérité chaque jour.

Bonne santé ! priez pour nous !

XXVIII

Hôpital de Saint-Boniface, 23 *mars* 1894.

Hier nous arrivaient les lettres parties de Saint-Lin dimanche ; merci à tous pour leur bon souvenir et leur exactitude écrire.

La journée de repos que M. Proulx a pris hier, lui a fait du bien. Dans l'après-midi, il reçut la visite de monsieur Lecomte, une de ses anciennes connaissances, dont la femme est venue le voir dernièrement. Monsieur et madame Dubuc ont veillé ici hier soir. Comme toujours, leur présence nous fut on ne peut plus agréable. Monsieur Proulx a passé une bien bonne nuit. Il est frais et reposé aujourd'hui. Nous devons sortir cette aprés-midi avec monsieur et madame Dubuc ; c'est pourquoi je n'ai pas le temps d'en écrire davantage pour le moment. Le temps est beau et sec cette semaine, ce qui tient les chemins assez bons.

J'arrive de l'office de l'avant-midi, qui a duré une heure et demie. Les gens du presbytère de Saint-Lin qui assistent à de si beaux exercices, ne doivent pas oublier de prier pour nous. Bonjour !

XXIX

Hôpital de Saint-Boniface, 24 *mars* 1894.

M. Proulx est venu ici, sur le théâtre de ses travaux et de ses missions d'autrefois, pour y réveiller ses anciens souvenirs, et en jouir en toute liberté. Eh bien ! il a pu se représenter assez fidèlement les nuits de tempête qu'il a passées en plein air, couché, près de ses chiens, dans les prairies du Manitoba, et même éprouver personnellement que le froid y est encore tout aussi rigoureux, le vent aussi fort, et la neige, qu'il soulève et fait tourbillonner, tout aussi incommode ; seulement, au lieu de coucher à la belle étoile, il a pu atteindre l'hôpital, non pas traîné par des chiens, mais soutenu et aidé par le Propriétaire des chiens, M. Gustave Dubuc. Voici comment la chose est arrivée.

Hier après-midi, il neigeait assez abondamment pour empêcher la promenade que nous devions faire avec monsieur et madame Dubuc. Nous sortîmes, cependant, et allâmes d'abord au pensionnat pour écrire au clavigraphe ; c'était la première fois que je m'en servais depuis notre départ. Cet instrument est loin de valoir celui de M. Proulx, mais il était aussi bon que la clavigraphiste qui ne faisait que des maladresses. De là, M. Proulx alla prendre M. Dubuc pour aller faire visite à son beau-frère, M. le juge Prud'homme ; et quand j'eus terminé mon écriture, jasé un peu avec *ma cousine* et la Supérieure,

j'allai, comme il me l'avait dit, l'attendre chez M. Dubuc, où nous devions souper ; pendant ce temps la neige tombait toujours, puis le vent s'éleva avec force. Malgré tout, accompagnés par la famille Dubuc, nous sommes venus à l'église pour entendre le sermon de la Passion que donna le Rév. Père Larue, à sept heures et quart. La tempête croissait toujours ; néanmoins, il fallait bien revenir à l'hôpital, qui se trouve à sept arpents environ. Impossible de se procurer une voiture par un temps pareil. M. Gustave Dubuc nous prit chacun par un bras et nous amena jusqu'ici, marchant parfois dans la neige jusqu'aux genoux,poussés par le vent, aveuglés par la poudrerie ; n'importe nous y arrivons enfin, essoufflés, mouillés, mais heureux tout de même de nous voir de retour et à l'abri, pour la nuit, de la tempête manitobaine.

J'ai vu *marcher* hier les deux chiens de monsieur Gustave. M. Proulx avait lu à ses parents mon journal où j'en parlais, il fallait donc me prouver qu'ils avaient des pattes ; ça été fait, à la grande satisfaction de leur maître qui avait ainsi l'occasion de les montrer de nouveau ; cette seconde apparition a été moins turbulente, et nous a permis de les examiner davantage. Je ne sais pas s'ils sont bien aimables, mais je sais qu'ils sont bien aimés.

M. Proulx n'a pas bien dormi cette nuit ; ce matin, il avait mal à la tête, il est resté au lit pour se mieux reposer. M. Dubuc est venu le voir, et il a eu l'avantage de le recevoir avec sa belle robe de chambre fleurie. Pour moi, malgré cette course forcée, à travers la neige et la tempête, je suis aussi bien qu'auparavant ; vraiment je ne me reconnais plus, j'en suis à me demander si réellement j'ai été asthmatique. Jamais.

Aujourd'hui il fait beau, mais froid ; je ne suis pas allée à l'église, parce que les chemins n'étaient pas bons et que M.

Proulx n'était pas bien. Une petite Sœur vient de nous raconter la misère qu'elle et ses sœurs ont eue, hier soir. Comme elles ont assez rarement des instructions ici, elles tenaient naturellement à assister au sermon de la Passion ; elles partirent malgré la tempête ; le vent les emportait presque ; les plus faibles tombaient, et se relevaient pour tomber encore ; deux ne purent se rendre ; les autres y parvinrent à force de bonne volonté ; et, une fois rendu, il a bien fallu revenir de peine et de misère. M. Proulx a ri de bon cœur de cet incident, et il a voulu absolument que je l'écrive, pour que les bonnes Sœurs de Saint-Lin sachent qu'il y a à Saint-Boniface des femmes courageuses comme elles, qui bravent les intempéries des saisons pour aller entendre la parole de Dieu, et prier avec le peuple.

La promenade de Saint-Norbert, qui a été remise de jour en jour, ne doit avoir lieu qu'au retour de Californie, alors que les chemins seront beaux et que la prairie sera verte ; ce sera moins fatigant et plus agréable.

Madame Dubuc a eu la bonté de transcrire, pour nous, la petite pièce dont je vous ai déjà parlé. Je vous l'envoie aujourd'hui à la suite de mon journal. Nos meilleurs saluts à tous.

BIENVENUE A UN AMI

ADRIENNE. — Qu'as-tu donc, Maria ? Tu parais bien joyeuse ?

MARIA. — Oh ! oui, je suis dans la joie. C'est que, vois-tu ! nous avons aujourd'hui l'honneur de voir au milieu de nous un visiteur distingué et sympathique.

Adrienne. — Vraiment ! Il doit y avoir une histoire là-dessous. Conte-nous donc cela Maria.

Maria. — Voici en deux mots :

Autrefois, il y a bien longtemps, quand papa était garçon, et qu'il s'ennuyait de vivre seul, il avait un bon, un digne, un chaleureux ami, qui était son confident, à qui il racontait ses affaires de cœur. Il lui parlait naturellement de maman, qui était alors jeune fille, et qui demeurait bien loin d'ici. Elle, de son côté, soupirait de temps à autre ; et il parait que ses soupirs, (il faut dire cela tout bas,) se portait vers Manitoba. Le bon ami dit à papa : Mais cette jeune fille, c'est celle que Dieu vous destine. Allez donc la chercher.

Adrienne. — Tiens ! quelle jolie histoire ! il faut que tu continues.

Maria. — Papa partit. Le bon ami en fit autant, et accompagna papa jusqu'à Montréal. Pour piquer au plus court, papa alla trouver maman, ils se rendirent à l'église, reçurent la bénédiction nuptiale, et s'en revinrent. L'ami fidèle revint aussi peu après, et continua d'honorer papa et maman de sa chaude amitié, qui dure encore. Il est comme un bon frère pour eux.

Adrienne. — Mais cela ne dit rien sur la visite extraordinaire dont tu parlais tout-à-l'heure.

Maria. — Attends un peu, j'y arrive. Au bout d'un certain temps, l'ami de papa et de maman retourna dans la Province de Québec. Les relations amicales furent continuées par correspondance. Il y a vingt ans de cela. Aujourd'hui, ce bon Ami de longue date est revenu. Nous avons le bonheur de le posséder au milieu de nous. C'est M. Proulx, que tu vois là assis entre papa et maman. Comprends-tu maintenant les raisons de ma gaieté ?

ADRIENNE. — Ah ! oui, je le comprends. Moi, aussi, je me réjouis avec papa et maman. Vois donc comme ils ont l'air heureux.

MARIE JEANNE. — Et moi aussi, je suis contente. Je pourrais sauter au plafond, si je me laissais faire.

ADRIENNE. — La véritable amitié est chose si rare et si précieuse. L'écrivain sacré ne dit-il pas qu'un ami est un trésor ? Puisse le bon Dieu bénir une telle amitié, la prolonger longtemps ici-bas, et la couronner dans le ciel !

MARIE JEANNE. — Monsieur, je suis la plus petite fleur du jardin de la famille. Je me présente à vous, avec ma fraîcheur enfantine.

Au nom de mes frères et de mes sœurs, je vous souhaite la bienvenue.

Papa et maman vous aiment, et moi comme j'aime papa et maman, mon petit cœur, porté sur les ailes de l'amour, s'envole vers vous.

XXX

Hôpital de Saint-Boniface, 25 *mars* 1894.

Beau et grand jour de Pâques. Alleluia ! Ce n'est pas pour faire des réflexions sur ce grand jour, ni parler des souvenirs et des sentiments qu'il peut susciter en moi, que j'écris aujourd'hui : ce n'est, comme toujours, que le compte-rendu du voyage que je veux faire, aussi simplement et exactement que possible. Donc, sans parler de l'allégresse de l'église à la Résurrection de Notre-Seigneur, ni de mes impressions particulières, je passerai, de suite, aux détails journaliers de nos actions assez insignifiantes, que je raconte aussi fidèlement que si d'elles dépendait l'avenir du pays ; mais après tout, qui sait s'il n'en dépend pas un peu, un tout petit brin, s'entend ? Je ne dois pas oublier que, pour avoir le repos dans sa maladie, M. Proulx a dû prendre la clef des champs, laissant les importantes affaires qui ne voulaient pas le laisser ; et la santé qui lui revient peu à peu, ouvre mon esprit à bien des conjectures. Enfin laissons faire le temps, et, pour le moment, bornons-nous à fricoter avec les bonnes gens que nous rencontrons sur notre route, en attendant ce que nous réserve l'avenir.

Hier, M. Proulx ne se sentait pas disposé à sortir ; pourtant, se proposant de partir lundi, il avait absolument affaire la banque ; heureusement, M. le juge Dubuc y alla pour lui et fit parfaitement toutes choses ; il vint passer toute l'après-

midi avec lui, ce qui était double service rendu. M. Proulx reçut aussi la visite de mesdames Monchamp et Gauthier. Puis il nous arriva des lettres de Saint-Lin ; enfin la journée s'écoula pour lui agréablement, malgré son malaise, qu'une bonne nuit acheva de faire disparaître. Ce matin, il dit sa messe dans la chapelle de l'hôpital, il lut, écrivit et partit ensuite pour aller prendre le dîner à l'Archevêché, comme il en avait été prié. Madame Dubuc qui le savait, m'invita par le téléphone à dîner chez elle. Je l'en remerciai, parce que je préférais rester pour écrire, d'autant plus que nous devons y aller souper avec quelques parents et amis de la famille.

Nous partirons probablement demain pour Calgary ; ne soyez pas inquiets, si vous ne recevez pas, pendant quelques jours, des nouvelles aussi régulièrement.

Saluts à tous.

XXXI

Hôpital de Saint-Boniface, 26 *mars* 1894.

Excellent souper, hier soir, chez monsieur le juge Dubuc ; il a fallu mettre de côté tout régime pour faire honneur au veau farçi, au dindon, aux perdrix, aux poules d'eau et autres bonnes choses qui nous étaient si abondamment servies, et que nous avons eu le plaisir de goûter en la joyeuse compagnie de M. Messier, curé de Saint-Boniface, de monsieur le juge Prud'homme et son épouse, et de quelques autres parents de la famille Dubuc. Malgré tout, la variété des mets ne saurait être comparée à l'abondance des paroles qui ont été dépensées en cette occasion ; l'abstinence de causerie étant d'une pratique beaucoup plus difficile, pour les hommes, que l'abstinence de nourriture.

M. Proulx parla depuis deux heures jusqu'à huit heures et demie, sans discontinuer ; les autres, très heureux de l'écouter savaient bien trouver le moyen de se faire entendre parfois, quoique M. Dubuc prétendait qu'étant chez lui il se sacrifiait, mais à charge de revanche ; M. Prud'homme ne tirait pas trop mal son épingle du jeu. Seul, monsieur Messier se contentait d'écouter et paraissait prendre grand plaisir au récit que faisait M. Proulx de ses voyages en Europe et à la Baie d'Hudson, et des anecdotes ou épisodes amusants dont il avait alors été le héros ou le témoin. Les demoiselles Flavie et Berthe avaient

obtenu la permission de venir chez leurs parents pour l'occasion. Mademoiselle Flavie joua de la mandoline, madame Dubuc, madame Prud'homme, Berthe et une demoiselle Bertrand jouèrent du piano, une autre demoiselle Bertrand dansa une danse écossaise d'une manière svelte et déliée ; Maria' Adrienne et Marie Jeanne répétèrent leur petite pièce et chantèrent une chanson comique tout-à-fait jolie. Enfin, tout le monde se mit en frais pour être agréable, et chacun demeura enchanté de sa veillée.

A neuf heures, nous étions de retour à l'hôpital, où nous nous préparâmes à notre départ par une bonne nuit de sommeil. Une voiture doit venir nous chercher à neuf heures de l'avant-midi, pour nous conduire à la gare de Winnipeg, d'où nous partirons à dix heures pour Calgary. M. Proulx est bien reposé, ce matin, et parait heureux de se remettre en route.

Bonne santé !

XXXII

Alberta Hotel, Calgary, 28 *mars* 1894.

Depuis deux heures après minuit, nous sommes à Calgary, aux pieds des Montagnes Rocheuses, à sept cent cinquante trois lieues de Saint-Lin ; quelle immense distance nous separe de nos parents et amis ! et cependant par la pensée nous retournons vers eux facilement, prenant plaisir à les voir aller, venir, nous imaginant les entendre parler de ceux qui sont si loin, si loin, vers le couchant, et dont ils espèrent sans doute que la poste leur apportera bientôt des nouvelles. Cette attente ne sera pas trompée, me voici.

Donc lundi, vers neuf heures du matin, après avoir pris congé des bonnes sœurs de l'hôpital, nous montâmes dans la voiture qui nous attendait à la porte et allâmes tout droit chez monsieur le juge Dubuc, que M. Proulx voulait revoir encore Monsieur et Madame prirent place à nos côtés, et vinrent avec nous jusqu'à la gare de Winnipeg et nous tinrent compagnie jusqu'au moment du départ. Ils regrettaient beaucoup de n'être pas libres pour nous faire la conduite une partie de la journée. Leur fils aîné, M. Joseph Dubuc, vint aussi nous faire ses adieux à bord des chars.

A dix heures, nous quittions Winnipeg, emportant le meilleur souvenir de notre séjour au Manitoba, et de tous ceux avec qui nous y avons eu des rapports, nommément de l

famille Dubuc et de ma *cousine*, sœur Agnès du Sacré-Cœur ; elle était venue pour me voir à l'hôpital, dimanche soir, pendant que j'étais au *fricot* dont je vous ai parlé.

Après avoir traversé la ville dans toute sa longueur, (ce qui n'est pas peu dire, car elle couvre une grande étendue de terrain,) nous nous enfonçons dans la prairie immense, unie, comme les eaux d'un lac dans le temps calme, couverte de ce temps-ci d'une mince couche de neige que le foin traverse, sans un arbre, si on excepte les bords de la rivière Assiniboine. Après un parcours de quarante lieues environ, la prairie change d'aspect et apparait accidentée de petites collines arrondies, ressemblant aux vagues d'un immense fleuve qui se serait tout-à-coup solidifié ; c'est ce qui s'appelle la *prairie roulée.* De distance en distance, sortent à travers le foin des touffes d'arbrisseaux. Cette vaste plaine me plaît ; c'est un peu monotone, sans doute, mais c'est loin d'avoir l'aspect misérable et désolé des contrées que nous avons traversées depuis Sudbury jusqu'à Winnipeg. Nous rencontrons assez fréquemment de grands champs cultivés, de très belles fermes qui prospèrent, de nombreux troupeaux qui sont la grande richesse du pays, de jolis villages se succèdent, et même des villes assez considérables.

A partir de Winnipeg, la première place importante que nous rencontrons est le Portage de la Prairie. Près de là, pendant la tempête du Vendredi Saint, dont j'ai pu vous parler à connaissance de cause, un homme, qui se trouvait un peu éloigné de sa maison lorsqu'il fut surpris par le mauvais temps, n'a pu l'atteindre, et il a été trouvé le lendemain gelé à mort. Entre autres jolies places, nous avons remarqué Brandon, Virden et Qu'Appelle. Nous avons traversé de nuit la ville de Régina, où Louis Riel a subi son procès et a été pendu. J'ai

vu dans le cimetière de Saint-Boniface le monument en pierre qui lui a été élevé ; il ne porte pour toute inscription, comme le tombeau de Napoléon aux invalides, qu'un nom " Riel ", et la date de sa mort.

Vers le soir, nous arrêtâmes une demie heure à Medecine Hat, important village, très bien situé au fond d'un vallon circulaire, avec une jolie église catholique placée avantageusement au sommet de la colline. M. Proulx eut le temps de visiter toute la ville ; il faisait tellement froid que je préférai ne pas sortir. Plusieurs sauvages étaient au dépôt pour vendre des cornes de buffle, les uns avec des couvertes sur la tête, d'autres parés de bracelets, de colliers, de toutes sortes de verroteries ; j'ai vu de jolies sauvagesses, ayant aux oreilles des anneaux assez grands pour y passer le poing. Un ours gris énorme était enfermé dans un enclos tout près de nous, je pouvais de ma place, par la fenêtre, lui voir prendre ses ébats lents et lourds, et manger les biscuits que les voyageurs lui lançaient : pas gracieux, l'animal.

A deux heures cette nuit, nous descendions à Calgary ; il faisait beau et froid ; il était trop tard pour aller à l'hôpital de suite. Un M. Barrett, rédacteur d'un journal catholique, qui voyageait avec nous depuis Winnipeg, où M. Dubuc l'avait présenté à M. Proulx, nous indiqua l'Hôtel Alberta comme étant le meilleur de l'endroit ; un employé de cette maison qui était au dépôt, nous y conduisit. C'est un vaste établissement, tenu sur un grand pied. Nous y avons deux grandes chambres, richement meublées, qui ne sont séparées que par un corridor. Ce matin, nous avons déjeûné dans un réfectoire aussi sp[illegible] que tout le presbytère de Saint-Lin. M. Proulx a un peu dormi dans les chars, ce qui fait qu'il n'était pas trop fatigué, il avait mal aux jambes seulement ; vous voyez par l

quelle amélioration s'est produite dans son état de santé. Après le déjeûner, il est sorti pour aller voir les Révérends Pères Oblats, et savoir par eux s'il peut avoir deux chambres à l'hôpital pour quelques jours. J'écris en son absence.

Priez pour nous, et écrivez-nous souvent, en adressant à San Francisco où il nous faudra parvenir pour avoir des nouvelles de vous tous : c'est bien long, c'est bien loin.

Bonjour ! Bonne santé !

XXXIII

Hôpital de Calgary, 29 *mars* 1894.

Toujours et partout nous rencontrons des connaissances, parfois même des parents comme à Saint-Boniface. Ainsi M. Proulx, en arrivant hier chez les Révérends Pères Oblats, fut reçu par un de ses anciens élèves du Séminaire de Sainte-Thérèse, le Rév. Père Thérien, qu'il ignorait être ici ; il y vit aussi le Rév. Père Lestang, qu'il avait connu il y a vingt quatre ans à Saint-Boniface. Celui-ci ne put reconnaître en M. Proulx, gros, gras, pesant comme il est aujourd'hui, le jeune prêtre maigre, mince, élancé d'autrefois. Ils le reçurent avec une grande bienveillance.

Les Pères téléphonèrent à l'hôpital pour savoir s'il pourrait y avoir deux chambres ; la réponse fut favorable. Il revint à l'Hôtel Alberta avec une voiture à deux chevaux ; j'y montai avec lui, et nous parcourâmes toute la ville avant d'entrer à notre nouveau logis. La rue principale est belle, large, garnie de chaque côté de solides bâtisses en pierre grise, venant d'une carrière qu'on nous a montrée tout près de la ville. Nous avons traversé deux des ponts construits sur les rivières de l'Arc et du Coude qui, étant à leur point de jonction, entourent presque complètement Calgary. Ici se trouve les quartiers généraux de la police montée, nous avons vu en passant les vastes casernes qu'elle y habite. Les Catholiques ne forment pas la cinquième partie de la population de l'endroit, cepen-

dant ils y possèdent une belle église toute neuve qui est desservie par le Rév. Père Lestang ; le Rév. Père Thérien dessert les missions qui se trouvent sur la ligne du chemin de fer, de Calgary à 'Régina ; et le Rév. Père Camiré, les missions des Montagnes Rocheuses ; mais tous trois demeure à Calgary où ils ont une bonne maison en bois, laquelle autrefois servait en même temps de presbytère et de chapelle. Il y a un très grand couvent en pierre, appartenant à la communauté des " Fidèles Compagnes de Jésus ", dont la maison mère est en France, à Ste-Anne d'Auray.

L'hôpital des Sœurs Grises où nous sommes installés rez-de-chaussé en pierre et partie supérieure en briques, a quatre étages, n'est pas très grand ; fait sur mode fantaisiste, avec des tourelles, de longs escaliers extérieurs, situé un peu en dehors de la ville, il ressemble plutôt à une belle maison de plaisance qu'à un refuge pour les malades. Nous y fûmes reçus avec de grandes démonstrations de joie. Presque toutesles Sœurs viennent de Montréal, et étaient heureuses de voir des gens du pays de là-bas : elles se sentaient assez disposées à déclarer *parenté* avec nous, peu s'en est fallu que je ne trouve encore une cousine. Une des Sœurs, une demoiselle Charpentier, en religion sœur Marie du Crucifix, a une tante du nom de Legault dit Deslauriers, qui demeurait autrefois à Sainte-Geneviève. Je connais très bien cette famille avec laquelle nous avons, en effet, un petit lien de consanguinité. La supérieure, sœur O'Connor, est arrivée depuis peu de la rue Guy, où elle a rencontré M. Proulx, plusieurs fois. Nous sommes sous les soins de sœur Beauchemin, la sœur de M. Beauchemin, le libraire bien connu de Montréal. M. Proulx a pu lui parler de sa famille, au long.

Je me suis bien amusée en la compagnie de madame X, elle

était si contente de me parler de choses intéressantes pour moi, et elle le faisait d'une manière si originale que je l'écoutais avec le plus grand plaisir. Elle me parlait de Calgary qui a, d'après elle, un climat étrange. Les gens, en général, n'y vivent que du revenu des nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de moutons qui sont la principale ressource du pays ; la culture des grains est risquée, il ne pleut presque jamais ; les fleurs ne peuvent venir en pleine terre, car, outre qu'il faudrait les arroser à bras, le froid les ferait périr, il gèle en toutes saisons ; les arbres y sont extrêmement rares, le temps est très variable, le froid et la chaleur ne durent jamais longtemps, le vent est continuel, et jamais il n'y a assez de neige pour couvrir la terre. " Ainsi, dis je, à madame X., après une telle description, s'il ne tombe du ciel ni pluie ni neige, il n'y a donc ici que les grâces qui en descendent. "—" Eh ! encore, "s'écria-t-elle avec vivacité, je crois qu'il en descend peu ! c'est un pays de chiens, vraiment, un chaos de toutes les saisons à la fois ; la semaine dernière, il est venu des journées assez chaudes pour mettre des bas de coton, le lendemain il y avait partout un pouce de glace ; sans compter qu'on ne voit jamais plus de verdure qu'en ce moment ; dans l'été, le soleil brûle l'herbe qui n'est jamais rafraichie par la pluie, dessèche la terre, et la poussière sans cesse soulevée par le vent, nous aveugle ; quel pays ! " Je donne ces impressions sous bénéfice d'inventaire; d'autres font du pays beaucoup d'éloges. Pour moi qui n'y suis qu'en passant et n'en connais rien, je trouve très drôle la manière dont tout cela était dit, et j'ai ri de bon cœur.

Encore, madame X. me parla de l'émoi causé par notre arrivée et notre promenade à travers la ville ; tous avaient remarqué M. Proulx, les uns croyant reconnaître en lui un prêtre catholique, d'autres un ministre protestant, la plupart un mem-

bre du Parlement, mais tous s'accordaient a dire que ce devait être un personnage important. " Pensez, me disait-elle sérieusement, qu'il ne s'en voit pas souvent des belles têtes frisées comme ça, par ici. " Qu'en dites-vous ? M. Desrosiers n'aupas mieux trouvé.

M. Proulx était un peu fatigué, moins cependant qu'on ne l'aurait cru après une aussi longue station dans les chars. Il savait que M. Rouleau, Grand Vicaire, Chanoine et curé de Rimouski, qu'il connait bien, avait deux de ses frères à Calgary, l'un juge, l'autre docteur ; moins d'une heure après notre arrivée à l'hôpital, monsieur le Docteur venait lui faire visite, et il est revenu aujourd'hui, ainsi que monsieur le Juge. M. Proulx a été charmé de leur conversation.

Nous avons deux belles petites chambres, qui ne sont séparées que par un étroit corridor. Nous y avons très bien dormi cette nuit, cependant, cela n'empêche pas que M. Proulx ressente plus sa fatigue aujourd'hui qu'hier. Il n'a pas sorti, et s'est reposé toute la journée. Les Révds Pères Oblats sont venus le voir tour à tour, hier et aujourd'hui ; ils lui ont apporté des livres et des journaux ; le temps s'écoule rapidement et agréablement. Nous pouvons contempler à loisir le vallon de Calgary tout entouré de hautes collines dénudées comme la plaine qu'elles enserrent, examiner un campement de sauvages qui sont venus dresser leurs tentes à quelques arpents de l'hôpital pour suivre à l'église les exercices de la Semaine Sainte, les voir passer avec leurs chiens attelés, regarder un fort détachement de la police montée qui arrive en ce moment avec des voleurs de chevaux qu'elle vient de capturer au large, ramenant hommes et bêtes ; mais surtout admirer dans le lointain, (car nous en sommes encore à dix-neuf lieues), les sommets couverts de neige des Montagnes Rocheuses, qui

apparaissent vivement éclairés par le soleil, tandis que les nuées qui flottent à mi-hauteur, nous en cachent les bases : ces effets subits d'ombres et de lumières sont, pour une novice comme moi, en fait de voyage, étranges et saisissants.

Je vous présente mes saluts.

XXXIV

Hôpital de Calgary, 30 *mars* 1894.

M. Proulx, après une bonne nuit de sommeil, s'est levé bien tard ce matin, mais complètement reposé ; il a dit sa messe dans la jolie chapelle de l'hôpital ; après un bon déjeuner, il a fait venir une voiture, et nous sommes partis pour aller voir d'abord les Révérends Pères Oblats. Le Père Lestang est venu nous montrer son église qui vaut la peine d'être vue, vraiment ; les colonnes et les galeries intérieures sont en pierre solide comme l'extérieur, ce qui lui donne l'apparence d'une grotte naturelle, taillée dans le roc. L'autel est superbe, fait de bois travaillé à la main par deux de leurs Frères, qui en sont fiers, et à bon droit ; au centre de l'autel est couché un bel *Agnus Dei* tout blanc, à la laine frisée, le corps traversé par la hampe d'une croix, au haut de laquelle est fixé un drapeau ; tout le reste est en chapiteaux ouvragés, en guirlandes admirablement tressées. Nous avons été voir les deux habiles ouvriers dans leur propre atelier ; ils sont en même temps architectes, tirant de leur tête le plan des ouvrages qu'ils exécutent.

Nous avons été au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus ; on m'avait dit que leur costume était loin d'être beau, je l'ai trouvé joli, au contraire ; il est vrai que les capuches noires, garnies à l'intérieur de plis très serrés, n'encadraient que de fraîches figures roses, aux yeux bleus, détail qui relève tou-

jours la beauté d'un costume. Ce sont des mères, françaises ou anglaises, des vieux pays.

Il m'a suffi d'une minute pour faire amie avec la petite mère Marie Agnès, jeune bretonne, qui fut l'intime amie de Marie Proulx, religieuse de sa communauté, qui descendait en ligne directe des ancêtres de M. Proulx restés en Bretagne. En entendant nommé M. Proulx, elle me dit, " Mon Dieu, mais n'est-ce pas lui qui a été chercher sa famille aux environs de Nantes, d'où ses pères étaient partis il y a deux cents ans."—"Je sais qu'il a cherché sa famille en Bretagne, mais j'ignore s'il est celui dont vous avez entendu parler. " Elle me demanda le nom de la place où il avait trouvé ses parents. " A Vertou, lui dis-je."—"Justement, reprit-elle, et, aussi, il ressemble tant au père de mon amie ! " Elle me raconta une partie de l'histoire de Marie Proulx de Bretagne, qui fut miraculeusement guérie au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, et est morte depuis peu. C'était une assez étrange rencontre, et je jasai avec cette charmante petite mère tout le temps que nous prîmes à visiter leur vaste et beau couvent, depuis le haut jusqu'au bas. Nous nous quittâmes en nous disant : au revoir !

De là, nous nous rendîmes au camp sauvage, nous pénétrâmes sous une tente ; le maître du logis se nomme " Plusieurs Blessures " ; il était accroupi, et attisait son feu dont la fumée remplissait la tente, avant de s'échapper par l'unique trou percé au faîte ; il portait une tresse de cheveux mêlés près de chaque oreille. Sa femme était assise par terre de l'autre côté du feu, avec un bébé sur ses genoux, un autre enfant de trois ou quatre ans se pressait contre elle. M. Proulx parla un peu avec eux, leur donna des sous, et nous nous retirâmes.

Nous allâmes ensuite chez M. le Docteur Rouleau, qui a deux gentilles petites filles. M. Proulx doit aller prendre le

souper chez monsieur le juge Rouleau, qui n'est libre qu'à cinq heures du soir ; puis, cette nuit, nous partirons pour un autre poste.

M. Proulx a reçu, comme nous quittions Saint-Boniface, une lettre de M. Payette, une de M. Desrosiers et un paquet de sucre de M. Archambault. Il répondra bientôt. Bonsoir !

XXXV

Mount Stephen House, Field, 31 *mars* 1894.

Hier j'écrivais de Calgary, aujourd'hui j'écris de Field, jolie petite vallée, perchée au plus haut point qu'atteint la ligne du Pacifique Canadien sur le sommet des Montagnes Rocheuses. Du côté nord de la ligne du chemin de fer, dort à nos pieds un petit lac dont les eaux vertes glissent en miroitant sur les cailloux gris lilas qui forment son lit. Du côté sud, s'étend un plateau de quatre arpents de largeur environ, et d'une dizaine de longueur, sur lequel est construit l'Hôtel du Mount Stephen où nous sommes descendus, le dépôt, et une quinzaine d'autres maisons d'apparence fraîche et proprette. Le tout est renfermé entre d'énormes montagnes taillées à pic qui s'élèvent à une incroyable hauteur, et dont les sommets se cachent dans les nues ; du côté de l'ouest, apparaissent de hauts promontoires aux faîtes éternellement couverts de neige, dont quelques uns brillent et scintillent sous les rayons du soleil qui les colorent de diverses nuances ; ils se détachent vivement sur le fond vaporeux de ceux qui restent dans l'ombre. Il faut avoir vu ces effets admirables d'ombres et de lumières, pour se faire une juste idée de leur magnificence.

Maintenant que vous êtes suffisamment informés sur notre

résidence actuelle, je vais retourner sur nos pas jusqu'à Calgary, et dire comment et pourquoi nous sommes descendus à Field. Hier soir, à son retour de chez monsieur le juge Rouleau, M. Proulx, sur l'invitation des Sœurs qui voulaient jouir une dernière fois de sa présence, vint veiller dans leur salle de communauté, où elles m'avaient emmenée depuis le souper. La conversation était animée et agréable, le temps s'écoulait rapidement, il était plus de neuf heures quand nous retournâmes à nos chambres. A minuit, une voiture venait nous chercher pour nous conduire au dépôt ; M. Proulx n'avait pu fermer l'œil, et moi, j'avais peu dormi ; le temps était doux, le grand air nous faisait du bien ; mais, dans les chars, il faisait une chaleur lourde, il n'était pas facile de s'y reposer.

D'ailleurs, pour se reposer, il ne faudrait pas regarder, et il y a tant de belles choses à voir dans ces parages incomparables pour la grandeur et la majesté des aspects divers qui se renouvellent à chaque pas. Malheureusement il faisait encore trop obscur, lorsque nous sommes arrivés à Gap, pour que nous puissions voir, comme nous l'aurions désiré, ce qui s'appelle " La Porte des Montagnes Rocheuses, " étroite issue ménagée par la nature entre de gigantesques montagnes par laquelle la ligne du Pacifique se glisse pour traverser ces remparts reputés infranchissables, et pénétrer dans une vallée d'un mille environ. Les deux chaînes de montagnes, d'une hauteur incalculable, qui au nord et au sud murent cette vallée, changent constamment d'aspect et se présentent sous les formes les plus étranges, tantôt s'éloignant pour laisser voir une vallée boisée, et tantôt se rapprochant comme pour barrer la voie au train qui circule entre ces masses énormes, s'y insinue et les contourne ; nous

regardions avec un intérêt toujours croissant ces promontoirs toujours élevés, ces pics gigantesques qui se succédaient sous nos yeux, ayant l'apparence de châteaux avec leurs tourelles, de cathédrales aux clochers élancés, de tours énormes cerclées de gradins superposés depuis leurs bases jusqu'au faîte ; d'autres masses semblent avoir été soulevées par une force irrésistible et renversées en arrière, laissant voir sur leur flancs dénudés plusieurs rangs de pierre de différentes couleurs qui du sommet descendent jusqu'à la vallée, tandis que la partie qui parait avoir été autrefois la surface est couverte de grands arbres. Je m'arrête, cette description n'en finirait pas ; je dirai seulement que quand, sur ces monts aux bases boisées, aux centres dénudés, et aux sommets couverts de neige, le soleil levant brille soudain, transperce les nuages qui flottent comme une gaze légère, et les fait étinceler avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, c'est un véritable enchantement qui, pour nous, avait de plus tous les attraits de la nouveauté.

De Laggan la voie ferrée monte brusquement, traverse un pont audessus d'un profond précipice, s'attache au flanc de la montagne qu'elle rase à une grande hauteur, le sommet surplombant audessus de nos têtes. Pendant que nous voyagions sur ce chemin aérien, très étroit, nous voyions au bas, presque sous nos pieds, couler un torrent rapide, au fond d'une vallée profonde ; les sommets élancés en s'écartant un peu nous permettaient d'apercevoir dans le lointain de grands glaciers, qui flamboyaient sous les rayons du soleil levant.

Après nous avoir fait jouir pendant cinq ou six lieues de ces émouvants spectacles, la voie s'inclinait soudain vers les bords du lac ; le monstre fûmant qui nous entraînait faisait entendre

un sifflement prolongé et sinistre ; le train s'arrêtait pour une demie heure ; nous étions arrivés à Field. M. Proulx se sentait trop fatigué pour continuer le voyage, il résolut de se reposer un jour ici. Je termine, c'est l'heure de la poste.

Au revoir !

XXXVI

Hôtel Vancouver, Vancouver, 2 avril 1894.

Aujourd'hui, à une heure de l'après-midi, le train à bord duquel nous étions montés à Field entrait dans la gare de Vancouver, et pour la première fois nous mettions le pied sur les bords de l'Océan Pacifique, si loin, si loin de l'île de Montréal, de Sainte-Geneviève, de Saint-Lin, où nos souvenirs et nos affections nous reportent sans cesse.

Comme je l'ai déjà dit, M. Proulx se trouvant trop fatigué, samedi, pour continuer son voyage, nous sommes descendus à Field, pour un jour, malgré la peine que nous avions de nous voir privés de la messe le lendemain, dimanche de la *Quasimodo* ; mais à l'impossible nul n'est tenu ! Il y a là un excellent Hôtel ; nous y avions deux belles chambres qui étaient porte à porte, de chaque côté d'un étroit corridor. Nous nous y reposâmes quelques heures, puis, après un dîner à la tortue, nous nous promenâmes sur les bords du lac et sur la galerie de l'hôtel, admirant ce site solitaire et pittoresque, plein de charme et de grandeur, avec ses arbres verts, ses eaux paisibles, et ses hautes montagnes qui vont cacher leurs sommets dans les nuées du firmament. Le grand air nous faisait du bien, cependant M. Proulx était un peu fiévreux. Dans la nuit, il s'éveilla avec un violent mal de tête nerveux qui le fit cruellement souffrir pennant quelques heures ; des frictions prolongées

soulagèrent, et, à partir de deux heures, il put reposer passablement jusqu'au matin. Au passage du train, à neuf heures, il se sentait assez bien pour partir, résolu d'arrêter dès qu'il se trouverait fatigué ; et, comme il a toujours été de mieux en mieux, nous avons poussé d'un seul trait jusqu'à Vancouver, où nous arrivions après vingt huit heures de marche, plus dispos qu'au moment du départ. Il est vrai que le charme indéfinissable des paysages qui se succédaient sous nos yeux dans leur étonnante variété, captivaient notre attention, au point que nous pouvions oublier d'être malades.

A partir de Field, la ligne du Pacifique cotoie les bords de la rivière " Le cheval qui rue " dont elle suit toutes les sinuosités, serpentant comme une coulœuvre, se pliant et se repliant sur elle-même, pénétrant toujours plus avant dans ce labyrinthe inextricable, contournant les masses énormes qu'elle ne peut franchir. Tantôt les Montagnes s'éloignent, tantôt elles se rapprochent, ne laissant à la rivière qu'un étroit passage où elle court en bouillonnant, tandis que le chemin passe sur une étroite corniche, taillée à même un flanc perpendiculaire, à une hauteur immense, allant en zig-zag ; et, quand les détours du vallon sont trop brusques, la locomotive s'élance soudain audessus de l'abîme sur des ponts qui le traversent pour s'attacher à la montagne opposée, d'où elle revient, où elle retourne, pour revenir et retourner encore. Au fond de cette gorge, il fait sombre. Enfin voici Golden, voici la lumière, l'espace ; nous avons atteint la vallée de la Colombie, qui sépare les Rocheuses des Selkirks.

A Donald, le train arrête quinze minutes, pendant lesquelles nous nous promenâmes sur la plate-forme, regardant le joli village qui s'élève rapidement en cet endroit ; puis nous nous embarquâmes pour gravir et franchir les Selkirks.

Cette nouvelle ascension n'est pas moins émouvante que la première ; la ligne suit d'abord les méandres de la rivière du Castor, puis de la rivière de l'Ours, celle-ci resserrée entre le Mont MacDonald au nord, et le Mont Hermite, au sud. Longtemps nous courons entre le ciel et la terre, à une hauteur vertigineuse, ayant sous nos pieds l'abîme entr'ouvert, sur nos têtes des arbres s'étageant les uns audessus des autres, si haut que les nuées, que nous voyions flotter à trois rangs superposés sur les flancs escarpés, étaient loin d'atteindre le sommet de ces forêts aériennes. Du sein des forêts surgissaient des glaciers étincelants, qui s'élançaient encore plus haut dans les airs, et allaient cacher leurs fronts verdâtres dans l'inconnu du ciel bleu.

Pour empêcher que les avalanches qui se détachent de ces monts gigantesques ne viennent bloquer la route et y ensevelir à jamais train et passagers, la Compagnie du Pacifique Canadien a construit audessus de la voie de fortes charpentes en bois, faites en appenti avec couvertures inclinées, de sorte que les neiges qui descendent des hauteurs glissent sur ces chemins couverts et vont s'entasser dans les vallées profondes. Ces tunnels en bois sont, en certains endroits, rapprochés les uns des autres, et souvent très longs.

Le temps était beau au départ ; mais, lorsque vers deux heures de l'après midi, nous sommes arrêtés à Glacier House, au sommet des Selkirks, il neigeait à plein ciel ; de chaque côté des trottoirs, chose incroyable, la neige s'élevait à plus de quinze pieds de hauteur. Après plus de six semaines de marche vers les pays chauds, nous nous trouvions dans un hiver plus rigoureux que celui de Saint-Lin au mois de janvier. Le train arrête une demie heure, pour permettre aux voyageurs de prendre leur dîner à l'hôtel.

En partant de Glacier House, nous passons à un endroit appelé " Loop " ou Serpentin, Nous descendons en spirales du haut des montagnes, tournoyant quatre ou cinq fois sur nous-même dans un cercle assez restreint, pour atteindre le fond de la vallée qui nous conduit de nouveau à la rivière Colombie, laquelle, revenant sur elle-même, coule vers le sud, et sépare ici cette fois les Selkirks de la Chaîne des Monts d'Or.

A cinq heures, nous arrivions à Revelstoke, bâtie sur la Colombie, à l'endroit où nous la traversons sur un pont qui a bien vingt arpents de longueur. En partant de Field, M. Proulx avait presque décidé que nous coucherions ici ; mais, comme il se trouvait mieux qu'il ne l'avait espéré, nous continuâmes notre route.

Pendant le souper à bord du train, les servants nous regardaient avec une singulière persistance qui m'intriguait un peu ; en sortant du réfectoire, l'un d'eux dit à M. Proulx en français. — " Monsieur est Canadien, je crois ? " — " Oui. " — " Ainsi que madame ? " — " Mais, oui, et, vous-même, vous paraissez l'être ? " — " Oui, je le suis. " — " De la Province de Québec ? " — " De la Province de Québec, de Montréal, répondit-il. " Je connais certainement ces gens-là, qui paraissent nous connaître aussi, et j'aurais été curieuse de savoir leur nom ; nous devions le leur demander le lendemain matin, mais, le soir même, ce char réfectoire fut laissé quelque part sur la ligne, et je perdis l'espoir de faire plus ample connaissance avec nos compatriotes.

A la nuit tombante, nous allâmes nous asseoir en arrière des chars, sur une plate-forme très bien entourée avec une barrière de fer, et nous y passâmes près de deux heures à admirer les étoiles scintillantes, et le profil des montagnes se dessinant dans

l'ombre ; puis, nous entrâmes pour nous coucher dans nos beaux lits blancs, celui de M. Proulx à droite, le mien à gauche du pulman, et y dormir jusqu'au matin d'un profond sommeil. Nous traversâmes sans nous en apercevoir la ville de Kamloops, ainsi que plusieurs autres plus ou moins importantes ; et vers cinq heures nous nous éveillâmes à Lytton, où nous pûmes recommencer à jouir du spectacle des montagnes, et de ces gros arbres d'une extraordinaire longueur, pour lesquels la Colombie Britannique est justement renommée.

A sept heures et demie, le train s'arrêtait, pendant une demie heure, à North-Bend pour permettre aux voyageur d'aller déjeuner à l'hôtel. Ce site est magnifique, formant un beau plateau tout entouré de montagnes orgueilleuses, dont les sommets blancs font mieux ressortir la verdure du gazon qui couvre la petite plaine ; endormis dans toute la rigueur de l'hiver' nous nous trouvions au réveil transportés, comme par enchantement, dans toute la fraîcheur et la beauté du printemps.

Au départ, comme la veille au soir, nous allâmes nous asseoir à l'arrière des chars, et nous y restâmes longtemps à admirer le site le plus sombrement sauvage que nous ayons encore vu. La montagne semble s'être entr'ouverte ici par une commotion violente pour livrer passage, entre ses parois de granit, à la rivière Fraser qui y coule tantôt paisible, tantôt précipitée, grossie par des torrents, des cascades s'élançant des hauteurs et tombant de roc en roc avec fracas. Sur le côté nord de la rivière, nous nous envolons à toute vapeur, attachés au flanc escarpé de ces rochers qui souvent surplombent audessus de nos têtes, et à travers lesquels nous nous ouvrons un passage par des tunnels longs et fréquents. Le chemin dans ces endroits doit avoir été bien plus dispendieux à construire que dans les Montagnes Rocheuses, où il était presque toujours pos-

sible de contourner les obstacles au lieu de les vaincre. Du côté sud, à une hauteur effrayante, est ce qui s'appelle le Chemin du Gouvernement, espèce de sentier pour les voitures, suspendu sur la pente de la montagne dans les parois de laquelle s'enfoncent, en maints endroits, les poutres en bois qui le soutiennent. Ceux qui se hasardent à passer là doivent avoir la tête solide pour n'être pas pris de vertige, sans compter qu'il n'y a pas de *garde-fou ;* fous ou fins ont toutes les chances possibles d'aller se casser le cou au fond de l'abîme. A Spuzzum, ce chemin traverse la rivière par un pont, et vient rejoindre la ligne du Pacifique qu'il suit jusqu'à la petite ville de Yale.

De là, après avoir traversé de fraîches campagnes où nous voyions les gens labourer, semer, herser, nous arrivions à Vancouver par un temps superbe, sous les rayons d'un soleil aussi ardent, aussi chaud qu'à la fin du mois de mai, vers chez nous. C'était magnifique, mais cela mettait quelqu'un dans l'embarras. M. Proulx, ayant encore son casque de fourrure, sentait le besoin pressant de l'échanger contre un chapeau. Aussitôt après avoir dîné à l'Hôtel Vancouver, nous sortîmes, croyant faire cette emplette aux premières portes, mais point ; pas de chapeaux, nulle part ailleurs que sur la tête des gens, assez surpris de voir circuler parmi eux un gros casque en vison ; quelques uns même en faisaient tout haut la remarque. Enfin la honte prit le propriétaire du casque ; il trouve, non un chapeau de soie, comme il l'aurait voulu, mais un chapeau de feutre ; il s'en coiffe, sans marchander J'ai bien ri de cette aventure.

L'Hôtel Vancouver est un palais, nous y sommes traites comme des seigneurs. La ville est belle, et grande déjà, bien que née d'hier ; dans les beaux quartiers, chaque maison, vrai

cottage de plaisance, est entourée d'un jardin comme en pleine campagne : nous nous y sommes promenés une partie de l'après-midi. L'église catholique est pauvre. M. Proulx fit la connaissance du curé, M. Eumenlan, qui acquit du premier coup toutes ses sympathies ; c'est un vrai gentilhomme, extrêmement bienveillant. La poste va partir, je continuerai demain.

XXXVII

Hôpital Saint-Joseph, Victoria, 5 *avril* 1894.

M. Proulx a profité de son passage à Vancouver pour faire tailler ces longs cheveux, qui avaient fait l'admiration de Calgary.

Malgré la promesse que je faisais dans mon journal du 2 avril, voici arrivé le troisième jour sans que j'aie écrit un seul mot ; aujourd'hui enfin je me mets la main à la plume.

Le lendemain de notre arrivée à Vancouver, dans l'avant midi, M. Proulx alla à la banque pour finir des affaires qu'il n'avait pu terminer la veille, pendant que je continuais mon journal. Il revint avec monsieur le curé Eumenlan, qui voulait absolument le faire rester un jour de plus, pour le promener par la ville avec sa voiture ; malgré l'amabilité avec laquelle cette offre obligeante avait été faite, elle ne fut point acceptée, nous devions partir le jour même pour Victoria, dans l'île de Vancouver : c'était réglé. Mon journal fut jeté à la poste, en nous rendant au bâteau ; et à une heure et quart de l'après-midi, debout sur le pont du " Premier " qui tournait lentement sur lui-même, nous quittions le continent de l'Amérique.

En faisant nos adieux à Vancouver, nous admirions son site incomparable, son vaste port qui peut contenir toute une flotte, et saluions de la main cette foule de gens de différentes nations qui, curieux, nous regardaient partir. J'étais sur la

mer aux eaux à la fois bleues et vertes, sur la mer vaste, immense, voyant dans le lointain se dessiner les montagnes à travers une vapeur légère ; le soleil faisait resplendir les sommets blancs, les colorant de toutes les tendres et délicates nuances de l'arc-en-ciel. Nous respirions à pleins poumons, et nos cœurs se dilataient dans la contemplation des merveilleux ouvrages du Créateur qui s'est montré si prodigue en bienfaits, en grandeur, en magnificence, sans que rien ne lui ait coûté, rien, rien que le rachat de l'homme.

Nous regardions avec intérêt les oiseaux de mer, les goélands, dont toute une troupe suivait le vaisseau en faisant entendre leur petit cri plaintif ; ils s'emparaient gloutonnement en se les disputant, des déchets qui étaient jetés à la mer. Après quelques heures de navigation, nous entrâmes dans un véritable dédale de petites îles entre lesquelles le bateau circulait à droite, à gauche, changeant à chaque instant de direction ; aussi souvent les paysages et les points de vue changeaient d'aspects, se succédant avec un charme toujours nouveau.

Cependant mon attention était partagée entre la beauté du paysage et un groupe de Chinois qui allaient et venaient, tantôt s'éloignant et tantôt se rapprochant, mais me regardant sans cesse avec une persistance étonnante. M. Proulx assure qu'ils me prenaient, à la forme de mes yeux, pour une de leurs compatriotes. Quoiqu'il en soit, à sept heures, le bateau accosta au port de Victoria. Bonjour mes Chinois !

Nous montâmes dans une voiture, et allâmes droit à l'hôpital où, près de la porte ouverte, la Supérieure et deux autres sœurs semblaient nous attendre. M. Proulx n'eut qu'à dire son nom et la maîtresse de céans lui déclara qu'elle était trop heureuse d'ouvrir sa maison pour *quelques mois* à un prêtre canadien, qu'elle espérait bien que nous nous y trouverions chez nous

C'est une très aimable personne, aussi est-il difficile qu'il en soit autrement quand on porte son nom, elle se nomme sœur Placide ; son frère, le révérend M. Morin est vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Montréal. En deux minutes, nous nous trouvions installés dans deux bonnes et grandes chambres, d'où nous jouissions d'une belle vue sur la mer et sur la ville. M. Proulx était heureux de cette réception d'une amicale cordialité, et il résolut de passer plusieurs jours ici pour mettre ordre à sa correspondance un peu négligée, laissant réchauffer le temps pour mieux jouir ensuite de notre voyage sur mer, en nous rendant à San Francisco.

M. Proulx reposa parfaitement bien la nuit qui suivit notre arrivée. Le lendemain, hier par conséquent, dans l'avant-midi, il fit visite à l'évêché ; dans l'après-midi nous allâmes voir le couvent qui,comme l'hôpital, appartient aux sœurs de Sainte-Anne ; la Révérende mère Provinciale qui y réside, sœur Marie Anne de Jésus,est la sœur de madame Monahan ; nous fûmes charmés de l'apprendre, et elle-même était si heureuse de nous parler de sa sœur, qu'elle n'avait jamais quittée avant d'entrer au couvent. Elle parait heureuse ; elle habite une belle maison entourée de pelouses, de jardins et de vergers, sous un climat doux et tempéré, et n'est séparée de la mer que par un beau parc où la communauté va passer ses jours de congé. Elle est très attachée à sa sœur. " Quoi que je ne lui écrive pas souvent, me dit-elle, je ne l'en aime pas moins. " Mademoiselle Harvey voudra bien répéter cette parole à madame Monahan.

En quittant le couvent, nous allâmes faire une longue promenade au parc, traversant sur des ponts de pierre et de bois un étang artificiel où flottent de petites îles qui ressemblent à des corbeilles de verdure et de fleurs, regardant les cygnes s'y baigner en compagnie de canards blancs, visitant plus loin dans

des enclos fermés, un ours, des caribous, des renards, des lapins, des hibous, etc., etc. Nous sommes montés sur le sommet d'une colline pour mieux y voir à la fois la ville, et la mer au de là de laquelle les montagnes blanches semblaient se baigner dans une vapeur bleue pâle, toutes illuminées par les rayons dorés du soleil, qui leur donnaient un éclat d'une douceur et d'une suavité infinies. M. Proulx voulut absolument descendre par un sentier à pic jusqu'au bord de la mer, sur un rocher qui inonde à marée haute ; je l'y suivis ; il n'était pas trop difficile de descendre, mais pour remonter ce n'était plus, pour lui, la même histoire : grimpe, tombe, descend, grimpe encore ; enfin, avec de l'aide (je ressemblais à un petit *tug* remorquant un gros steamer), il parvint au sentier battu ; et nous retournâmes à l'hôpital, après quelques heures d'une charmante promenade qui nous fit grand bien.

Aujourd'hui M. Proulx dormit assez tard dans la matinée d'un bon sommeil réparateur, puis dans l'avant-midi nous sommes sortis pour acheter différents objets, et nous promener jusqu'à l'autre bout de la ville, en chars électriques. Après-midi, pendant que M. Proulx se reposait, je suis allée porter mes *dîmes* à la belle cathédrale de Victoria, où j'ai pu rencontrer monsieur le grand vicaire Nicolaye. Bien des respects, des saluts, des amitiés à tous. Bonne santé ; et priez pour les voyageurs, afin qu'ils reviennent sains et saufs parmi vous avec la bénédiction de Dieu.

Bonsoir !

XXXVIII

Hôpital de Victoria, 6 *avril* 1894.

La première fois que j'avais entendu prononcer le nom de Vancouver, c'était par ma maîtresse d'école, mademoiselle Flore Legault qui me parlait d'une sœur de sa mère, une demoiselle Valois, de Vaudreuil, qui, étant religieuse, avait été envoyée en mission dans ce lointain pays. En venant, j'avais plusieurs fois mentionné son nom à M. Proulx qui me disait qu'elle pouvait bien y être encore. En effet, en nous en informant à la Supérieure, nous apprîmes que cette demoiselle Valois se nomme, en religion, sœur Marie du Sacré-Cœur, et demeure à l'hôpital même où nous sommes descendus. Elle vint nous voir ; j'étais heureuse de faire sa connaissance ; nous avons jasé comme d'anciennes amies ; elle était contente d'entendre parler de là-bas, de sa sœur et de ses enfants que je connais parfaitement ; je lui ai dit tout ce que j'en savais. Elle nous a accompagnés, ainsi que la Supérieure, lorsque nous avons été faire visite au couvent.

Hier soir, nous avons veillé avec toute la communauté réunie. Les bonnes sœurs prirent grand plaisir à entendre raconter les aventures de Monseigneur Labelle, pendant son voyage d'Europe avec M. Proulx. A huit heures, nous remontions à nos chambres. M. Proulx fut plus matinal que d'ordi-

naire, et je fis à sa messe la communion du premier vendredi du mois, dans la chapelle de l'hôpital qui ressemble à un parterre émaillé de mille fleurs aux couleurs les plus vives et les plus variées.

La chapelle du couvent est l'ancienne cathédrale qui a été transportée et réunie à la maison à grands frais ; elle est belle, et précieuse par les souvenirs qui s'y rattachent. Tout ce qui a appartenu aux anciens missionnaires canadiens est conservé avec soin ; nous avons sous nos yeux la vieille maison de Mgr Demers, qui sert d'hôpital aux patients atteints de maladies contagieuses, ainsi que son puits qui s'appelle encore " Le puits de Mgr Demers. " C'est beau d'être ainsi fidèle à la religion du souvenir.

Pour la première fois aujourd'hui, à Victoria, le Saint Sacrement a été exposé toute la journée à la cathédrale pour la dévotion du premier vendredi du mois. Les bonnes âmes comptent beaucoup sur ces prières publiques pour ranimer la ferveur dans la population catholique, dont un grand nombre est assez peu zélé. Les mariages entre gens de différentes religions font tort au catholicisme.

A demain !

XXXIX

Victoria, Hôpital Saint-Joseph, 7 *avril* 1894.

M. Proulx avait été trop matinal hier, il pressentait sans doute qu'il ne serait pas bien avant longtemps ; en effet, sans être très souffrant, il fut languissant toute l'avant-midi, et après son dîner il fut pris d'un violent mal de tête ; les bonnes sœurs à force d'eau sédative, de camomille, parvinrent à le faire vomir, ce qui le soulagea un peu. Cependant ce ne fut que tard dans la veillée qu'il put s'endormir d'un bon sommeil, qui se prolongea assez avant dans la matinée ; à son réveil toute souffrance avait disparue, il ne lui restait plus qu'un peu de faiblesse et le besoin d'air.

Il put le satisfaire en faisant avec moi une longue promenade en voiture par la ville, visitant les places désignées comme dignes de remarque : le cimetière, Ross Bay, Holland Point, Beacon Hill Park, Clover Point, le quartier Chinois où j'ai vu nombre de compatriotes aux longs cheveux, etc., etc. Vers midi, nous revenions, un peu transis, (car le vent est assez grand et le temps frais) mais en bonne santé et en grand appétit. Avant et après le dîner, M. Proulx s'est reposé en lisant, pendant que j'empaquetais nos vêtements d'hiver pour les expédier à Saint-Lin. Vous pourrez leur demander des nouvelles de Victoria qu'ils ont pu atteindre, avant de recevoir leur congé.

Hier, toute la journée, le vent a soufflé avec force, il pleuvait aussi de temps à autre. J'ai eu toutes les misères à me rendre au couvent, qui se trouve à trois arpents environ, pour la bénédiction du Saint Sacrement, mais je n'ai pas eu lieu de le regretter ; la cérémonie a été magnifique, le chant remarquablement beau ; l'autel était délicieusement orné, l'assistance nombreuse et recueillie ; toutes les élèves avaient de longs voiles blancs comme les jeunes communiantes de vers chez nous. Cela me rappelait mon *jeune temps.*

Pendant la veillée, sœur Marie Elie, qui nous a sous ses soins, vint nous chercher pour assister à une représentation de lanterne magique que donnaient deux jeunes français, amis de la maison ; ils voulaient distraire les malades, en faisant cette petite séance dans leur salle même. M. Proulx n'était pas assez bien pour descendre, il m'y envoya. Durant deux heures environ, pendant que la salle était plongée dans l'obscurité, nous voyons passer sur une grande toile placée au fond de l'appartement, sous les rayons de la lanterne magique, des tableaux, des gravures représentant successivement de petits drames qu'un homme expliquait en anglais, malheureusement ; je perdais ainsi une partie du plaisir que goûtaient ceux qui m'entouraient, et qui riaient aux éclats, tandis que je n'avais que de temps à autre quelques mots d'explication. C'était bien joli tout de même ; j'assistai ainsi à toutes les péripéties d'un incendie, aux sauvetages opérés par un homme courageux, qui fut décoré en grande pompe de la Croix d'Honneur ; à tous les tours d'un mauvais plaisant, ainsi qu'à plusieurs autres histoires tragiques ou comiques. Enfin apparurent des paysages, des montagnes, des bêtes de toutes sortes, des vues de Jérusalem, des villes d'Egypte, la cathédrale de Milan, etc., etc. J'avais tout remarqué autant que possible pour le rap-

porter à M. Proulx. Les mêmes personnes doivent aller passer la veillée lundi au couvent avec leurs instruments, pour donner une représentation aux élèves. Nous y irons peut être, si M. Proulx est bien.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler de Victoria dont nous avons visité la plus grande partie aujourd'hui, et qui diffère absolument des villes que nous avons dans la Province Québec. Les rues du commerce sont larges, et bordées de hautes maisons en briques ; partout ailleurs, à part quelques châteaux qui font exception, on ne voit guère que de jolies maisons bourgeoises, en bois, fraîches, propres, coquettes, sans autre luxe que les spacieux jardins qui les entourent, où les vertes pelouses, cerclées d'allées sablées, sont agrémentées de parterres capricieux, fleuris, tout comme les fenêtres et les galeries qui semblent vouloir leur disputer une partie de leur richesse et rivaliser avec eux en belles et éclatantes fleurs. Les pauvres comme les riches ont de l'espace pour laisser courir et jouer leurs enfants en plein air, sans que ce soit sur la rue ; c'est un avantage que ne peuvent avoir les habitants des villes aux maisons pressées les unes contre les autres. Ici, il y a la mer, l'air, l'espace, le soleil et les fleurs ; à Saint-Lin il y a *chez nous*, beau presbytère rempli d'amis que je salue bien.

Au revoir !

XL

Hôpital de Victoria, 10 *avril* 1894

Il est plus de cinq heures, au moment où je commence mon journal ; je n'aurai pas le temps d'en écrire bien long, si je veux qu'il parte ce soir ; mais si court qu'il soit, je l'enverrai quand même, sachant bien qu'il vous sera agréable de le recevoir tel qu'il est, quand ce ne serait que pour le plaisir de briser l'enveloppe ; cependant je n'ignore pas que l'intérêt que vous nous portez vous fera attacher plus d'importance aux nouvelles qu'il renferme.

Dimanche matin, M. Proulx a dit la messe de communauté, à six heures ; malgré qu'il ait dû se lever plus tôt que d'ordinaire, cela ne l'a pas fatigué ; il a eu une très bonne journée. Dans l'après-midi, nous avons été écrire au clavigraphe au couvent, et y avons assisté à la bénédiction du saint Sacrement, après laquelle nous avons été faire visite à toute la communauté réunie. Les Sœurs étaient dans la joie de voir un prêtre canadien ; tous les prêtres de la ville de Victoria sont Belges. La grande partie des sœurs viennent de Lachine, où est leur maison mère. Elles étaient heureuses d'entendre parler de celles qu'elles y ont connues. La conversation était joyeuse et animée ; notre visite se prolongea longtemps, et avant de se retirer M. Proulx promit d'y retourner mercredi.

Le soir, nous allâmes veiller avec la communauté de l'hôpi-

tal, qui reçoit M. Proulx, chaque fois qu'il est assez bien pour descendre, avec un plaisir toujours nouveau. J'ai parlé longtemps avec sœur Marie Agnès d'Assise, qui est une demoiselle Latour de sainte Anne des Plaines. Elle connait les révérends messieurs Dugas et leur tante ; elle a aussi été l'amie de Bernadette Dugas, dont elle a appris la mort dernièrement.

Hier, j'étais en remède, car M. Proulx a voulu que je prenne une purgation avant de m'embarquer sur la mer, et M. Proulx a gardé le lit la grande partie de la journée, comme si c'eut été lui qui eut été sous les soins de la Faculté ; il n'était pas souffrant, mais faible et sans énergie ; le temps était sombre, il a plu toute la journée ; nous avons remarqué qu'il est toujours plus énervé quand le temps est humide. Il n'était pas assez bien pour aller voir la lanterne magique au couvent. Aujourd'hui, le temps est superbe, le soleil clair, et M. Proulx bien. J'ai écrit au clavigraphe, au couvent, la plus grande partie de la journée, des lettres pour tous les évêques de la Province ecclésiastique de Montréal. Pendant ce temps, M. le curé a été acheter ses billets de passage sur le bâteau pour San Francisco, prendre ses informations pour expédier une valise à Saint-Lin, et faire une promenade au parc à pied ; maintenant, il lit pendant que j'écris.

Des saluts à tous !

XLI

Hôpital de Victoria, 11 *avril*, 1894.

Encore une journée de paresse, ou plutôt de médecine. Les bonnes sœurs, m'ayant sous leurs soins, me soignent en conscience ; elles m'ont laissé reposer une journée, puis m'ont gratifiée d'une nouvelle dose qui valait bien la première. Me prennent-elles pour le cousin Casimir à M. Desrosiers ?

Mes remèdes ne m'ont pas empêchée, ce matin, d'aller entendre la messe de M. Proulx, qui a aujourd'hui une de ses bonnes journées ; pendant que je dormais ou flanais cette avant-midi, il lisait l'histoire d'Angleterre par Lingard, qu'il trouve très intéressante ; et cette après-midi il est sorti pour aller voir Mgr Loudon, un évêque retiré ; de là il fit une promenade à pied dans un des plus beaux quartiers de la ville. Les sœurs voulaient aussi m'envoyer faire une promenade mais je trouvais qu'il ventait trop fort. J'ai préféré rester, e aller, plutôt, à la chapelle où toute la communauté défilait tour de rôle devant leur *Père en Dieu*. J'ai fait comme l autres, naturellement. C'est une journée bien employée, n'es ce pas ? et je puis me vanter d'avoir été utile à la société.

Hier soir, nous avons été veiller avec la communauté l'hôpital ; la sœur de madame Monahan, sœur Marie Anne Jésus, y était avec deux autres religieuses du couvent. Il s' est dépensé des paroles, cela va sans dire. Hier, pendant q

j'écrivais au couvent, cette bonne sœur est venue me trouver et m'a parlé très longuement de sa sœur, de son beau-frère et de toute leur famille ; j'ai répondu de mon mieux à toutes ses questions, et lui ai dit tout ce que je savais sur leur compte ; et comme je n'en connais que du bien, elle en était heureuse. Elle m'a dit qu'elle a toujours eu pour madame Monahan une préférence marquée, que l'éloignement n'a pas affaiblie.

Je m'arrête en vous saluant tous, et espérant que vous ne m'oublierez pas dans vos prières.

A bientôt !

XLII

Hôpital de Victoria, 13 *avril* 1894.

Je crois que mes remèdes m'ont rendus paresseuse ; j'ai dormi après-midi, j'ai tant dormi que voici le soir et je n'ai pas encore écrit un mot. Je vais tâcher de faire une page de journal avant l'heure de la poste.

Hier soir, nous veillâmes au couvent ; M. Proulx ne se sen-tait pas bien avant de partir, cette visite le remit complètement. Il se leva tard ce matin, mais bien reposé ; dans l'avant-midi, il a revu les lettres que j'avais clavigraphiées pour les évêques, et a écrit de sa main une longue lettre à M. Payette.

Aussitôt après le dîner, nous fîmes un tour en chars électri-ques, jusqu'à Esquimalt, à une lieue d'ici. C'est la station de la marine anglaise dans l'Océan Pacifique ; il y avait là un vaisseau de guerre ; comme il pleuvait, nous sommes revenus sans avoir débarqué. Quand nous descendîmes des petits chars, il pleuvait encore ; nous montâmes dans une petite charrette couverte, où nous nous trouvions comme dans un panier fermé tandis que le cocher, grimpé sur son siège en arrière, conduisait son cheval par dessus nos têtes ; c'était charmant de reveni dans cet équipage ; cela nous faisait penser à l'âne et à l calèche future, que M. Proulx doit apporter de Québec quel que beau jour.

Le grand air m'avait donné sommeil, en rentrant je me sui

jetée sur mon sofa, et ai dormi jusqu'au souper, pendant que M. Proulx lisait l'histoire d'Angleterre qui l'intéresse, au point que, arrêté ici plusieurs jours pour mettre ordre à sa correspondance, il n'a pas répondu à une seule lettre, employant tout le temps dont il pouvait disposer à cette lecture.

Ce soir nous irons passer la veillée avec la communauté pour la dernière fois, puisque nous nous mettons en route demain. La valise, renfermant nos vêtements d'hiver, est partie hier pour Saint Lin. Quand elle y arrivera, mademoiselle Harvey et ses compagnes voudront bien visiter tout ce qu'elle contient...... tout .... et nous en donner des nouvelles.

Bonsoir !

XLIII

A bord du Walla-Walla, 15 *avril* 1894.

Vous ne serez pas surpris de l'irrégularité de mon écriture, lorsque vous saurez que c'est sur l'Océan que j'écris. Deux grands jours loin de mon journal, c'est assez, je ne puis laisser passer le troisième sans essayer au moins de griffonner quelques mots.

Nous sommes ici à dix heures du matin ; à Saint-Lin il est plus d'une heure, le dîner est fini, on doit avoir parlé des voyageurs pendant le repas, des voyageurs qui sont si loin, sur mer, au sein d'une tempête peut-être, ou bien malade : qui peut savoir ce qui se passe au bout du monde ? Pour le moment je ne vous dirai pas un mot de toutes ces possibilités, je me contenterai de vous parler du dernier jour de notre séjour à Victoria.

Jeudi soir, le 12, nous avons veillé pour la dernière fois avec la communauté de l'hôpital ; M. Proulx a bien amusé les bonnes sœurs avec le récit de ses aventures chez les sauvages, l'histoire du Gros Castor, du Caribou, etc., etc. Le lendemain matin, il pleuvait ; il s'est levé tard, mais assez bien reposé ; dans l'avant-midi il a lu, et a reçu la visite de Mgr Loudon, qui a passé plus d'une demi-heure avec lui. Et moi, j'ai dormi ; depuis qu'on m'a fait prendre des remèdes, je suis comme une marmotte. Dans l'après-midi, le beau temps étant

revenu, nous sommes sortis pour aller d'abord dans un magasin où M. Proulx voulait m'acheter un petit *dolman* américain, bien joli, à son goût toujours, avec un collet montant et une collerette à trois étages ; c'est à la fois simple et de bon goût ; vous verrez [illegible] drôle que j'ai avec mes costumes américains. Il m'acheta aussi un manteau ciré pour la pluie. Je ne ferai pas pitié à San Francisco avec ces beaux habits.

Nous allâmes au musée où nous passâmes près de deux heures à visiter les quatre grands appartements qui renferment, l'un toutes les espèces de bêtes et d'oiseaux que possède l'Amérique du Nord, le tout, bourré et travaillé avec une grande perfection ; le deuxième les poissons et les reptiles ; le troisième une grande variété de minéraux et de coquillages ; le quatrième, une collection considérable d'objets provenant des anciens sauvages, tels [illegible] leurs armes, des chaudières qu'ils se fabriquaient eux-mêmes, des idoles, des monuments sur lesquels des figures bizarres sont grossièrement sculptées ou enluminées, monuments qui étaient placés, dans le temps, sur les tombes de leurs plus illustres guerriers, etc., etc.

De là, nous allâmes saluer une dernière fois, au couvent, sœur Marie Anne de Jésus, et entr'autres, sœur Marie Ovide ; cette dernière est une demoiselle Charbonneau de Sainte-Anne des Plaines. M. Proulx a promis à toutes les sœurs qui viennent de cette paroisse, que nous irions voir leur famille aussitôt après notre retour à Saint-Lin ; cela parut leur faire grand plaisir. De retour à l'hôpital, nous bouclons nos malles, soupons, faisons nos adieux à toutes les bonnes sœurs, et montons dans la voiture qui doit nous conduire au port extérieur, sur le détroit de Fulca, par lequel nous entrons dans l'Océan Pacifique.

Arrivés snr le Walla-Walla à six heures et demie, on nous

montra nos chambres ; celle de M. Proulx est en bas, près du réfectoire ; la mienne est en haut et ouvre sur le pont ; M. Proulx a deux compagnons, et j'ai deux compagnes qui ne parlent que l'anglais, il n'y a pas de danger que je commette d'indiscrétion ; M. Proulx a le lit le plus bas, et ses compagnons s'entassent à deux rangs au dessus de lui ; moi, j'ai celui du milieu, avec une anglaise dessus et une anglaise dessous. Ce sont deux jeunes femmes qui paraissent tout-à-fait bien.

Après nous être installés, nous allâmes nous asseoir sur le pont pour voir charger le vaisseau, et circuler la foule qui se tenait là malgré le mauvais temps. A huit heures, les amarres furent levées, et nous laissions Victoria pour nous élancer en plein Océan ; le temps était calme, la mer paisible ; longtemps nous avons regardé du côté de Victoria, le cercle de lumières qui brillaient, se voilaient, reparaissaient, puis disparaissaient insensiblement dans le lointain. Alors, la température se rafraîchissant tout-à-coup, nous nous sommes quittés pour nous retirer chacun à nos chambres, avec nos compagnons ou nos compagnes ; nous ne nous sommes revus que le lendemain matin. Mais le lendemain, c'était une autre paire de manche.

A bientôt !

XLIV

Couvent des SS. NN. de Jésus et Marie,
Oakland, 17 *avril* 1894.

Le 17 février je partais de Saint-Lin, le 17 avril je suis installée au couvent des sœurs des saints Noms de Jésus et Marie, à Oakland, en Californie. *Je*, dis-je, parce que moi seule y suis complètement *fixée ;* M. Proulx y prend, comme moi, sa pension, y passera toutes ses journées ; il a, à cet effet, un appartement à sa disposition ; mais, pour la nuit, une chambre lui avait été retenue, par les soins des bonnes sœurs, longtemps avant notre arrivée, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes ; il est maintenant assez bien pour pouvoir, généralement, se passer de mes soins dans le cours de la nuit, et d'ailleurs un petit frère, couchant dans une chambre voisine, s'est offert à lui rendre tous les services possibles.

Maintenant que vous êtes rassurés sur notre compte je vais retourner en arrière pour reprendre la suite de nos *aventures*, remettant à plus tard le récit de la réception qui nous attendait ici : réception empressée, cordiale, amicale même, hospitalité large et généreuse.

Donc, vendredi soir, le 13 du courant, je commençai ma première nuit sur la mer, en me glissant de bonne heure sur mon lit, la tablette numéro 2, entre nos deux anglaises qui, avec moi, se trouvaient rangées comme les assiettes dans l'armoire du

presbytère, A chaque lit est suspendue une petite boîte en fer blanc, au cas où le mal de mer, survenant tout-à-coup, provoquerait au vomissement. Le soir, le temps était humide et la mer calme, mais dans la nuit le vent s'éleva et les vagues agitées se creusaient profondément ; le vaisseau plongeait, remontait, et replongeait encore ; il se mit, le vent changeant brusquement de direction, à balancer de droite à gauche ; je tenais bon, pas de mal de mer ; mes anglaises vomissaient et se plaignaient depuis longtemps, et je riais tout bas, pensant m'exempter de la cérémonie ; mais, sur le matin, il fallut faire comme les autres, le mal de cœur me prit, et je donnai à déjeûner aux poissons. En réalité j'ai été peu malade, une de celles qui l'ont été le moins ; car, pendant deux jours que la mer resta agitée, grand nombre de passagers et passagères durent garder le lit, tandis que, malgré le temps froid et le grand vent, nous sommes restés, M. Proulx et moi, presque toujours sur le pont. M. Proulx qui n'est pas sujet au mal de mer, l'a eu cependant beaucoup plus que moi, sans doute parce qu'il est plus faible qu'à l'ordinaire ; la première nuit il dormit peu, et il eut mal au cœur toute la journée suivante ; sur le soir seulement il vit se dissiper son malaise, et de ce moment nous pûmes jouir à cœur joie de notre voyage et admirer la mer dans toutes les phases où elle passa durant la traversée.

D'abord elle fut sombre et agitée, soulevée par le vent. Des vagues énormes aux reflets noirs, bleus et verts, se formaient en collines (pas hautes toutefois comme les Montagnes Rocheuses) qui en se couronnant d'écume blanche s'affaissaient soudain, creusant de profonds sillons au fond desquels le vaisseau descendait en se balançant majestueusement, et remontait de même sur le sommet d'autres vagues pour redescendre encore, et ainsi de suite ; aussi loin que la vue pouvait porter

de tous côtés, nous ne voyions que cette immense ondulation de l'Océan, remué par une puissance invisible ; avec un bruit solennel, il obéissait à la volonté du Créateur en suivant l'impulsion donnée, montant pour secouer dans les airs ses flocons blancs, et redescendant parce que le Maître le voulait. Sur la mer, nous nous sentons devant l'œuvre de Dieu telle qu'elle est sortie de ses mains ; sur cette immensité mouvante qui, tantôt ondule doucement et semble nous bercer avec tendresse, et tantôt peut, avec une force irrésistible, tout briser et tout engloutir dans une tempête soudaine, nous sentons un respect profond pour la Puissance Divine pénétrer nos âmes, uni à un sentiment intime de notre petitesse devant l'infinie grandeur.

La journée de samedi, le 14, se passa tranquillement à regarder la mer en mouvement, le firmament nuageux et les goélands qui voltigeaient autour du bateau, allant, venant, se reposant sur les vagues qui les berçaient mollement, se disputant les restes de la table qui étaient jetés à la mer.

Dimanche, le 15, pas de messe pour nous ; tristement nous nous disions de temps à autre : " Ah ! en ce moment c'est la grand'messe à Saint-Lin : M. Payette doit être en chaire à faire entendre au peuple la parole de Dieu, puis c'est le dîner, puis les Vêpres. " Et, après les Vêpres, il me semblait voir chacune de mes bonnes amies occupées à m'écrire, une sur le pupitre, l'autre sur le bureau, Dina cachée dans quelque coin comme si elle faisait un mauvais coup ; et cette pensée m'était douce comme un rayon de miel, j'essayais de lire à l'avance ce que l'on m'écrivait : mais impossible, la distance est trop grande. Je fis un acte de patience, et me résignai à attendre encore quelques jours pour avoir le véritable texte de ces chères lettres. C'est alors que, pour tromper mon attente,

j'écrivis quelques pages de mon journal. La mer était moins agitée, le ciel plus clair, le soleil brillait par moment, et, sous ses rayons dorés, la mer semblait une masse d'argent liquide que son mouvement continuel faisait miroiter, scintiller avec des reflets de couleurs variées. C'était une jouissance d'un nouveau genre, que je goûtais pour la première fois, et que M. Proulx, pour l'avoir déjà éprouvée, n'appréciait pas moins.

Le lundi, à une heure de l'après-midi, nous arrivions à San Francisco ; la mer était calme, le vent frais, le temps chaud comme chez nous à la fin de mai, le soleil étincelait dans un ciel clair, pénétrant et embellissant tout de ses rayons de feu et d'or. J'étais à la meilleure place, sur le haut et l'avant du vaisseau, regardant, oui, regardant de mes yeux vifs, aidés de la longue-vue, cette ville magnifique, surnommée la " Reine du Soleil Couchant ", bâtie sur sept collines, comme Rome, avec son port immense, au fond d'une baie profonde où nous entrons par un large col, dont les bords escarpés pourraient devenir des remports formidables en cas d'attaque ; enfin nous accostons. S. François d'Assise, patron de cette ville, priez pour nous !

Nous nous trouvions à un port d'entrée, et nous devions avoir affaire aux douaniers. Je n'ai pas chanté, comme M. Desrosiers le disait, mais j'ai bien ri ; je vous dirai pourquoi.

A bientôt !

XLV

Couvent d'Oakland, Californie, 18 *avril* 1894.

En mettant le pied sur le sol de San Francisco, il fallut ouvrir nos sacs de voyage devant les douaniers, ce qui fut vite fait. Puis nous allâmes près d'un enclos, où les employés de la douane transportaient le bagage qui devait être examiné, chacun y cherchait sa valise pour l'ouvrir. Ah ! si vous aviez vu le brouhaha, le pêle-mêle, le remu-ménage qui se faisait là ; je riais de bon cœur en voyant les bonds qu'exécutaient ceux qui recevaient des charges de coffres dans les jambes, l'empressement avec lequel on débouclait et rebouclait ses malles ; et M. Proulx, au milieu de cette foule, suait à grosses gouttes, en se hâtant de finir cette besogne. Ce n'est pas à son départ de Saint-Lin, qu'il aurait pu accomplir une tâche pareille. Et, encore, il avait le courage de ne pas se croire mieux !

Enfin, quand tout fut terminé, nous nous rendîmes à l'*American Exchange Hotel*, maison immense, mais d'une propreté douteuse. Après un moment de repos, nous nous hâtons de partir pour Oakland, en quête de la moisson de nouvelles dont, depuis trois semaines, nous étions privées. Sans informations aucunes, nous allons droit au port, embarquons avec la foule sur le bateau " Bay City, " qui, cinq minutes après, ayant traversé le port, accostait sur un pont au fond d'une espèce d'entonnoir. Nous montons immédiatement dans les chars, et

quelques minutes après nous descendions à Oakland. Jamais je n'avais eu l'idée d'une foule aussi empressée, d'une activité aussi dévorante, d'un mouvement aussi extraordinaire ; à tout instant l'exclamation de *Pitaine le Sauvage* nous échappait, " Ah ! les Américains, c'est pas rien. " Ici les grands chars les petits chars, les voitures, les vélocipèdes et les piétons marchent de front dans les rues, vont, viennent, se croisent à toute vitesse ; ceux qui ne veulent pas se faire écraser n'ont qu'à clairer la route. " Le temps, c'est de l'argent. " Aussi, dans les rues, pas de charretier qui flânent en attendant la pratique ; les voyageurs qui veulent des voitures télephonent aux écuries pour en faire venir.

Après avoir pris quelques informations, nous nous rendons à pied au couvent de Notre-Dame du Sacré-Cœur, appartenant aux Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, véritable château bâti dans un parc spacieux, comme les magnifiques résidences de la rue Sherbrooke à Montréal ; nous franchissons la grille et les larges haies de verdure, nous suivons l'allée circulaire entre deux rangées de fleurs odorantes qui encadrent les vertes pelouses, ombragées par des arbres inconnus à notre pays, tels que les palmiers, les orangers, les poivriers, les acasias, etc., etc. ; enfin nous montons le large perron ; on nous ouvre, M. Proulx se nomme et demande la supérieure que nous allons attendre dans un salon princier. Une sœur, aux manières distinguées, arrive aussitôt, et nous souhaite la bienvenue avec un empressement chaleureux et une grâce parfaite, nous disant que nous étions attendus avec impatience, et que tout était préparé pour nous recevoir ; que M. Proulx avait une chambre pour la nuit au collège, et pour le jour un appartement au couvent, où moi je passerais et le jour et la nuit. Elle fit venir aussitôt plusieurs sœurs canadiennes qui toutes montraient

autant de joie que si nous eussions été leurs proches parents. On ne pouvait être plus aimable. Cette chaleureuse réception nous fit un bien, un plaisir tel, qu'il faut être loin de son pays et de ses connaissances pour pouvoir le goûter aussi sensiblement. Depuis, nous avons pu voir jusqu'à quel point cette démonstration de joie était sincère de la part des bonnes sœurs. On nous remit nos vingt-deux lettres, et, comme il nous fallait retourner à San Francisco, la voiture de la maison vint nous conduire à la gare, après un bon souper et la promesse formelle de venir occuper nos appartements le lendemain. Nous retournons par les chars et le bateau, comme nous étions venus. Le temps était superbe ; cette promenade, avec les circonstances qui l'avaient accompagnée, avait été pour nous un bonheur, sans compter que M. Proulx en rapportait, sous son bras, un paquet qui nous promettait tout un trésor de distractions, de joies et de plaisirs.

Arrivés à l'hôtel, nous nous installons, M. Proulx sur l'unique chaise de sa chambre, moi sur le lit. Nous mettons chacun nos papiers par ordre de date, M. Proulx commande le silence, et nous nous plongeons dans une lecture qui dura plus de trois heures. De temps en temps, un éclat de rire étouffé apprenait à l'un que l'autre n'était toujours pas tout entier à Saint-Lin. Si les influences de la pensée concentrée peuvent se faire sentir de si loin, vous avez dû ressentir en ce moment quelque chose, quelque clignement d'yeux, quelque tintement d'oreilles. Merci à tous de nous avoir procuré cette jouissance ; ce sera du moins un bon souvenir que nous pourrons conserver de l'*American Exchange Hotel.*

Le lendemain matin, nous sortons pour voir un peu San Francisco ; nous marchons au hasard pendant un certain temps, puis prenons les chars électriques et allons jusqu'au bout de la

ligne sur la rue Californie, qui passe entre deux rangées de résidences princières entourées de parcs d'une beauté inconnue au Canada, vu qu'il ne possède pas les riches essences des climats chauds ; ici les fleurs sont en plein épanouissement toute l'année, et les rosiers grimpent aussi haut que les maisons. Tour à tour nous montons, puis descendons les collines sur lesquelles la ville est construite, enfin les chars arrêtent près d'un cimetière. Nous y entrons, parcourons ce dortoir des anciens colons, qui n'est en réalité qu'un vaste parterre où une profusion de fleurs s'étale autour de monuments splendides. De là, nous passons au cimetière catholique, à quelque distance ; nous nous promenons longuement dans ce champ des morts, admirant les monuments, les chapelles en marbre ou en granit, aux portes en fer doré. J'aperçus un escalier tournant, montant sur une chapelle au toit plat d'où s'élève un haut monument, et cela au point le plus élevé du cimetière. Nous montons trente deux degrés, et nous nous trouvons sur une large plateforme de marbre d'où nous contemplons longuement la ville, qui nous parut beaucoup plus étendue que Montréal. Enfin, après avoir visité à loisir, avoir fait certainement plus de deux lieues à pied, nous sentons venir la fatigue. Quittant ce fouillis de verdure et de fleurs, nous prenons place dans les chars électriques et retournons à l'hôtel pour nous reposer un peu, prendre le dîner, boucler notre malle, la confier à l'express qui doit la transporter au couvent ; et, sans regret, nous passons de l'hôtel au petit paradis terrestre d'Oakland. C'est le nom par lequel on nous désignait, dans le cours du voyage, le couvent des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie ; et véritablement on n'en pouvait trouver de plus convenable, tout y rayonne, tout y sourit, tout y charme les yeux et le cœur.

La révérende mère Elisabeth, supérieure, un peu souffrante,

est à la campagne pour le moment. La révérende mère Marie Thaïs de Saint-Joseph la remplace, en son absence. C'est elle qui nous a reçus hier, de la manière dont je vous ai parlé. Elle est la sœur de l'honorable Alexandre Lacoste, juge en chef de la Province de Québec ; sa mère était une demoiselle Proulx, descendant, comme nous, de ce Jean Proulx venu de Bretagne au Canada. Il va sans dire qu'il a été question de toutes les sœurs de Saint-Lin, et de tous les parents que les religieuses d'ici y ont encore. Sœur Marie Philias est une demoiselle Gariépy ; sœur Marie de Nazareth est une demoiselle Ménard, la sœur de mademoiselle Rose de Lima Ménard, l'ancienne institutrice ; c'est elle qui a été constituée, ici, mon ange gardien, et elle me gâte autant que possible ; nous parlons à loisir de Saint-Lin, de ses parents que je regrette de ne pas connaître davantage ; c'est pour elle une jouissance de savoir que je les connais tout de même, et elle me prie de leur dire que leur *fillette* d'autrefois est heureuse d'avoir de leurs nouvelles et de savoir qu'ils en auront d'elle par moi. Elle est si affectueuse que je l'aime déjà beaucoup.

M. Proulx s'est trouvé si subitement, si parfaitement bien en arrivant ici, que c'est une vraie résurrection ; il renait à la vie, et sent circuler dans tout son être la sève, la vigueur d'autrefois. Jugez de sa joie, de son contentement et, si cet état de santé se soutient, de la jouissance qu'il éprouvera dans le reste du voyage.

A demain !

XLVI

Couvent d'Oakland, 20 *avril* 1894.

Le 17 donc, nous nous installions à Oakland. Le 18, nous nous contentâmes de visiter le jardin du couvent, les haies de cyprès, les portes monumentales taillées dans la verdure, les figuiers avec leurs fruits déjà formés, les roses dans tout leur éclat, la grotte de Notre-Dame de Lourdes, la chapelle de Saint-Joseph et celle de Notre-Dame de Pitié, situées toutes trois dans le jardin, le lac Merrit qui dort en arrière du couvent, les arbustes chargés de boutons épanouis entre lesquels j'ai remarqué celui qu'on appelle " Le Souffle du Ciel " tellement couvert de fleurs blanches qu'il ressemblait à un flocon de neige, etc.

Le 19 dès le matin, nous partions avec la révérende mère Thaïs de Saint-Joseph pour la ferme du couvent qui se trouve à six lieues dans la campagne, à Haywards ; une voiture nous conduisit aux chars électriques, nous traversâmes San Léandro ; les chars passent a trois milles de la ferme, une autre voiture nous attendait pour nous y conduire. Tout le long de la route ce fut un véritable enchantement, jamais de ma vie je n'avais vu une telle profusion de fleurs et de verdure, de vergers odorants, de maisons coquettes, de châteaux élégants ; cet ensemble des richesses du sol et du climat uni au bon goût des habitants, qui savent tout disposer avec tant d'art et d'habileté,

était pour moi une révélation, une surprise de chaque instant ; je regardais de mes deux yeux et j'aurais voulu, pour mieux voir encore, avoir ceux de tous les habitants du presbytère.

A la ferme où les drapeaux étaient hissés sur les arbres en fleurs, la révérende mère Elisabeth nous reçut avec une bienveillante cordialité ; elle nous montra sa maison, son jardin, ses plantations, ses poules, etc. ; nous montâmes sur la colline pour admirer le paysage incomparable qui nous entourait. Il faisait chaud comme au mois de juin chez nous ; nous nous asseyâmes tantôt dans la maison, tantôt sur la galerie ; la conversation était extrêmement animée et intéressante. Cet endroit est charmant, et les sœurs, qui l'appelle le *Nook* ont là un Nid très coquet.

Vers cinq heures, la voiture vint nous chercher pour nous conduire aux grands chars, à trois milles de distance, et nous revenons par San Lorenzo. A Oakland une autre voiture nous attendait pour nous ramener au couvent, puis conduire M. Proulx au collège après le souper et une heure d'agréable conversation avec les bonnes sœurs. Il est très bien au collège, un petit frère lui donne les soins dont il ne peut se passer.

Aujourd'hui il s'est reposé toute la journée, et demain nous irons probablement à San Francisco, où se tient actuellement la grande exposition dont on dit des merveilles : c'est le prolongement du *World's Fair* de Chicago.

A bientôt !

XLVII

Couvent d'Oakland, 21 *avril* 1894.

Hier matin donc, comme il avait été convenu d'avance, nous sommes partis pour San Francisco accompagnés par sœur Marie Rose du saint Sacrament et sœur Marie Rose de la Passion. Ici, c'est le pays des fleurs, et les noms sont fleuris comme les bouquets. Aussitôt après le déjeuner, une voiture, avec deux beaux chevaux blancs, nous transportait aux chars à vapeur, lesquels nous emmenaient au bateau " Oakland " qui nous traversait à San Francisco d'où, du quai, les chars électriques nous conduisait jusqu'au *Golden Gate Parc.* " Le Parc de la Porte d'Or " à l'autre extrémité de la ville ; c'est là que se tient l'exposition.

A dix heures, franchissant la porte d'entrée, nous nous rendions directement au Palais des Beaux-Arts où, pendant deux heures, nous passâmes en revue quantité de tableaux et de statues venus de tous les pays ; le plus beau, à mon goût, est l'œuvre d'un canadien, M. Reid ; il représente une famille qui apprend sa ruine au moment où son chef est mourant, c'est la fidèle image de la désolation. La Pologne et la Russie y ont des collections de peinture remarquables.

Puis nous avons visité les départements des arts libéraux, des machineries, de l'agriculture ; je n'entreprendrai pas de rédiger la description des merveilles que nous avons eues sous

les yeux, ce serait trop long, et il sera plus facile et plus amusant pour moi, et pour mes amies, de le faire de vive voix à mon retour. Je dirai seulement que le département des fruits de Los Angelos, California, est quelque chose d'artistement imaginé, et de savamment exécuté. Il y avait une maison faite d'oranges, avec des colonnades de bananes ; sur le toit était un énorme éléphant en noix, au dos duquel une chaise à porteur était attachée avec une sangle de citrons, et dans la chaise une dame en je ne sais quel fruit. Il y avait des maisons construites en fèves de couleurs et d'espèces différentes, des pyramides de blé-d'inde, et partout des guirlandes, des desseins variés formés de produits agricoles ou horticoles, disposés avec un goût admirable.

Nous sommes montés en élévateur, jusqu'au haut de la *Tour Eiffel* à deux cent soixante pieds de hauteur. Nous avons pris place dans une petite voiture traînée par une mule, pour pénétrer dans l'intérieur d'une mine artificielle en opération : tout y fonctionnait avec une régularité automatique, des mineurs gros comme mon doigt maniaient le pic avec ardeur, des chariots transportaient les matériaux, les élévateurs les sortaient à la surface de la terre, la fonderie faisait son œuvre et le pur métal qui en sortait était porté à destination par des voitures en miniature qui allaient et venaient continuellement sur la route. Pendant près de deux heures, une troupe de cinquante musiciens Autr[illegible]us de Vienne pour l'occasion, nous tinrent sous [illegible] le leur talent et des accords puissants dont i[illegible]nt [illegible] immense salle ; ils avaient plusieurs sortes d'instruments, mais les violons dominaient. Enfin, après une journée d'allées et venues sur le champ de l'exposition, les chars électriques, le bateau, les grands chars et la voiture nous ramenaient au couvent, où, pre[illegible] en même temps que nous,

arrivait mère Elisabeth qui revenait de la ferme pour une semaine au moins.

Ce matin, après une bonne nuit de sommeil au collège, M. Proulx disait sa messe au couvent à huit heures ; les sœurs s'étaient préparées pour l'occasion, aussi le chant et la musique furent vraiment entraînants. Toute la journée fut employée à visiter le couvent : dans l'avant-midi, le noviciat ; dans l'après-midi, le reste de cette vaste maison pleine d'air et de lumière. Les appartements destinés aux élèves qui, toutes, appartiennent à la haute classe de la société californienne, sont d'une richesse, d'un goût, d'une beauté hors ligne ; le noviciat des sœurs de chœur, celui des sœurs converses, les salles de travail et de récréation sont vastes, bien éclairés, simplement ornés ; les cellules des sœurs professes sont petites, pauvres, sans autre luxe que leur extrême propreté. Le tout rencontre convenablement les besoins si différents de chacune des personnes qui vivent sous ce toit. A cinq heures il y eut le salut, et M. Proulx qui donna la bénédiction du saint Sacrement revêtit une magnifique chappe, don précieux de la révérende mère Jean Baptiste, supérieure générale de la maison mère d'Hochelaga.

Après le souper, nous passâmes à la salle de musique, avec toute la communauté, pour assister à une séance donnée en l'honneur de M. Proulx. La salle retentissait des souhaits de bienvenue, chantés en chœur avec accompagnement de pianos, violons et mandolines. Les élèves actèrent plusieurs petites pièces ; les grandes, les moyennes, et les petites eurent l'occasion de paraître sur la scène tour à tour. C'était vraiment joli, mais le meilleur m'échappait, ne sachant pas l'anglais. Je ne pourrai non plus rendre compte à personne du petit *speech* américain qu'à la fin du compte M. Proulx dut faire à ces demoiselles.

Voici le programme de cette séance, tel qu'il nous a été remis :

A GREETING
To Our Reverend FATHER
From CANADA.
High School Cadets March.

CANTATA

Three Little Birds in the Nest.
The First " Te Deum "......... Elocution.
Carmena Valse : Mandolin, Guitar, Piano and Violin.
The Little Night Caps.
Charge of the Light Brigade. Drill.

A. M. D. G.

Cette agréable soirée terminée, M. Proulx fut reconduit en voiture au collège.

XLVIII

Couvent d'Oakland, 23 *avril* 1894.

Après une bonne nuit de sommeil, M. Proulx qui paraît vraiment avoir recouvré toute sa santé, sinon toutes ses forces, est revenu de grand matin au couvent ; il est décidé de se reposer aujourd'hui, en écrivant seulement quelques lettres.

Les sœurs sont pour nous d'une prévoyance et d'une bonté extrême, elles nous traitent comme des enfants gâtés ; je ne saurais dire de quelle délicatesse de soins et d'attentions je suis l'objet de la part de toutes, mais en particulier de sœur Marie de Nazareth, qui certainement ne pourrait faire davantage si j'étais sa sœur. Tous les soirs, elle vient s'asseoir sur mon lit, et jusqu'à dix heures nous parlons de Saint-Lin, de son père, de son frère, de sa sœur, de chacune des sœurs de Saint-Lin qu'elle a connues, d'Eugénie Gauvreau, devenue madame J.-B. Forest qui lui a envoyé une paire de petits ciseaux, de mademoiselle Georgiana Pichette qui lui a envoyé un petit chapelet rouge, etc., etc.

Vers trois heures et demie, nous devons assister, ici même, à une séance de phonographie. Je me dépêche de finir mon journal, avant qu'on vienne nous chercher. J'ai fait un essai de cet instrument merveilleux, samedi à San Francisco, et pour la première fois j'ai entendu un concert répété par la voix du phonographe, c'est très amusant. Ne soyez pas inquiets si

vous êtes quelques jours sans recevoir de journal, nous partirons probablement demain matin pour aller passer deux jours à l'exposition, où, pour tout voir, il faudrait des semaines.

Chaque jour nour recevons des nouvelles de Saint-Lin, aujourd'hui même, deux lettres de M. Desrosiers, qui est de retour au presbytère, nous sont parvenues, avec une de mademoiselle Harvey et une d'Alice. Comme toujours elles ont été les bienvenues. Je ferai mon possible pour répondre bientôt à mes bonnes amies, en attendant je leur présente mes amitiés.

IL

Couvent d'Oakland, Californie, 25 *avril* 1894.

Aujourd'hui, je commence mon journal après avoir eu le plaisir de lire plusieurs épîtres parties de Saint-Lin le 17, lesquelles nous ont été remises ce matin même : lettres de M. Martel, de M. Desrosiers arrivées à Oakland comme il le pensait, le jour anniversaire de sa propre arrivée à Saint-Lin ; de sœur Charles Borromée, de sœur Marie Adhémar, qui m'apprend qu'au couvent de Saint-Lin elles ont la charité de me faire une petite part dans leurs prières, ce pour quoi je leur suis bien reconnaissante ; enfin d'Alice et de Dina. Après avoir tout lu, nous n'étions pas encore rassasiés, et j'en veux à la névralgie qui nous a privés de celle de mademoiselle Harvey : j'espère que ce mal de tête est disparu depuis longtemps, et que cette chère malade s'en vengera en nous écrivant bientôt de ces longues lettres qui toujours nous sont si agréables.

Avant-hier donc, pendant plus de deux heures nous avons écouté le phonographe exécuter devant nous des morceaux de musique, des chansons, des concerts donnés dans différents pays que nous entendions à Oakland avec le bruit des applaudissements prolongés qui y soulignaient les endroits les plus mar-

quants. Les demoiselles du couvent répétèrent la chanson de bienvenue à M.Proulx,qui avait commencé la petite séance de la veille; M.Proulx en prononça le titre en face de l'instrument,et le phonographe le reproduisit fidèlement. Puis il souleva une salve de battements de mains, quand il fit redire à ce gosier inorganique la demande et la réponse suivantes : " Master phonographe, do you speach french ? — Je parle français, anglais, grec et latin. " Cette invention est merveilleuse, cependant l'accent criard et métallique qu'elle fait entendre est loin d'avoir la suavité, la netteté, l'expression des sons et des voix qu'elle essaie de reproduire.

Hier matin, M. Proulx revint au couvent pour le déjeuner, après lequel nous partîmes pour l'exposition de San Francisco. Le trajet prit deux heures environ, et tout le reste de la journée fut employé à revoir ce que nous avions remarqué précédemment de plus intéressant, puis à examiner les produits industriels et agricoles de tous les pays. La somme de richesses accumulées là est incroyable. Tout le jour, nous avons erré dans des bâtisses immenses remplies, combiées des marchandises les plus variées, d'objets d'arts, de tout ce que la nature et l'industrie humaine peuvent produire. C'est prodigieux, et cependant nous n'avons pu voir que la bien faible partie de ce fouillis de trésors entassés.

Pour les curiosités, entr'autres choses, nous avons visité un village Sioux, les sauvages ont joué et dansé en notre présence, moyennant finance. Nous avons vu des autruches, un volcan, la fille de Pharaon qui semble être une statue de marbre, laquelle, par l'effet des lumières, paraît-il, semble renaître à la vie, descend lestement de l'estrade où elle est debout sur un piedestal, pour venir nous présenter des fleurs, puis remonte

reprendre sa place, se met à chanter jusqu'à ce qu'elle redevienne marbre soùs nos yeux. Nous avons vu des bêtes de toutes sortes. des chiens, des singes, des chèvres, des perruches, des ours, des lions qui à tour de rôle ont exécuté leurs exercices sous nos yeux, etc., etc. Enfin, après toute une journée de marche et d'examen, M. Proulx se sentit très fatigué, avec un léger mal de tête ; nous sommes revenus le soir même, bien décidés à nous reposer toute une journée, et peut être plus longtemps, afin de continuer ensuite cette revue avec plus d'agréments ; si vous ne recevez pas de journal demain, c'est que nous y serons retournés.

Cette nuit, M. Proulx a beaucoup souffert de son mal de tête, qui s'est dissipé un peu avec le matin ; il se repose en écrivant quelques lettres. Dans le département de la Turquie, apercevant des *petites pipes*, il eut la pensée de réparer le désastre qu'a subi M. Martel, et de récompenser M. Desrosiers d'avoir eu tant de compassion pour lui ; en conséquence, trois pipes turques sont aujourd'hui dans la valise, et nous suivront jusqu'à Saint-Lin. Il paraît que, si, à la prochaine visite, M. Proulx peut trouver des *cordeaux*, ou des *bombes*, ou des *entoutcas*, convenables, les *chouannes* aussi auront leur souvenir.

Depuis que nous sommes ici, nous mangeons à chaque repas, des fraises, des patates nouvelles, des radis, des petites fèves, etc., poussés en pleine terre.

Les sœurs font toujours tout ce qu'elles peuvent imaginer pour nous être agréables, aussi les jours s'écoulent rapidement et joyeusement dans ce séjour enchanteur, et deux semaines entières se passeront rapides à jouir des soins et de la bienveillance dont nous y avons été l'objet, avant que nous songions à

reprendre la route du retour : retour lent par prudence, mais pendant lequel chaque jour sera rempli de joie, et de reconnaissance envers Dieu, puisque le but du voyage a été atteint, et que, avant trop longtemps, nous aurons le bonheur de revoir les personnes chères que nous avons laissées là-bas.

A bientôt !

L

Couvent d'Oakland, Californie, 28 *avril* 1894.

Avant-hier, M. Proulx dit sa messe au couvent à huit heures, écrivit un peu, après quoi, nous partîmes pour San Francisco, mais la pluie nous fit revenir sur nos pas. Nous passâmes le reste de la journée au couvent, à lire, écrire et causer avec les sœurs. Je parlai longtemps avec sœur Marie Monique, qui fut autrefois l'intime amie de sœur Marie Olive de Saint-Lin, lorsque toutes deux restaient à Longueil.

Cette bonne sœur fait vraiment l'impression d'être une sainte, et elle m'a édifiée plus que je ne saurais dire. Elle est bien malade, condamnée par les médecins, et non seulement elle ne craint pas la mort, mais elle la désire ardemment et en parle avec tant de sérénité et de joie que l'on comprend que c'est bien dans sa patrie qu'elle retourne. Elle dit qu'elle ne se consolerait de sa guérison que si elle recouvrait une santé assez forte pour rendre de réels services à sa communauté, car, dans ce cas, elle serait prête à se sacrifier de nouveau. Elle m'a prié de la rappeler au souvenir de sœur Olive, en lui demandant de prier pour elle.

Hier, M. Proulx dit sa messe au couvent, et, après déjeuner comme le temps était beau, nous partîmes pour San Francisco ; la voiture, les chars et le bateau " Oakland " nous transportèrent à cette ville où un carosse à deux chevaux nous condui-

fit d'abord à l'église française, qui est très jolie. Ensuite, apercevant les deux hautes tours d'une imposante construction, M. Proulx, en s'informant au cocher, apprit que c'était une synagogue juive ; nous nous y rendons, nous montons un large et haut escalier en pierre, nous pénétrons sous un portique spacieux, ayant de chaque côté un large escalier tournant qui conduit dans des galeries intérieures ; les escaliers comme les planchers étaient recouverts d'un épais tapis de velours. Nous pénétrons à l'intérieur, et là nous apercevons une grande foule en habit de fête, assise sur des bancs bourrés en velours rouge, disposés et faits comme ceux de nos églises ; le son puissant de l'orgue et le chant d'un chœur nombreux faisaient retentir les échos de ce vaste et somptueux édifice ; nous nous asseyons, soudain musique et voix se taisent, un rabbin se lève de la stalle où il était assis avec ses confrères, s'avance à la balustrade qui ressemble à celle de l'église de Saint-Lin, et là commence un *speech* en anglais. Plus moyen de nous en aller, un homme garde la porte pendant tout le sermon, afin que ni entrées ni sorties ne viennent déranger l'orateur. Pendant vingt minutes environ, M. Proulx comme tous les autres, moi exceptée qui n'y comprenait rien, restèrent sous le charme de son éloquence ; il prêchait sur *Moses* qui avait délivré les Juifs de l'esclavage des Egyptiens, il rappelait ce qui avait signalé son passage dans le désert, qu'il comparait au désert de cette vie, etc., etc. M. Proulx assure qu'un prêtre catholique, prêchant sur cette épisode de l'ancien testament, n'aurait pu parler ni mieux ni autrement. Après le sermon la musique et le chant recommencèrent, mais, comme les portes étaient libres, nous sortîmes aussitôt.

De là, nous allâmes jeter un coup d'œil dans une église presbytérienne qui se trouvait ouverte ; il n'y avait rien qu'un

orgue, une estrade pour le ministre, et des bancs. Nous nous rendîmes à la cathédrale, très convenable, avec de jolis vitreaux ; puis à l'église des jésuites, grande, belle, riche en tableaux de prix, mais un peu sombre. Enfin la voiture nous mena jusqu'à l'entrée du parc où nous allâmes visiter le conservatoire, espèce de serre immense où se trouvent réunies des plantes et des fleurs de partout, chacun des appartements qui les contiennent ayant la température de leur pays natal, collection importante et intéressante à étudier. Ensuite, nous passâmes au Muséum, pour y examiner une multitude d'oiseaux bourrés, plusieurs sortes de bêtes, les minéraux et coquillages de mer qui s'y trouvent. Enfin, nous nous rendîmes sur le terrain de l'exposition.

Nous dinâmes chez les Japonais, mangeant du riz bouilli à la place de pain, et n'ayant pour tout outil que deux petites baguettes de bois. Une jeune japonaise nous montra comment nous en servir, mais il va sans dire que malgré ses leçons nous étions maladroits ; nul doute que nous avons fait rire de nous, n'importe nous avons bien ri de notre côté.

A demain la suite. Bonjour !

———

LI

Couvent d'Oakland, Californie, 29 *avril* 1894.

Je reprends la suite de mon récit. Après notre dîner au Japon, nous allâmes voir les tours de force qu'exécutaient des enfants du même pays. C'est quelque chose d'incroyable ; les xercices périlleux auxquels ils se livraient sous nos yeux ne levraient pas être permis, ce me semble, dans les pays civilisés, t j'étais péniblement affectée en pensant à ce que ces malheueux enfants ont dû souffrir pour acquérir cette souplesse et tte agilité.

Au sortir de là, il s'agissait d'aller choisir des souvenirs pour demoiselles du presbytère ; le sort tomba sur des mouchoirs soie, sur lesquels furent savamment inscrits à la machine noms de celles à qui ils sont destinés. Tous sont de cours différentes, très jolis, excepté le mien ; mais je n'en pour faire de reproche à personne, puisque c'est moi qui l'ai isi.

Nous passâmes par " l'Enfer du Dante ", qui n'avait de tere que le nom. Nous eûmes la curiosité et le courage d'en dans une balançoire immense " pour nager dans l'air ", ce

qui procura à M. Proulx les *délicieuses sensations* si fidèlement décrites par le révérend Père Lacasse. Nous visitâmes l'exposition chinoise ; chez les chinois, M. Proulx se fit servir une collation ; c'était assez bon, mais le cœur m'en lève encore quand je pense aux garçons qui nous servaient. Enfin, après cette longue journée de promenade, nous revinmes au couvent où un souper délicat et une aimable compagnie nous attendaient ; la conversation tomba sur l'hypnotisme, le magnétisme, etc., grand intérêt, il se faisait tard quand M. Proulx partit pour le collège.

Hier matin, quoiqu'il n'ait pas dormi toute la nuit, il était dispos ; après le déjeuner, nous partîmes avec la révérende mère Marie Thaïs de Saint-Joseph, et sœur Marie Célestine, pour visiter le parc Blair, et les cimetières catholiques et protestants d'Oakland ; une voiture nous conduisit aux chars électriques, qui suivent un chemin impossible aux voitures, montant et descendant par des sentiers escarpés d'où nous jouissions d'une vue splendide. Le cocher vint nous rejoindre au parc que nous visitâmes à pied, puis prenant la voiture nous circulâmes dans les allées du cimetière protestant où sont plusieurs riches monuments, et du cimetière catholique, plus humble, mais tout aussi orné d'une étonnante variété de fleurs, d'une profusion de roses, dont nous ne pouvons avoir l'idée en Canada. Nous revinmes par un autre chemin aussi beau, moins sauvage que le premier. Cette promenade avait pris toute notre avant-midi.

Après le dîner, pendant que M. Proulx se reposait, j'écrivis mon journal ; puis la voiture des sœurs vint nous chercher pour nous faire faire un tour de deux heures dans Brooklin, une petite ville voisine, et dans les plus belles rues d'Oakland

qui est une merveille de ville, avec ses parcs privés et publics, ses haies vives, ses pelouses verdoyantes, ses frais booages, ses épaisses charmilles, ses arbres magnifiques, sa végétation luxuriante et son incroyable exubérance de fleurs. Voici un trait qui vous en donnera une idée. Hier matin, nous apercevons la chapelle et les autres appartements, tous pavés de roses effeuillées ; ce n'était pourtant pas le jour de la procession, non, c'était le jour du balayage, et les fleurs remplaçaient le bran de scie dont on se sert au Canada pour empêcher la poussière de s'élever sous le balai. A Brooklin, nous avons visité l'église Saint-Antoine ; à Oakland l'église Saint-Patrick et l'église Portugaise, monuments religieux assez ordinaires. Le soir, nous étions revenus pour le souper et la séance académique et universitaire que M. Proulx donne aux sœurs à chaque repas.

Ce matin, M. Proulx qui est vraiment bien, dit la messe de la communauté ; après le déjeuner, on nous envoya faire un tour de chaloupe sur le lac Merritt situé derrière le couvent ; le temps était beau et chaud, la brise fraîche ridait la surface du lac miroitant, c'était délicieux.

Au retour, après s'être reposé un peu, M. Proulx partit pour aller dîner chez le révérend M. King, curé de Saint-Mary, celui qui a fait venir les sœurs à Oakland et qui de tout temps fut leur bon ami. Il en est revenu déjà, et doit donner tout-à-l'heure la bénédiction du saint sacrement.

Sœur Marie de Nazareth m'a enseigné quelques leçons d'anglais, et, comme récompense de mes *progrès*, disait-elle, elle m'a donné aujourd'hui un *agnus Dei*, et un scapulaire fait de ses mains. Je les ai reçus et les conserverai avec bonheur, en souvenir des bontés et des soins qu'elle a eus pour moi, et de

l'affection qu'elle m'a témoignée. Mademoiselle Harvey aura, sans doute, occasion d'en donner des nouvelles à sa sœur ; elle peut lui dire qu'elle est bien et paraît très heureuse. C'est une petite sainte, que les sœurs estiment et apprécient beaucoup.

Saluts à tous !

LII

Couvent d'Oakland, Californie, 30 *avril* 1894.

Pour la dernière fois je date mon journal d'Oakland ; je l'écris pendant que M. Proulx est allé à San Francisco acheter nos billets de passage d'ici à Portland, en Orégon. Ce soir nous ferons le premier pas vers Saint-Lin, mais Dieu sait quand nous ferons le dernier. En attendant, nous devons le remercier, puisque le voyage semble avoir eu tout le succès espéré. Il est loin le temps où M. Proulx ne devait prendre que trois quarts d'heure de conversation par jour ; il parle maintenant depuis le matin jusqu'au soir, sans en paraître fatigué le moins du monde ; les sœurs d'Oakland le voient tel qu'il était avant sa maladie, et elles jouissent des prémices de sa santé renouvelée.

M. Proulx vient d'arriver ; en revenant, il est allé faire ses adieux aux Frères chez qui il avait sa chambre pour la nuit. A son retour au couvent, les élèves de la classe des graduées lui présentèrent une gentille petite adresse, lui exprimant leurs vœux et leurs souhaits. Puis chacune des bonnes Sœurs avec lesquelles nous avons eu des rapports, voulut nous faire quelques petits présents. La révérende mère Elisabeth donna à M. Proulx des cuillères artistement travaillées, et à moi un petit écrin très léger et une image de l'Immaculée Conception ; sœur Marie Thaïs une image du Sacré-Cœur à M. Proulx, et à moi

une image de la sainte Vierge ; elle nous a de plus remis de petits souvenirs pour chacune des sœurs de Saint-Lin qu'elle a connues ; sœur Marie de Nazareth m'offrit des images faites avec des fleurs de leur jardin et de la mousse de mer ; sœur Marie Mathilde nous présenta, à chacun, un couteau à papier finement découpé, ainsi que des monnaies chinoises, des échantillons de marbre, de coquillages, de fleurs, etc., etc. Enfin il est impossible de se montrer plus aimables. M. Proulx répète que jamais dans toute sa vie il n'a reçu d'hospitalité plus princière, et que la cordialité, la bienveillance et les délicatesses de toutes sortes dont on nous entoure ne sauraient être surpassées. Le souvenir du couvent d'Oakland, de son jardin, de ses fleurs, de ses habitants et des quinze jours que nous y avons passés restera, certainement, un des meilleurs de notre voyage.

Après-midi, les sœurs vont nous mener voir le jardin et les serres superbes d'un M. Harmon, qui est voisin du couvent. C'est un protestant, qui s'est toujours montré très bon pour elles. Ce soir, à notre départ, mère Elisabeth et mère Marie Thaïs de Saint-Joseph doivent venir nous reconduire jusqu'à la gare d'Oakland, poussant la bonté jusqu'à l'extrême limite.

A bientôt !

LIII

Hôpital de Portland, Orégon, 2 *mai* 1894.

Ce matin, vers huit heures, le train à bord duquel nous avions pris place lundi soir, s'arrêtait à la gare de Portland, dans l'Etat d'Orégon. Nous nous sommes fait conduire chez les sœurs de la Providence, à l'hôpital Saint-Vincent. M. Proulx et la révérende mère Elisabeth les avaient prévenues de notre arrivée, de sorte que nos deux chambres nous attendaient, et de plus la cordialité, l'affabilité et l'empressement que nous avons rencontrés partout chez toutes les sœurs canadiennes que nous avons eu l'occasion de connaître dans le cours du voyage.

Lundi soir donc, au couvent d'Oakland, toutes nos bonnes amies s'étaient réunies pour assister à notre dernier souper, et nous faire leurs adieux ; la conversation fut aussi animée et plus intime que jamais, avec une nuance d'attendrissement de part et d'autre ; lorsque le temps de la séparation arriva, toutes m'embrassèrent affectueusement, mais sœur Marie de Nazareth me fit de si tendres caresses que je compris bien que toutes n'étaient pas pour moi, et que son cœur filial et fraternel était vivement touché à la pensée que bientôt je reverrais son père, sa sœur, toute sa famille à laquelle je pourrais donner de ses nouvelles, et lui faire connaître tant de choses qui, certainement, l'intéresseront. Mère Elisabeth et mère Thaïs nous

accompagnèrent en voiture jusqu'à la gare, et, les chars partis, elles nous faisaient encore des signes d'adieux jusqu'à ce que nous disparûmes à leurs regards.

M. Proulx dormit bien toute la nuit ; le lendemain la journée se passa à regarder le paysage, les montagnes et les vallées que nous traversions, le tout brûlé par la sécheresse. Vers neuf heures du matin, le train s'arrêta à Dunsmuir, et nous nous promenâmes un peu sur la plate-forme pour prendre l'air, tout en examinant le village que nous avions sous les yeux.

Environ une demi-heure après, le train arrêtait de nouveau, dix minutes, à Shasta pour permettre aux passagers d'admirer à loisir les chûtes d'eau gazeuse qui lancent des jets à une cinquantaine de pieds de hauteur, tout près de la voie, et d'en boire dans le réservoir où elle coule pour l'usage du public. Nous y avons goûté, elle n'est ni bonne ni mauvaise. Dans le cours de l'après-midi, nous passâmes de la Californie à l'Orégon. Dans ce dernier Etat, la pluie est plus fréquente, et par conséquent la verdure et la campagne plus belles. Nous traversâmes plusieurs villages considérables, et ce matin nous arrivions à Portland par un temps superbe.

Nous nous reposons aujourd'hui de notre long séjour dans les chars. Peu après notre arrivée, la Supérieure de la Maison Provinciale des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, à Portland, est venue nous faire visite. Elle voulait nous emmener loger au couvent, M. Proulx pouvant avoir une chambre dans la maison du chapelain ; mais M. Proulx, tout en la remerciant beaucoup de son offre obligeante, ne l'a pas acceptée, parce qu'il trouvait qu'il ne valait pas la peine de leur donner ce trouble pour le peu de temps que nous resterons ici, d'autant plus que nous sommes tout-à-fait bien à l'hôpital.

M. Proulx est bien. Il a fait connaissance avec le chape-

lain, M. Titus Placentini, prêtre italien, qu'il trouve très aimable. J'ai un peu mal à la tête aujourd'hui, je termine pour me reposer.

Bien des amitiés à tous.

LIV

Hôpital de Portland, Orégon, 4 mai 1894.

Si je n'ai pas écrit hier, ce n'est pas mon mal de tête qui m'en a empêché, car quelques heures de repos a suffi pour le faire disparaître, mais c'est le temps qui m'a fait défaut.

La première nuit de M. Proulx à Portland fut troublée par un petit incident qui, depuis, amuse beaucoup les sœurs, à l'exception de sœur Rita qui en est l'héroïne. Elle ignorait que M. Proulx était arrivé et occupait la chambre qui lui avait été préparée ; dans la nuit, ayant besoin d'une oreiller pour un malade, elle alla la chercher sur le lit de M. Proulx, quand, à demi éveillé par son entrée dans la chambre, il s'écria tout-à-coup : " Mais, qu'est-ce qu'il y a ! Elle poussa un cri étouffé et s'enfuit aussi vite que possible ; peu après elle retourna, avec de la lumière cette fois et une autre personne, pour le rassurer, au cas où sa visite nocturne l'aurait effrayé, autant qu'elle l'avait été elle-même. Maintenant, chacune la taquine à qui mieux mieux.

Hier, fête de l'Ascention, M. Proulx dit sa messe à sep

heures dans la chapelle de l'hôpital pendant laquelle la musique et le chant firent merveille, Jamais, depuis notre départ, je n'ai entendu mieux chanter ; c'est sœur Fortunate qui est la maîtresse de chant et elle est admirablement secondée. Après le déjeuner, les sœurs nous firent visiter leur communauté, leurs malades et leur maison qui est une très grande bâtisse en bois, bien divisée et meublée ; elles ont une autre maison en construction à un demi-mille de distance ; elles espèrent qu'elle sera prête à les recevoir à l'automne.

Dans le cours de l'avant-midi, sœur Marie Xavier, de la Maison Provinciale des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie vint nous faire visite et nous dire que sœur Justine, la maîtresse des novices, et sœur Léocadie, l'économe de leur Maison, viendraient nous prendre à midi pour aller au Mont Thabor, à cinq milles d'ici, chez les sœurs du Précieux Sang. En effet, elles arrivaient peu après, et nous partions tous quatre en chars électriques pour aller voir M. Brosseau, chapelain des sœurs du Précieux Sang, et sa sœur, sœur Saint-Louis. Le Docteur Brosseau de Montréal est leur oncle. Nous avions promis à leur sœur, sœur Marie Célina du couvent d'Oakland, d'aller leur faire visite, en passant, pour leur donner de ses nouvelles ; elle les en avait prévenus ; ils nous reçurent avec de vives démonstrations de joie ; deux chambres nous avait été préparées au presbytère, et on voulait absolument nous y garder quelques jours. Nous visitâmes la chapelle des sœurs, leur cloître, leurs cellules ; tout y est d'une extrême propreté et pauvreté. Nous vîmes la Supérieure, l'Assistante qui est la nièce de la révérende mère Caouette leur fondatrice, et sœur Saint-Lonis, mademoiselle Brosseau, qui est une belle petite sœur aux yeux noirs ; elle n'a que vingt-sept ans et il y a

dix ans qu'elle est religieuse. Elles ne sont que depuis deux ans à Portland, et n'ont pas encore reçu de postulantes. Leur règle est très austère. Leur maison est construite dans une jolie plaine, bien cultivée, toute entourée de collines dont la plus élevée est le Mont Thabor qui a donné son nom au Monastère.

De retour à Portland, nous arrêtâmes voir la cathédrale qui est assez convenable, et vers cinq heures nous arrivions à l'hôpital. Après le souper, nous assistâmes au salut et au mois de Marie, auxquels la beauté du chant donne un double attrait ; puis, un peu fatigués de la journée, nous nous couchâmes de bonne heure. Trois sœurs vinrent faire une petite veillée à ma chambre : une américaine, sœur Marie de Nazareth pour entendre parler français, et deux canadiennes, sœur Joseph Alfred, une demoiselle Masse de Joliette, et sœur Cyrille, une demoiselle Rivet de Saint-Hyacinthe, pour entendre parler du Canada.

M. Proulx a moins bien dormi que d'habitude, il a eu mal à la tête une partie de la nuit, cela vient peut-être du changement de la température. Il avait fait très beau depuis notre arrivée, et ce matin il pleut, ce qui n'est pas rare par ici, parait-il. A présent il est mieux, il écrit, et il prendra toute la journée pour se reposer. Demain nous devons aller dîner chez les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie. Je suis bien. Et les gens de Saint-Lin, comment sont-ils ? Depuis dix jours nous n'en avons pas eu de nouvelles. M. Proulx, voyant que nous n'arriverions pas à New-Westminster aussi tôt qu'il l'avait pensé, a écrit à la mère Supérieure de ce dernier endroit, pour se faire renvoyer ses lettres à Portland ; nous les attendons demain.

Je présente mes respectueux saluts aux révérends messieurs du presbytère, mes amitiés aux trois dames, mes amies, en attendant que j'aie le plaisir de les revoir.

A bientôt !

LV

Hôpital de Portland, Orégon, 6 *mai* 1894.

M. Proulx se sent moins bien en Orégon qu'en Californie, quoique, à l'exception d'une journée, le temps ait toujours été beau, ce qui pourtant d'ordinaire lui donne plus de vigueur. Hier matin, après avoir dormi tant bien que mal avec un léger mal de tête qui revient chaque nuit, il dit sa messe à sept heures, et après son déjeuner il sortit avec un Monsieur qui lui fit visiter les églises, le parc, l'hôpital en construction, etc., après quoi il se rendit chez les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie où, peu après, j'arrivais moi-même avec sœur Justine et sœur Marie Xavier, qui étaient venues me chercher à l'hôpital.

Nous fûmes reçus avec cette aisance, cette noblesse de manières, cette bienveillance amicale dont toute cette communauté a le secret. Nous dinâmes dans un réfectoire dont les murs étaient ornés de guirlandes de roses et de feuillages. La conversation était animée et intéressante comme entre de vieilles connaissances. Nous visitâmes toute leur grande et belle maison ; je montai avec sœur Justine jusque dans le dôme qui domine le couvent. Là, pour la première fois, je pus avoir une

idée de ce qu'est Portland et de l'étendue de terrain que cette ville recouvre ; elle est divisée en deux parties par une rivière parsemée de petites îles qui ressemblent à des corbeilles de verdure flottant sur les eaux ; plus loin nous voyons la grande rivière Colombie dont les eaux vertes forment le fond du tableau. C'est grandiose, il y a ici beaucoup de belles résidences, beaucoup d'arbres et de verdure, et un peu de fleurs. Cependant cette ville ne peut être comparée, ni en richesse ni en beauté, à San Francisco et Oakland, où les fleurs poussent partout, où les maisons sont de vrais palais, où, dans les rues, les trottoirs en pierre de taille sont bordés, de chaque côté de pelouses qui ressemblent à de larges bandes de velours vert.

La révérende mère Marie Marguerite faisait les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite ; après nous avoir conduits à travers les classes, elle appela, dans la salle de musique, la première élève du pensionnat, une jeune fille de grands talents, pour la faire jouer du piano ; puis elle lui demanda de déclamer une récitation qui a pour titre " La mort de l'Indien " ; je ne compris pas, bien entendu, puisqu'elle parlait anglais, mais cette histoire doit être bien mouvementée, à en juger par l'attention de tous, et les émotions et sensations diverses que les gestes et la figure de la jeune fille exprimaient si bien. Nous allâmes voir la riche chapelle où, sous l'autel de la Sainte-Vierge, est couchée une statue de Sainte-Flavie, dont la gorge est ouverte par une plaie saignante ; sa robe est en satin blanc brodé d'or, comme sa ceinture, et elle a sur la tête une couronne de roses blanches et de feuilles vertes. Nous passâmes la communauté où religieuses, novices postulantes, anglaises, américaines, irlandaises, allemandes et canadiennes étaient

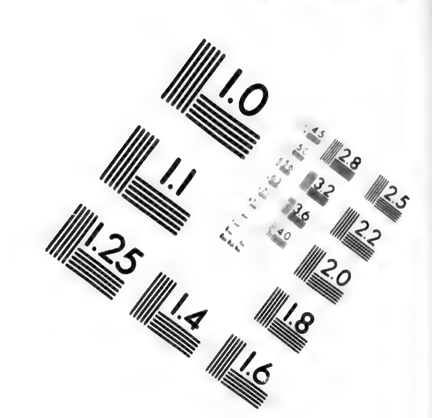
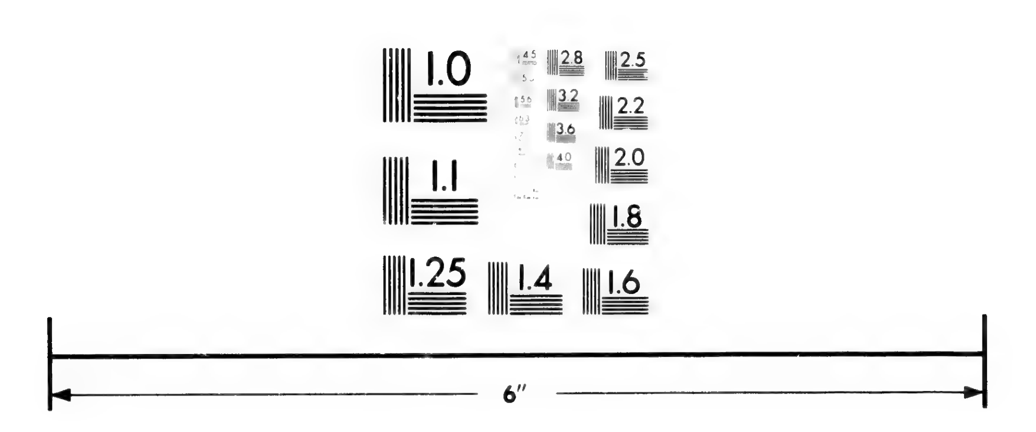


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





réunies. M. Proulx, toujours en anglais, les amusa beaucoup par le récit de ses aventures chez les sauvages.

Après un certain temps, nous partîmes avec sœur Léocadie, sœur Justine et sœur Marie Xavier pour aller sur une colline très élevée, appartenant aux sœurs, qui ont dessein d'y construire leur Maison Provinciale. Les chars électriques nous y grimpèrent par un chemin impraticable aux voitures ; de ce point élevé nous jouissions d'une vue d'une extraordinaire beauté, embrassant d'un coup d'œil la ville et la campagne, les rivières et les îles, les forêts et la plaine, les collines aux croupes arrondies qui s'élèvent en amphithéâtre avec les belles maisons de plaisance qui s'y étagent gracieusement. Les sœurs avaient apporté des gâteaux et des fruits, nous en fîmes une collation avant de redescendre au couvent, où il fallut, bon gré mal gré, souper avant de retourner à l'hôpital.

M. Proulx se sentait tout-à-fait bien, tant il était content de sa promenade ; mais, cette nuit, son mal de tête est revenu ; cependant, après sa messe et son déjeuner, il est retourné chez les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie qui voulait lui faire voir le cimetière ; il ne tardera pas, sans doute, à revenir. Pendant son absence, je suis allée avec la Supérieure de l'hôpital, mère Irène, et sœur Fortunate, voir leur hôpital en construction ; il est immense, et très bien situé sur une hauteur où l'air et la lumière ne lui feront pas défaut. Nous en sommes revenues à midi, et je me hâte de finir mon journal avant le retour de M. Proulx, car les lettres qu'il a fait venir de New-Westminster viennent de m'être remises, et je veux être tout-à-fait libre pour mieux savourer les nouvelles qui nous arrivent de Saint-Lin.

En terminant, je vous dirai que les sœurs du Précieux Sa[ng] ont envoyé un chapelet et une relique à M. Proulx, par

Brosseau qui est venu lui faire visite, et à moi un livre. Les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie nous ont donné aussi à chacune uu gentil souvenir, lors de notre passage chez elles.

A bientôt !

LVI

Hôpital de Seattle, Washington, 9 *mai* 1894.

Dimanche soir, après le retour de M. Proulx, les lettres venant de Saint-Lin furent ouvertes et lues avec bonheur. Nous sommes toujours si contents, d'apprendre que tout va pour le mieux là-bas. Merci à tous, de nous tenir si fidèlement au courant de vos occupations journalières. Vous ne sauriez croire combien est grand le plaisir que, par là, vous nous procurez.

J'ai reçu aussi le portrait d'Albert et de Rachel qui ont eu la bonne pensée de venir au devant de moi jusqu'en Orégon ; je ne les aurais pas crus aussi voyageurs. Je les remercie beaucoup de cette aimable attention. Leur portrait est très bon et très ressemblant. Si je savais faire une aussi belle image, j'irais poser de suite ; malheureusement les artistes me peignent toujours au naturel, c'est décourageant !

Dimanche soir, nous avons veillé avec la communauté de l'hôpital de Portland. M. Proulx a bien amusé les sœurs qui sont si heureuses d'avoir dans leur maison un prêtre canadien. Lundi matin, il avait encore mal à la tête ; malgré cela, après

sa messe et son déjeuner, nous partîmes avec deux sœurs de la Providence, sœur André et sœur Lucretia, pour aller en promenade à leur Maison Provinciale, à Vancouver, Etat de Washington. Pour franchir la distance de huit milles environ, qui sépare les deux maisons, il faut aller en petits chars, puis en bateau, puis en petits chars, puis en bateau, et encore en petits chars, et il en est de même pour revenir. Les endroits que nous traversâmes n'ont rien d'extraordinaire ; mais Vancouver est un lieu charmant, calme, paisible, bien bâti. La maison des sœurs est vaste, et si bien divisée que cela fait plaisir à la parcourir. Nous y fûmes reçus avec de grandes démonstrations de joie par les bonnes sœurs canadiennes qui y sont en majorité. Il fallut que M. Proulx les mette au courant des affaires universitaires, et sœur Joseph du Sacré-Cœur, une vieille fondatrice, ne se possédait pas de joie de ce qu'il lui était donné de voir celui, disait-elle, qui a travaillé efficacement à faire réussir l'œuvre de Monseigneur Bourget. Ses exclamations naïves étaient très amusantes et venaient du cœur, il n'y avait pas a en douter. Nous vîmes là sœur Olive qui est une demoiselle Lavallée, cousine des révérends messieurs Lavallée et Cabana, autrefois vicaires à Saint-Lin, sœur Providence du Sacré-Cœur qui m'avait connue il y a trois ans à Montréal, et une foule d'autres qui viennent des environs de Montréal. Enfin la journée se passa très agréablement, en bonne et joyeuse compagnie. Nous visitâmes leur chapelle dont elles sont très fières, et avec raison ; c'est un vrai bijou ; elles possèdent les reliques de saint Victor, et sa statue en cire est couchée dans une châsse sous l'autel de la Sainte-Vierge. M. Proulx qui savait que l'Evêque de l'endroit était absent, alla voir le

grand vicaire, M. Schram, belge, homme de bonnes manières. Comme il avait affaire à Portland, il revint avec M. Proulx, pendant que je revenais avec les sœurs.

M. Proulx était bien, son mal de tête s'était dissipé pendant cet agréable voyage. Le soir, nous descendîmes pour la dernière fois à la communauté, car nous devions partir le lendemain matin. En effet, hier, après avoir déjeuner en compagnie de monsieur le grand vicaire Schram, nous faisions nos adieux à la communauté, emportant, outre nos souvenirs, les photographies de l'hôpital, des sœurs, et du personnel de la maison, que nous avait données la Mère supérieure.

A neuf heures, les chars à bord desquels nous avions pris place laissaient la gare de Portland, et vers six heures du soir nous descendions à Seattle où une voiture nous conduisit à l'hôpital de la Providence, M. Proulx avait depuis quelques jours prévenu les sœurs de notre arrivée, de sorte que nous y étions attendus. Deux grandes chambres ont été mises à notre disposition ; nous y passerons probablement quelques jours, avant de partir pour New-Westminster.

M. Proulx est bien aujourd'hui ; il a passé une bonne nuit ; il est à écrire en ce moment ; il désire mettre ordre à sa correspondance pendant son séjour ici ; la tâche est peut-être un peu forte.

Nous avons fait la connaissance du chapelain, le révérend M. Demanez, belge, compatriote et ami de M. Schram, qui avait chargé M. Proulx d'une lettre pour lui. Ici, comme partout, nous nous trouvons en pays de connaissance. et avons de quoi jaser avec les sœurs canadiennes qui, comme nous, sont heureuses de parler et d'entendre parler du pays.

Le paysage que nous avons traversé de Portland à Seattle

est si insignifiant que je n'ai pas cru devoir vous en faire la description. Seulement trois ou quatre jolis villages se rencontrent sur la route, et l'ambitieuse petite ville de Tacoma.

A Bientôt !

LVII

Hôpital de Seattle, Washington, 11 *mai* 1894.

M. Proulx avait télégraphié avant-hier à New-Westminster, pour faire venir jusqu'à Seattle les lettres qui lui seraient arrivées ; elles nous rejoignaient ce matin, et j'ai eu le plaisir d'avoir des nouvelles des gens de Saint-Lin, avant de commencer à leur en donner. La dernière lettre était datée du premier mai ; nous serons maintenant quelques jours sans en recevoir d'autres ; n'importe, nous n'en avons pas moins goûté quelques moments de jouissance, qui nous donneront la patience d'attendre un autre plaisir.

L'hôpital de la Providence où nous sommes en ce moment, est vaste, beau, bien aéré et bien éclairé. M. Proulx s'y trouve bien, aussi bien qu'à Oakland, et moi de même. La ville de Seattle est jolie, sa population est très mélangée, toutes les nations y ont des représentants, plus ou moins dignes, paraît-il.

Avant-hier, M. Proulx a été faire visite au curé de l'endroit, le révérend M. Préfontaine, prêtre canadien qui est ici depuis trente deux ans. C'est un beau et digne vieillard qui est toujours heureux de voir des compatriotes ; il a emmené M. Proulx à l'autre extrémité de la ville, pour lui faire voir le lac

Washington et le parc Madison, qui sont une des plus grandes attractions de Seattle. Il l'accompagna au couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, dont la Supérieure, sœur Perpétue, est une demoiselle Lachapelle, native de Saint-Lin.

Ces religieuses avaient été prévenues de notre passage à Seattle, et elles m'avaient préparé une retraite chez elles, pensant que M. Proulx y prendrait aussi sa pension, et, pour la nuit, occuperait une chambre chez M. Préfontaine. Mais comme à Portland, M. Proulx ne voulut point leur donner ce trouble. Il accepta, pour hier midi, une invitation à dîner que la Supérieure lui fit pour lui et moi. Hier donc, dans l'avant-midi, je partis avec sœur Eugène, la supérieure de l'hôpital, pour aller voir le lac et le parc, ainsi que les fleurs, les oiseaux et les bêtes qui s'y trouvent, tels que cygnes, faisans, chevreux, loups-cerviers, ours, chiens, et lions de mer. Après avoir visité toutes les curiosités du parc, nous nous rendîmes au couvent des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie. Je visitai leur maison qui est jolie et confortable, sans avoir les proportions de celles d'Oakland et de Portland, qui sont des Maisons Provinciales. Pendant ce temps, M. Préfontaine avait été prendre M. Proulx pour lui faire voir une autre partie du lac, après quoi ils revinrent au couvent pour le dîner.

Un véritable festin nous avait été préparé. La conversation très animée et fort intéressante se prolongea assez tard dans l'après-midi. Enfin je revins avec sœur Eugène, pour écrire à mes amies du presbytère et copier quelques lettres dans le grand cahier. M. Proulx rentra plus tard. Il a accepté pour aujourd'hui une invitation à dîner de M. Préfontaine, qui veut lui faire goûter de ses sauces ; il est, paraît-il, un cordon bleu hors ligne, et est fier de son talent.

Les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie ont demandé à

M. Proulx d'aller dire la messe à leur chapelle, dimanche matin ; elles l'enverront chercher en voiture et le garderont probablement une partie de la journée, car elles se plaignent de ne l'avoir presque pas vu ; je suis invité d'y aller avec lui.

Ce voyage de communauté en communauté est pour M. Proulx un vrai triomphe, et l'ovation qui lui est faite à chacune d'elles est certainement de nature à lui être agréable. Partout on se le dispute, on se l'arrache ; six chambres nous attendaient à Portland, quatre à Seattle. Chacune fait son possible pour le convaincre que, dans l'intérêt de sa santé, il devrait prolonger son séjour chez elle. Et les démonstrations de joie avec lesquelles il est reçu partout, et le regret qu'il voit à son départ, ne peuvent lui être indifférents. Ces témoignages de respect, de bienveillance et de sympathique considération lui font du bien au cœur et aux nerfs à la fois, et aident beaucoup à sa guérison complète. Si cela continue, en peu de temps, je crois qu'il se trouvera aussi fort qu'avant sa chûte de voiture. Ci-inclus un extrait d'un journal de Portland, qui parle de son passage en cette ville.

Extrait du " Catholic Sentinel " de Portland, Orégon, 10 mai 1894.

" Un visiteur distingué à l'Académie Sainte-Marie. — L'A-
" cadémie Sainte-Marie a été honorée, le 5 et le 6 mai, de la
" présence du chanoine Proulx, Vice-Recteur de l'Université
" Laval à Montréal. La visite de ce prêtre, aussi distingué que
" savant et aimable, de cet apôtre de l'éducation, en cela l'émule
" de l'évêque Keane, a été une compensation au désappointe-
" ment causé par ce dernier, il y a quelques semaines, lorsque
" la maladie l'obligea d'abandonner le projet qu'il avait fait de

“ venir dans notre ville. Connaître le chanoine Proulx, c'est “ connaître ce qu'il y a d'estimable, de digne et d'érudit. ”

On ne m'a pas encore parlé de la culture des fleurs sur la tombe de ma tante ; j'aimerais à savoir qui s'en est chargé, et si les bouquets qui ont hivernés à la sacristie sont assez beaux pour permettre de bien l'orner.

LVIII

Hôpital de Seattle, Washington, 12 *mai* 1894.

Hier, avait lieu le dîner de M. Préfontaine. M. Proulx s'y rencontra avec six convives, prêtres de différentes nations, dont les bonnes manières et la conversation, à la fois instructive et amusante le charmèrent. Il revint enchanté de sa promenade, des connaissances qu'il y avait faites, et en particulier de M. Préfontaine et de ses sauces.

Deux Pères Jésuites qui se trouvaient au dîner l'invitèrent à aller chez eux aujourd'hui à midi, autre *fricot* qui lui était ménagé. Ces RR. Pères demeurent tout près de l'hôpital. M. Proulx se fit un devoir de s'y rendre, quoiqu'il ne fut pas très bien ; il n'a presque pas dormi la nuit dernière, et a souffert du mal de tête une partie de l'avant-midi. Cette promenade lui fit du bien ; il en est revenu guéri. Il rencontra, au dîner, un italien de naissance, le révérend Père Guidi, frère de Mgr Guidi, de Rome, avec lequel il avait eu d'excellents rapports pendant son séjour là-bas.

Avant-midi, pendant que M. Proulx se reposait, la Mère Supérieure m'a fait visiter sa maison qui est grande, belle, bien meublée, mais qui est loin d'être remplie de malades en ce moment ; la misère est si grande par ici, que la foule des gens qui ont dû aller chercher fortune ailleurs, a considérablement diminué la population. La grande partie des pauvres sans

ouvrage se sont réunis et forment une armée qui campe en dehors des villes, et essaye de temps à autre de s'emparer des chars pour se faire transporter à Washington, la capitale des Etats-Unis. La police doit intervenir, résister, faire des arrestations ; il y a même eu des rencontres où quelques hommes ont perdu la vie. Les gens pensent que la grande misère amènera avant longtemps de sérieuses révolutions. M. Proulx n'en croit rien. Dans tous les cas, nous aurons le temps de traverser les lignes auparavant.

Lorsque M. Proulx est revenu de chez les RR. Pères Jésuites cet après-midi, il y avait déjà longtemps que la révérende Mère Supérieure des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie était arrivée à l'hôpital, pour lui faire visite et lui rappeler que sa voiture viendrait le chercher demain matin ; elle causa assez longtemps encore après son retour.

Je vous souhaite le bonjour !

LIX

Hôpital de Seattle, Washington, 13 *mai* 1894.

M. Proulx a eu une très bonne nuit, il s'était couché de bonne heure et s'est levé frais et reposé. J'avais, à six heures, assisté à la messe de l'hôpital et fait la sainte communion ; je finissais mon déjeûuer, quand la voiture des sœurs arriva.

A huit heures, la messe commençait au couvent. La chapelle était magnifiquement ornée, et la musique et le chant rivalisaient de richesse et de beauté avec les parures. Après la messe, pendant le déjeuner de M. Proulx et après, toutes les sœurs, autant que possible, se tinrent groupées autour de lui pour l'entendre parler de ses voyages, des fêtes auxquelles il avait assisté à Rome, de ses audiences chez Notre Saint Père le Pape Léon XIII, du Canada et des sœurs que plusieurs y connaissent. Mère Perpétue parlait de son dernier voyage à Saint-Lin. Sœur Bernadette demandait qu'on la rappelle au souvenir de sœur Charles Borromée, de sœur Cécilienne et de sœur Olive. Sœur Michel Archange parlait de sœur Charles Borromée qu'elle a connue à Verchère. Sœur Marie Inès de Jésus parlait de sa tante sœur Véronique, la plus ancienne de la communauté, etc., etc. La conversation était vive, joyeuse et amusante.

La maîtresse de musique nous emmena voir les élèves reunies dans une grande salle. Elles firent de la musique et

ouvrage se sont réunis et forment une armée qui campe en dehors des villes, et essaye de temps à autre de s'emparer des chars pour se faire transporter à Washington, la capitale des Etats-Unis. La police doit intervenir, résister, faire des arrestations ; il y a même eu des rencontres où quelques hommes ont perdu la vie. Les gens pensent que la grande misère amènera avant longtemps de sérieuses révolutions. M. Proulx n'en croit rien. Dans tous les cas, nous aurons le temps de traverser les lignes auparavant.

Lorsque M. Proulx est revenu de chez les RR. Pères Jésuites cet après-midi, il y avait déjà longtemps que la révérende Mère Supérieure des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie était arrivée à l'hôpital, pour lui faire visite et lui rappeler que sa voiture viendrait le chercher demain matin ; elle causa assez longtemps encore après son retour.

Je vous souhaite le bonjour !

LIX

Hôpital de Seattle, Washington, 13 *mai* 1894.

M. Proulx a eu une très bonne nuit, il s'était couché de bonne heure et s'est levé frais et reposé. J'avais, à six heures, assisté à la messe de l'hôpital et fait la sainte communion ; je finissais mon déjeûuer, quand la voiture des sœurs arriva.

A huit heures, la messe commençait au couvent. La chapelle était magnifiquement ornée, et la musique et le chant rivalisaient de richesse et de beauté avec les parures. Après la messe, pendant le déjeuner de M. Proulx et après, toutes les sœurs, autant que possible, se tinrent groupées autour de lui pour l'entendre parler de ses voyages, des fêtes auxquelles il avait assisté à Rome, de ses audiences chez Notre Saint Père le Pape Léon XIII, du Canada et des sœurs que plusieurs y connaissent. Mère Perpétue parlait de son dernier voyage à Saint-Lin. Sœur Bernadette demandait qu'on la rappelle au souvenir de sœur Charles Borromée, de sœur Cécilienne et de sœur Olive. Sœur Michel Archange parlait de sœur Charles Borromée qu'elle a connue à Verchère. Sœur Marie Inès de Jésus parlait de sa tante sœur Véronique, la plus ancienne de la communauté, etc., etc. La conversation était vive, joyeuse et amusante.

La maîtresse de musique nous emmena voir les élèves, reunies dans une grande salle. Elles firent de la musique et

chantèrent en chœur ; puis M. Proulx leur fit un petit *speech* pour les remercier du plaisir qu'elles venaient de lui procurer. Après le dîner, les deux maîtresses de musique, sœur Marie Inès de Jésus et sœur Bernadette nous emmenèrent dans leur salle où ensemble elles jouèrent du piano, du violon, et chantèrent comme des sirènes. Toutes les sœurs des SS. Noms de Jésus t Marie que nous avons eu l'avantage de rencontrer ont le don de recevoir les gens avec une aisance, un charme, une affabilité qui font du bien. On se sent chez elles dans une atmosphère de vraie et chaude amitié et de sincère bienveillance, et leur éducation supérieure se montre surtout dans la simplicité pleine de grâce de leurs manières. Nous devons à cette communauté bien des jours de véritable jouissance.

Enfin, M. Proulx se décida à partir, parce qu'il avait à écrire. Je revins plus tard avec deux sœurs, qui allaient faire le catéchisme dans une école qu'elles ont près de l'hôpital.

A bientôt !

LX

Hôpital de Seattle, Washington, 14 *mai* 1894.

Mon journal aujourd'hui ne sera pas long, cependant je ne veux pas laisser s'écouler la journée sans écrire quelques mots, pour vous montrer que je pense toujours à vous.

Je dirai donc que, après mon souper hier soir, sœur Olivier, qui est une demoiselle Caron, de la Rivière du Loup, m'emmena voir les dépendances de leur maison, la petite bâtisse où elles font leur savon, avec les ustensiles dont elle est pourvue, leurs poules, leur jardin, et les sœurs Tertiaires qui ont leur logis séparé. Ces petites sœurs sont pour la plupart des canadiennes vives, enjouées, et d'une gaieté d'enfant ; je me suis bien amusée à voir leurs ébats et à entendre leurs plaisanteries jusqu'à ce qu'on vint nous chercher, sœur Olivier et moi, pour nous rendre à la communauté où M. Proulx devait veiller. Les bonnes sœurs prirent grand plaisir à entendre raconter quelques unes des aventures de M. Proulx chez les sauvages ; et elles nous édifièrent beaucoup par le récit des œuvres admirables qu'elles accomplissent dans ce pays.

M. Proulx a passé une assez bonne nuit ; il dit sa messe vers sept heures, puis se reposa toute la matinée. Pendant la longue récréation qui suivit le dîner, en compagnie des prêtres visiteurs, il fuma pour la première fois depuis bien des semaines. Plus tard, il alla se promener au parc Madison, sur le

chantèrent en chœur ; puis M. Proulx leur fit un petit *speech* pour les remercier du plaisir qu'elles venaient de lui procurer. Après le dîner, les deux maîtresses de musique, sœur Marie Inès de Jésus et sœur Bernadette nous emmenèrent dans leur salle où ensemble elles jouèrent du piano, du violon, et chantèrent comme des sirènes. Toutes les sœurs des SS. Noms de Jésus t Marie que nous avons eu l'avantage de rencontrer ont le don de recevoir les gens avec une aisance, un charme, une affabilité qui font du bien. On se sent chez elles dans une atmosphère de vraie et chaude amitié et de sincère bienveillance, et leur éducation supérieure se montre surtout dans la simplicité pleine de grâce de leurs manières. Nous devons à cette communauté bien des jours de véritable jouissance.

Enfin, M. Proulx se décida à partir, parce qu'il avait à écrire. Je revins plus tard avec deux sœurs, qui allaient faire le catéchisme dans une école qu'elles ont près de l'hôpital.

A bientôt !

LX

Hôpital de Seattle, Washington, 14 *mai* 1894.

Mon journal aujourd'hui ne sera pas long, cependant je ne veux pas laisser s'écouler la journée sans écrire quelques mots, pour vous montrer que je pense toujours à vous.

Je dirai donc que, après mon souper hier soir, sœur Olivier, qui est une demoiselle Caron,de la Rivière du Loup, m'emmena voir les dépendances de leur maison, la petite bâtisse où elles font leur savon, avec les ustensiles dont elle est pourvue, leurs poules, leur jardin, et les sœurs Tertiaires qui ont leur logis séparé. Ces petites sœurs sont pour la plupart des canadiennes vives, enjouées, et d'une gaieté d'enfant ; je me suis bien amusée à voir leurs ébats et à entendre leurs plaisanteries jusqu'à ce qu'on vint nous chercher, sœur Olivier et moi, pour nous rendre à la communauté où M. Proulx devait veiller. Les bonnes sœurs prirent grand plaisir à entendre raconter quelques unes des aventures de M. Proulx chez les sauvages ; et elles nous édifièrent beaucoup par le récit des œuvres admirables qu'elles accomplissent dans ce pays.

M. Proulx a passé une assez bonne nuit ; il dit sa messe vers sept heures, puis se reposa toute la matinée. Pendant la longue récréation qui suivit le dîner, en compagnie des prêtres visiteurs, il fuma pour la première fois depuis bien des semaines. Plus tard, il alla se promener au parc Madison, sur le

bord du lac Washington. Peu après, je sortais moi-même avec la Supérieure, sœur Eugène, pour aller faire une marche au grand air ; nous nous rendîmes jusqu'au lac en chars électriques, nous visitâmes dans le parc les singes, les ours, etc. Au retour, j'écris ces quelques lignes pour me donner l'occasion de vous souhaiter le bonjour.

Au revoir !

LXI

Hôpital de Seattle, Washington, 15 *mai* 1894.

Un mot, à la hâte, avant de partir. M. Proulx a eu une de ses meilleures nuits ; il est bien reposé ce matin, et il se prépare à remettre aujourd'hui même le pied dans le Canada. Cette lettre partira pour Saint-Lin en même temps que nous pour New-Westminster : qu'elle porte à tous les habitants et habitantes du presbytère nos respects, et nos souhaits de santé et de bonheur.

Le temps est sombre et triste, il a plu la nuit dernière ; on dirait que le ciel de Seattle ne veut pas être témoin de notre départ, et que le soleil se cache de chagrin derrière les nuages. N'importe, nous n'en faisons pas moins nos adieux aux Etats-Unis, et les quittons pour nous rapprocher de ce que M. Proulx appelle le plus beau pays du monde.

La supérieure, sœur Eugène, m'a donné hier un beau mouchoir de soie blanche, en souvenir de mon séjour dans sa maison. Je ne pourrai jamais reconnaître assez toutes les bontés que l'on a pour moi.

Je présente mes saluts et amitiés à tous.

---

bord du lac Washington. Peu après, je sortais moi-même avec la Supérieure, sœur Eugène, pour aller faire une marche au grand air ; nous nous rendîmes jusqu'au lac en chars électriques, nous visitâmes dans le parc les singes, les ours, etc. Au retour, j'écris ces quelques lignes pour me donner l'occasion de vous souhaiter le bonjour.

Au revoir !

LXI

Hôpital de Seattle, Washington, 15 *mai* 1894.

Un mot, à la hâte, avant de partir. M. Proulx a eu une de ses meilleures nuits ; il est bien reposé ce matin, et il se prépare à remettre aujourd'hui même le pied dans le Canada. Cette lettre partira pour Saint-Lin en même temps que nous pour New-Westminster : qu'elle porte à tous les habitants et habitantes du presbytère nos respects, et nos souhaits de santé et de bonheur.

Le temps est sombre et triste, il a plu la nuit dernière ; on dirait que le ciel de Seattle ne veut pas être témoin de notre départ, et que le soleil se cache de chagrin derrière les nuages. N'importe, nous n'en faisons pas moins nos adieux aux Etats-Unis, et les quittons pour nous rapprocher de ce que M. Proulx appelle le plus beau pays du monde.

La supérieure, sœur Eugène, m'a donné hier un beau mouchoir de soie blanche, en souvenir de mon séjour dans sa maison. Je ne pourrai jamais reconnaître assez toutes les bontés que l'on a pour moi.

Je présente mes saluts et amitiés à tous.

LXII

Hôpital de New-Westminster, Colombie Britannique,
16 *mai* 1894.

Hier donc, nous passions de l'Etat de Washington à la Colombie Britannique, en venant de Seattle à New-Westminster. La pluie avait commencé avant notre départ et a continué jusqu'après notre arrivée à l'hôpital. Heureusement que nous étions à l'abri dans les chars, nous n'avons descendu qu'à New-Whatcom, pour dîner, et à la jonction de New-Westminster pour prendre le train qui devait nous amener ici. A six heures, nous rejoignions nos lettres à l'hôpital, où elles nous attendaient en compagnie de bonnes sœurs canadiennes, qui nous reçurent avec une extrême bienveillance.

Dans l'Etat de Washington que nous avons traversé, le paysage n'est pas très varié ; pays nouveau, très peu cultivé, sol de buttes et de fonds couvert de bois fort ou de souches noircies ; de temps en temps, se rencontrent de petites villes dont les principales sont Mont-Vernon, Fairhaven, et New-Whatcom. En entrant dans la Colombie Britannique, le paysage change d'aspect ; nous voyons là de vastes plaines, en belle culture, dont les habitations ont un air d'ancienneté, de bien-être et de paix.

La supérieure de l'hôpital, sœur Rodrigue est une demoiselle Séguin, de Boston, et sœur Marie Constance, une demoiselle

Dubrule, du même endroit ; elles y ont très intimement connu, autrefois, mon oncle Félix Lauzon et sa famille, Julie, Léopold Marie-Louise ; elles ne savaient pas ce qu'ils étaient devenus. Il en a été parlé longuement, et elles apprirent avec surprise que tous étaient morts.

Nous occupons ici deux belles chambres voisines, tout près de la chapelle, loin du bruit et des agitations ; nous y serons en paix pour écrire, et y passerons probablement la semaine, avant de partir pour les Montagnes Rocheuses et Calgary. M. Proulx n'a pas très bien dormi cette nuit, mais il a eu la chance de dormir longtemps et profondément dans la matinée, de sorte qu'il est bien reposé, et enchanté d'être de retour en Canada.

Il pleut encore ce matin, depuis un moment le temps paraît vouloir s'éclaircir ; s'il fait beau après-midi, M. Proulx ira voir Mgr Durieu, et les RR. Pères Oblats qui demeurent tout près d'ici. Je ne puis dire grand chose de New-Westminster que je n'ai pas visité ; je dirai seulement que la rivière Fraser qui coule à nos pieds, est large et belle, et que l'air de paix et de tranquillité que l'on respire ici me va bien.

Il est cinq heures du soir, je reviens à mon journal commencé ce matin. Après un excellent dîner au saumon de la Colombie, qui est, paraît-il, le meilleur du monde entier, M. Proulx sortit pour faire visite à Mgr Durieu et aux RR. Pères Oblats ; il alla aussi retirer sa valise qui était restée hier soir au bureau de la douane, parce que l'officier visiteur était absent ; puis il visita une église à l'usage des sauvages, lesquels sont en assez grand nombre ici, la cathédrale, et les sœurs de Sainte-Anne, dont le couvent est à quelques arpents de notre hôpital. Sa promenade terminée, il rentrait tout-à-l'heure avec un bruit inaccoutumé ; je n'y comprenais rien, quand je m'aperçus qu'il

LXII

Hôpital de New-Westminster, Colombie Britannique,
16 *mai* 1894.

Hier donc, nous passions de l'Etat de Washington à la Colombie Britannique, en venant de Seattle à New-Westminster. La pluie avait commencé avant notre départ et a continué jusqu'après notre arrivée à l'hôpital. Heureusement que nous étions à l'abri dans les chars, nous n'avons descendu qu'à New-Whatcom, pour dîner, et à la jonction de New-Westminster pour prendre le train qui devait nous amener ici. A six heures, nous rejoignions nos lettres à l'hôpital, où elles nous attendaient en compagnie de bonnes sœurs canadiennes, qui nous reçurent avec une extrême bienveillance.

Dans l'Etat de Washington que nous avons traversé, le paysage n'est pas très varié ; pays nouveau, très peu cultivé, sol de buttes et de fonds couvert de bois fort ou de souches noircies ; de temps en temps, se rencontrent de petites villes dont les principales sont Mont-Vernon, Fairhaven, et New-Whatcom. En entrant dans la Colombie Britannique, le paysage change d'aspect ; nous voyons là de vastes plaines, en belle culture, dont les habitations ont un air d'ancienneté, de bien-être et de paix.

La supérieure de l'hôpital, sœur Rodrigue est une demoiselle Séguin, de Boston, et sœur Marie Constance, une demoiselle

Dubrule, du même endroit ; elles y ont très intimement connu, autrefois, mon oncle Félix Lauzon et sa famille, Julie, Léopold Marie-Louise ; elles ne savaient pas ce qu'ils étaient devenus.

Il en a été parlé longuement, et elles apprirent avec surprise que tous étaient morts.

Nous occupons ici deux belles chambres voisines, tout près de la chapelle, loin du bruit et des agitations ; nous y serons en paix pour écrire, et y passerons probablement la semaine, avant de partir pour les Montagnes Rocheuses et Calgary. M. Proulx n'a pas très bien dormi cette nuit, mais il a eu la chance de dormir longtemps et profondément dans la matinée, de sorte qu'il est bien reposé, et enchanté d'être de retour en Canada.

Il pleut encore ce matin, depuis un moment le temps paraît vouloir s'éclaircir ; s'il fait beau après-midi, M. Proulx ira voir Mgr Durieu, et les RR. Pères Oblats qui demeurent tout près d'ici. Je ne puis dire grand chose de New-Westminster que je n'ai pas visité ; je dirai seulement que la rivière Fraser qui coule à nos pieds, est large et belle, et que l'air de paix et de tranquillité que l'on respire ici me va bien.

Il est cinq heures du soir, je reviens à mon journal commencé ce matin. Après un excellent dîner au saumon de la Colombie, qui est, paraît-il, le meilleur du monde entier, M. Proulx sortit pour faire visite à Mgr Durieu et aux RR. Pères Oblats ; il alla aussi retirer sa valise qui était restée hier soir au bureau de la douane, parce que l'officier visiteur était absent ; puis il visita une église à l'usage des sauvages, lesquels sont en assez grand nombre ici, la cathédrale, et les sœurs de Sainte-Anne, dont le couvent est à quelques arpents de notre hôpital. Sa promenade terminée, il rentrait tout-à-l'heure avec un bruit inaccoutumé ; je n'y comprenais rien, quand je m'aperçus qu'il

avait de belles bottes neuves qui faisaient leur possible pour attirer l'attention, et y réussissaient parfaitement : celles qui viennent du Saguenay resteront aux pauvres de New-Westminster, après avoir été promenées en conscience à travers les Provinces de Québec, Ontario, Manitoba, Assiniboia, Alberta, la Colombie Britannique, la Californie, l'Orégon, le Washington, et enfin New-Westminster, où elles fixeront dorénavant leur séjour ; elles ont toujours eu l'avantage de revoir le Canada.

M. Proulx a accepté pour demain une invitation à dîner à l'évêché de New-Westminster ; et samedi le but de notre promenade sera le couvent de Sainte-Anne, où les sœurs profiteront de leur jour de congé pour nous recevoir.

Hier soir, comme nous l'espérions, des nouvelles du pays ont charmé notre première veillée à New-Westminster, aujourd'hui il en arrivait d'autres encore, et chaque jour, nous n'en doutons pas, cette manne bienfaisante nous viendra de Saint-Lin. Merci à ceux qui nous procure ce plaisir si vivement apprécié, et au revoir dans quelques semaines. Le beau temps est revenu, j'arrive du mois de Marie à l'église où je me suis rendu avec plusieurs sœurs, et je ferme cette lettre, interrompue une deuxième fois. pour qu'elle parte demain matin. M. Proulx a bien employé sa journée, il s'est réposé, a écrit, s'est promené, et se prépare à passer une bonne nuit, et moi de même.

Bonsoir !

LXIII

Hôpital de New-Westminster, Colombie Britannique,
18 *mai* 1894.

Depuis hier matin, la Colombie Britannique semble se plaire à nous faire voir ses avantages, en se montrant sous son meilleur côté. La pluie a cessé ; le soleil brille dans un ciel sans nuages, et ses rayons dorés pénètrent dans nos chambres et les égaient de leur bienfaisante lumière ; une douce chaleur nous permet d'ouvrir largement nos fenêtres pour respirer l'air pur et frais du dehors ; la rivière Fraser, large et paisible, coule à nos pieds, et les pêcheurs dont les barques sillonnent ses eaux y recueillent abondamment, sous nos yeux, le saumon, dont les qualités supérieures sont grandement appréciées et appréciables ; les oiseaux chantent, et les notes brillantes et variées qu'ils égrainent joyeusement dans l'espace, rompent seules le silence qui règnent en maître dans la petite ville de New-Westminster ; on se croirait en pleine campagne, à Saint-Lin, par exemple, et cette illusion ajoute un charme de plus à tout ce qui nous entoure. Pour rendre encore plus sensible cette douce impression, deux personnes du presbytère, M. Desrosiers

et mademoiselle Harvey, venaient, dès le matin, par une bonne lettre, nous donner des nouvelles de là-bas, et raviver encore le souvenir de tous ceux que nous y avons laissés. Nous les en remercions de tout cœur, et je suis heureuse de faire pour eux ce qu'ils ont fait pour nous, en leur parlant des voyageurs que quelques cents lieues de moins séparent de la Province de Québec.

Hier matin, après une bonne nuit de sommeil, M. Proulx dit sa messe dans la jolie petite chapelle de l'hôpital ; il se reposa, il écrivit un peu, avant de partir pour aller dîner à l'évêché. Mgr Durieu est un bon vieux missionnaire très attaché à ses sauvages, dont l'église est tout près de la cathédrale, c'est lui qui la dessert ordinairement. Il fut très aimable pour M. Proulx ; le dîner fut de courte durée, et, après une heure de récréation, M. Proulx revint terminer une lettre commencée avant son départ ; un peu après, je sortis pour aller voir les sœurs de sainte Anne qui me reçurent avec une grande affabilité et une visible satisfaction. Ce sont des sœurs canadiennes, elles avaient entendu parler de nous, et avaient été prévenues de notre passage ici par les sœurs de Victoria. Je visitai leur chapelle, et une partie de leur maison, qui est très bien située au bord de la rivière Fraser. Elles m'invitèrent à y retourner de nouveau. Après avoir examiné leur jardin, je fis une longue marche dans la rue Agnès, j'allai voir l'église des sauvages, petite et pauvre, sans sièges, où les gens s'assoient sur le plancher comme dans la tente. Je rentrai un peu avant le souper, et trouvai M. Proulx à moitié endormi ; non seulement il avait bien dormi pendant la nuit, mais il dormit encore une partie de la journée, et lorsque, vers huit heures, je revins du mois de Marie où je vais chaque soir avec les sœurs, il dormait déjà

depuis assez longtemps. Il paraît que ce besoin de sommeil est particulier au pays, et est l'avantage ou l'inconvénient du climat un peu humide de la Colombie.

Ce matin il avait mal à la tête, il s'est reposé toute l'avant-midi, et, après le dîner, le R. Père Ouellette vint le prendre pour lui faire faire un tour de voiture, qui dura plusieurs heures ; il le promena à travers la ville et la campagne, il lui montra l'asile des aliénés, le pénitencier, la prison ; ils entrèrent chez les sœurs du Bon Pasteur, qui sont à environ une demi lieue de l'hôpital. Le soleil ardent les pénétrait de ses chauds rayons qui faisaient transpirer abondamment le R. Père Ouellette, et dissipaient le mal de tête de M. Proulx comme par enchantement. Ils viennent d'arriver gais et bien portants ; le R. Père est entré en passant ; je le connais déjà, (petite connaissance) pour l'avoir vu dire la messe à l'hôpital, et donner la bénédiction du Saint-Sacrement au mois de Marie à la cathédrale.

Cette cathédrale n'a rien d'extraordinaire ; nos églises de campagne sont plus belles et mieux ornées, et le peuple qui les fréquente est, d'après ce qui m'a été dit, beaucoup plus zélé et fervent. Ici les catholiques sont en petit nombre, et pour la plupart assez indifférents, ils ne donnent guère en général de consolation à leurs Pasteurs.

Le souper va sonner, je termine pour jouir un moment de ce beau soir de mai ; une brise tiède entre par la fenêtre et nous caresse doucement ; le soleil couchant dore les sommets neigeux des hautes montagnes qui ferment l'horizon à l'est ; le calme et la fraîcheur nous pénètrent, nous reposent, nous font du bien ; nous admirons le paysage qui nous environne ; nous bénissons Dieu du succès de notre voyage ; nous pensons à nos

parents et amis de là-bas, et vivons dans l'espoir de les revoir bientôt.

Bonsoir !

LXIV

Hôpital de New-Westminster, Colombie Britannique,
20 *mai* 1894.

Un jour sans écrire, c'est assez ; je ne puis laisser passer le deuxième sans reprendre la plume en l'honneur de Saint-Lin. Il est déjà tard, j'ai peu de temps, mais je ferai ce que je pourrai, certaine en cela de vous être agréable.

Hier, dans la nuit, M. Proulx dormit tant bien que mal ; il se leva tard, et comme il se sentait un peu faible, il ne dit pas sa messe. Dans l'avant-midi, il alla à la banque pendant que je réparais son linge et le mien, qui se ressentent considérablement des péripéties de ce long voyage.

Après le dîner, nous allâmes chez les sœurs de Sainte-Anne, comme c'était décidé depuis quelques jours. Une d'entre elles avait été faire sa retraite à Victoria le lendemain de notre départ, elle avait appris presque mot à mot tout ce dont M. Proulx avait parlé, et voulait le faire raconter à ses sœurs. Toutes les questions à faire avaient été préparées d'avance, aussi il n'y eu pas de temps perdu. M. Proulx parla depuis une heure jusqu'à cinq, sans discontinuer, il en avait la gorge

sèche ; n'importe, il buvait et reprenait ; le plaisir très sensible, très visible qu'il donnait à ces bonnes sœurs, n'était pas sans lui être agréable ; sans compter que le régime de conversation qu'il a dû suivre une partie de l'hiver semble lui faire mieux apprécier le don de la parole, et il en use, dans chaque occasion, avec une facilité et un entrain qui ont causé bien des jouissances aux sœurs canadiennes dispersées dans ces parages. Le souvenir de son passage ici ne s'oubliera pas de longtemps. Une de ces religieuses de Sainte-Anne est la nièce de M. le Docteur Hingston, elle fut heureuse d'entendre parler de son oncle qu'elle aime beaucoup.

Nous quittâmes le couvent vers cinq heures Le soir j'allai au mois ne Marie à la cathédrale, et j'y déposai ma *dîme* aux pieds du Père Ouellette.

M. Proulx a passablement dormi cette nuit ; à six heures et demie ce matin, il a dit la messe de la communauté, puis il s'est reposé, et a lu une partie de la journée ; ce soir, il a écrit une lettre à sœur Marie Anne de Jésus, de Victoria, la sœur de madame Monaham, pour lui dire qu'il lui est impossible de retourner la voir, car nous partons demain pour les Montagnes Rocheuses ; encore un grand pas de quelques cents lieues vers le retour.

Après le déjeuner, j'allai, avec la supérieure, sœur Rodrigue, à la messe à l'église des sauvages. Mgr Durieu officiait. La pluie battante avait empêché les sauvages d'y venir en nombre ; ils étaient une vingtaine environ. qui priaient à haute voix tout le temps de la messe. et parfois chantaient en chœur « l'O Salutaris, » un cantique à la Très Sainte Vierge, et au dernier évangile le « Salve Regina. » Ils ont de belles voix, lentes et graves. J'ai été très édifiée de leur recueillement et de leur ferveur. Après mon retour, je répondis aux lettres que

sœur Marie Thaïs de Saint-Joseph et sœur Marie de Nazareth m'avaient envoyées dernièrement ; et maintenant j'écris cette page pour faire preuve de bonne volonté.

Bien des amitiés à tous !

LXV

Hôpital de New-Westminster, Colombie Britannique,
21 *mai* 1894.

Ce matin, M. Proulx ne s'est éveillé que vers huit heures, après une bonne nuit de sommeil ; il se trouve bien reposé pour entreprendre la traversée des Rocheuses. Il ne pleut pas dans le moment, mais le temps est un peu sombre ; nous espérons qu'il s'éclaircira avant notre départ. Nous partons à deux heures de l'après-midi. Cette feuille nous accompagnera un certain temps, puis, nous perdant en route, elle continuera son voyage jusqu'à Saint-Lin, où elle nous précèdera de quelques semaines seulement.

Après le déjeuner, M. Desrosiers, mademoiselle Harvey et Dina venaient pour la dernière fois nous rejoindre à New-Westminster ; nous serons privés du plaisir de semblables rencontres pendant les jours que nous passerons dans les Montagnes. A Calgary seulement, nous aurons la joie d'avoir d'autres nouvelles. Il serait presque à souhaiter que M. Desrosiers entendît souvent sonner minuit, si chacune de ses insomnies nous valait une lettre aussi plaisante que celle qui nous est parvenue aujourd'hui. Il est regrettable qu'une de ses photographies aux yeux vifs ne l'ait pas suivi, notre plaisir eut été complet.

Dans quelques heures nous aurons quitté New-Westminster où nous avons été si bien dans le petit hôpital, propre et coquet, que nous avons habité en compagnie de nos religieuses compatriotes ; notre séjour ici est un bon souvenir à ajouter à bien d'autres. Le soleil paraît pour nous saluer une dernière fois.

Je cesse d'écrire pour aller fermer mes malles.

Au revoir ! A bientôt !

LXVI

Glacier House, 23 *mai* 1894.

Aujourd'hui, mercredi, j'écris du sommet des Selkirks, à quatre mille cent vingt-deux pieds au-dessus du niveau de la mer ; je suis dans la maison du Glacier, et de ma fenêtre je le vois briller au soleil, énorme, long de quatre milles, sur le sommet et les flancs de la montagne qui est en face. Il fait bon dehors ; le temps est magnifique et le chaud soleil est en frais de faire fondre la neige qui couvre encore la terre à trois ou quatre pieds d'épaisseur ; je puis voir, d'un même coup d'œil, la neige qui fond lentement, la glace qui couronne les montagnes, la sombre verdure des épinettes, des pins et des cèdres qui s'étagent sur leurs déclivités, et les perles humides que, devant la porte, deux jets d'eaux lançent plus haut que ma fenêtre, au deuxième étage de la maison. Maintenant que vous connaissez ma résidence actuelle, je vais, à votre intention, retourner sur nos pas jusqu'à New-Westminster.

Lundi, à deux heures de l'après-midi, nos adieux étaient faits aux bonnes sœurs de l'hôpital, et le train qui nous emportait quittait la gare de New-Westminster pour aller à la rencontre des chars venant de Vancouver, lesquels devaient nous emmener jusqu'au Glacier. Trois quarts d'heure après, nous y étions installés et en route vers Saint-Lin. M. Proulx s'était procuré à la gare de New-Westminster une carte et un

indicateur du chemin de fer du Pacifique Canadien, pour le envoyer à monsieur et madame Rameau de Saint-Père, à Adon France, et il s'occupa une partie de l'après-midi, a y marquer les places où nous étions arrêtés, écrivant des notes au bas des pages. Le soir nous arrêtâmes pour souper à North-Bend dans un hôtel tenu par la Compagnie du Pacifique, où nous avions déjeuné en allant. Cet endroit est délicieux ; les pelouses, les jets d'eaux qui sont devant l'hôtel, ajoutés au grandiose du paysage qui l'entoure, en font un lieu plein de charmes et de fraîcheur.

Le lendemain matin, je me réveillai assez tôt pour voir en passant la petite ville de Kamloops ; puis, toute l'avant-midi, assise avec M. Proulx en arrière du dernier char, j'éprouvai une grande jouissance à revoir se dérouler le panorama indescriptible que j'avais déjà admiré, non plus à travers la neige et la glace, mais avec un costume printanier de feuilles vertes. A un endroit appelé " Albert Canyon, " la rivière Illicilliwaet se trouve resserrée tout à-coup entre deux murs de roc vif taillés à pic ; ses eaux tumultueuses s'engouffrent avec fracas dans un étroit passage qui n'a que vingt pieds de largeur, s'y heurtent avec violence, s'y brisent en écumant, avant de continuer leur course agitée ; les chars arrêtent quelques minutes ; des balcons solides ont été construits sur le bord de l'abîme pour permettre aux voyageurs de regarder sans danger, à trois cents pieds au-dessous d'eux, ce torrent écumeux dont les eaux s'agittent avec une ardeur qui l'ont fait nommer le " Chaudron Bouillant. " Le Canyon Albert me faisait penser à un autre Albert, mon beau frère de Saint-Lin. J'espère bien que la colère ne le fait jamais bouillir avec autant de force ; dans tous les cas, ce serait tant pis pour Rachel, car pour moi je suis assez loin pour ne me sentir ni de ses bons ni de ses mauvais

jours. Je lui présente, ainsi qu'à Rachel, mes saluts et amitiés.

Deux fois, avant d'arriver à Glacier House, les chars durent arrêter pour laisser déblayer la voie que des déboulis de neige, de terre, de souches, etc., avaient obstruée. Depuis Revelstoke, nous avions attaché au train un char observatoire, c'est-à-dire ouvert de tous côtés pour permettre aux voyageurs de mieux voir le paysage. Nous n'avons commencé à rencontrer de la neige, ailleurs que sur le sommet des montagnes, qu'à quelques milles seulement de Glacier ; partout ailleurs le printemps paraît être aussi avancé qu'à Saint-Lin.

Depuis notre départ de New-Westminster, nous avions remarqué à ses allures excitées une Dame, qui probablement voyageait pour la première fois ; elle a été, sans le savoir, une des grandes distractions de notre voyage. Dès le départ, alors que nous ne traversions rien autre chose que des bois, des savanes, où, de chaque côté du chemin, nous ne pouvions voir que des arbres et des broussailles, elle ne tenait pas en place, passant d'un bord à l'autre des chars, braquant sa lunette d'approche sur les souches noircies, et paraissant au comble de l'admiration ; elle appelait son mari pour lui faire voir ce qui la charmait, mais le brave homme dormait paisiblement dans son coin. A North-Bend, elle put jouer à loisir de sa longue-vue ; jusque là tout allait bien, mais arrivé à Revelstoke, lorsque nous prîmes le char observatoire pour admirer plus facilement les paysages merveilleux qui se succèdaient avec une surprenante variété, ses yeux fatigués demandaient grâce, il lui fallut s'envelopper la tête dans un voile ; cependant la tentation de voir était si forte qu'il lui arrivait encore de se servir de sa lunette à travers l'étoffe qui lui voilait la figure. M. Proulx a dû avouer qu'en fait de curiosité j'avais trouvé ma maîtresse. Si

je me suis brûlée la figure pour voir, au moins c'était quand cela en valait la peine.

Arrivés ici, on nous installa dans deux belles chambres voisines. Une heure après, arrivait le train venant de l'est. Un prêtre en descendit ; c'était un Oblat, le R. Père Paytavin, missionnaire à Kamloops ; il venait faire faire ses pâques à l'opérateur du télégraphe, jeune catholique qui, étant au service de protestants, n'a pas beaucoup de facilité pour aller au loin s'acquitter de ses devoirs religieux. Ce jeune homme est un M. Bérubé, il vient de Saint-Simon, près du Bic, en bas de Québec. Nous fîmes la connaissance du R. Père missionnaire, et il fut convenu que nous irions à sa messe, dans sa chambre, le lendemain matin.

Aujourd'hui donc, vers sept heures et demie, nous assistions au saint sacrifice, dans une auberge protestante des Selkirks ; le prêtre n'avait pour autel que son bureau de toilette ; j'avais le bonheur d'y faire la sainte communion, en compagnie d'un jeune Québecquois et d'une Manitobaine, femme du cuisinier de l'hôtel. Relégués dans cette chambre fermée qui réunissait tous les catholiques de l'endroit pour assister aux augustes mystères de notre religion, nous ressemblions aux chrétiens de la primitive église rassemblés dans les catacombes ; cette pensée m'impressionnait vivement.

Cette jeune femme du cuisinier était pour M. Proulx une rencontre étrange ; elle est la fille de M. Benjamin Marchand, de Manitoba, chez lequel il avait demeuré une quinzaine de jours pour faire le catéchisme aux enfants des environs, alors qu'il était missionnaire à la Rivière Rouge ; dans le temps, cette petite n'avait que trois ans, et il la faisait sauter sur ses genoux ; après vingt-et-un ans, il la revoyait dans ces Montagnes éloignées ; et elle, de son côté, à raison de sa situation

exceptionnelle, était doublement heureuse, en rencontrant un prêtre catholique, de reconnaître le Rév. M. Proulx dont le souvenir est resté vivace dans sa famille. C'est une aimable personne de vingt-trois ans ; après la messe, elle parla longtemps avec nous pour rappeler ses souvenirs, puis elle revint encore passer une partie de l'avant-midi à ma chambre, et m'emmena faire avec elle une longue promenade sur la *track*. Comme les chars qui devaient nous emmener à Banff se trouvaient en retard et ne devaient arriver que dans la nuit, M. Proulx décida que nous ne partirions que demain, et dans l'après-midi je fis encore une marche avec la jeune femme, allant d'un autre côté. Avant son départ, le R. Père Paytavin, en me faisant ses adieux, me demanda de vouloir bien entretenir une correspondance avec elle, parce qu'il espérait que ce lui serait un encouragement dans la pratique de sa religion ; je lui répondis que je le ferais volontiers.

Tout-à-l'heure, à l'arrivée des chars de l'est, nous étions dehors ; une Dame descendit pour se promener sur la plateforme pendant la demie heure que le train reste ici. Elle commença de suite à me parler, je lui répondis : " I do not speak English. " — " Ah ! vous parlez français peut-être. " — " Oui, Madame. " — " Mais moi aussi, je suis française. " — Et elle parla français tant et si bien que je connais l'histoire de sa famille jusqu'à la troisième génération. Elle est une demoiselle St-Pierre, née en France, élevée à Montréal, mariée à un M. Bertrand, elle demeura longtemps à Prescott, et maintenant elle habite Brockville ; elle vient de voir deux de ses enfants à Brandon, et s'en va en voir deux autres à Vancouver et Victoria, etc., etc.

Pendant que j'écoutais madame Bertrand, un jeune homme catholique que la traversée des Montagnes avait énervé au der-

nier point, avait été rejoindre M. Proulx pour lui faire part de ses impressions. " Imaginez-vous, Monsieur, disait-il, que l'on passe au-dessus d'abîmes sans fond, que l'on grimpe sur les flancs de Montagnes d'une effrayante hauteur, du sommet desquelles la terre, les roches, tout descend et vient nous barrer le chemin ; ça n'a pas de bon sens de s'exposer ainsi. — C'est bien beau, tout de même, remarqua un autre voyageur, c'est grand, c'est merveilleux. — Ah ! vous avez le courage de trouver ça beau, vous, répliqua vivement le jeune homme ; oui, c'est beau d'y voir passer les autres, mais pas d'y passer soi-même. J'ai déjà vu, dans un cirque, marcher sur des cordes au plafond de la salle, je trouvais ça beau. mais si je m'étais trouvé là pour y marcher moi même, ça n'aurait plus été la même chose. " M. Proulx s'est bien amusé de la conviction nerveuse avec laquelle il parlait. Mais en réalité, il avait raison ; c'est dans cette saison du dégel que les déboulis sont plus fréquents ; et le fait de se voir barrer le chemin par des avalanches de terre et des pierres qui semblent descendre des nuages avec grand bruit, pendant qu'on est suspendu au-dessus de profonds précipices, n'est rien moins que rassurant. Hier les chars ont été en retard de dix heures, à cause du temps perdu à déblayer la voie.

Je vous présente mes amitiés.

LXVII

Glacier House, 24 mai 1894.

M. Proulx n'a pas très bien dormi cette nuit. Cependant il n'est pas trop mal ; l'air est si bon, avec ce mélange de soleil chaud et de fraîcheur frissonnante que donne la neige. Des voyageurs arrivés par le dernier train, hommes et femmes, se promènent en raquettes devant la maison, lançant des pelotes de neige aux chiens ; ils s'amusent d'autant mieux qu'ils jouissent d'un plaisir tout nouveau pour eux ; ces gens viennent des Indes où la neige et la glace sont inconnues ; nous trouvons plaisant de les voir croquer des glaçons à belles dents, et prendre leurs ébats dans des bancs de neige fondante. Aujourd'hui les chars sont encore en retard, nous partirons par le premier train et nous arrêterons dès que le soir sera venu. Nous ne voudrions pas, en marchant de nuit, perdre quelque chose de la vue des Montagnes.

Après le déjeuner, ce matin, nous avons été faire une longue marche pour voir un torrent qui descend des hauteurs et forme une espèce de chûte aux eaux bouillonnantes; nous avons grimpé sur une *shed* (tunnel en bois) qui met le chemin de fer à l'abri des avalanches. Je pensais à Clara qui, dans son *jeune temps*, aimait tant à jouer, à mon grand ennui, sur la couver-

ture de la grange ou de la remise, et je trouvais drôle d'en avoir pris le goût si tard.

Après-midi, nous avons fait une promenade de plusieurs milles pour aller voir l'endroit appelé *Loop* ou Serpentin, là où la voie ferrée tourne quatre ou cinq fois sur elle-même pour descendre du sommet des Selkirks au fond d'un creux vallon, passant sur des échaffaudages en tire-bouchon d'une hardiesse extrême. L'exercice et le grand air nous donnèrent un appétit que nous avons pu atisfaire en arrivant, et maintenant nous nous reposons en attendant les chars qui, eux, n'arrivent pas.

Au revoir !

LXVIII

Banff, Alberta, 27 *mai* 1894.

Les lettres que j'ai écrites à Glacier House nous accompagnèrent jusqu'à Banff, pour de là continuer seules leur voyage jusqu'à la Province de Québec ; car, il faut vous dire que les chars du 24 mai, à force de retards causés par les éboulis sur la voie, n'arrivèrent à Glacier House que le 25, vers sept heures du matin ; nous profitâmes de cette chance inespérée pour traverser de jour presque tout ce qui nous restait de montagnes.

Nous fîmes nos adieux à madame Ball, (la jeune métisse) puis nous partîmes pour Banff, décidés à nous servir des yeux que le bon Dieu nous a donnés. Je dis *nous*, car quoiqu'il dise de ma curiosité, M. Proulx ne cède pas sa part à qui que ce soit, surtout quand il s'agit de croupes hardies, de forêts superbes, de lacs paisibles, de rivières tourmentées. Toute la journée se passa à jouir de la vue des sommets neigeux, des pics hardis, des glaciers étincelants qui se dessinaient dans le bleu clair du firmament, des vallées profondes qui se creusaient sous nos pieds, de la rivière rapide qui s'appelle " Le Cheval qui rue ", à cause de l'agitation heurtée et saccadée de ses eaux.

Nous prîmes notre dîner à Field, là où nous avions passé une journée en allant, et le soir vers cinq heures nous arrivions à Banff. Nous sommes descendus, ou plutôt nous sommes montés à la " Grand View Hotel ", qui se trouve situé très haut sur le penchant d'une montagne, d'où sortent des sources d'eau chaude qui sont en grande renommée pour leur vertu curative. M. Proulx a pris un bain le soir même, espérant qu'il dissiperait le mal de tête qu'il avait contracté à trop regarder les paysages que nous avions traversés ; mais il n'en fut rien ; je crois qu'une mauvaise digestion y était pour quelque chose. En somme, il dormit peu et souffrit beaucoup.

Le lendemain, quoiqu'il ne fut pas encore très bien, nous allâmes faire une longue promenade au lac du ' Diable ", qui se trouve à onze milles dans les montagnes. Un monsieur Baker, une Dame Jones et sa fille, arrivés la veille en même temps que nous, nous accompagnaient. Nous nous promenâmes plusieurs heures, en chaloupe, sur ce lac aux eaux bleues, resserré entre d'énormes masses dénudées. Le Monsieur étranger avait une ligne, il prit, à sa grande joie, deux grosses truites saumonnées qui firent le soir même les frais de notre souper. En revenant, nous aperçûmes tout-à-coup un loup gris qui bondissait à travers les arbres et les broussailles, et vint traverser le chemin à quelques perches devant nous. C'est la première bête sauvage que je vois en liberté.

Pour admirer d'un même coup toutes les beautés de Banff, nous grimpâmes sur le flanc d'une colline à pic par un chemin appelé " Tire-Bouchon ", parce qu'il tourne sept fois sur lui-même dans un cercle très étroit. De cette hauteur, nous voyions toute la vallée au dessous de nous, la rivière Cascade qui la traverse, les habitations qui s'y groupent de distance en

distance, entr'autres le vaste Hôtel de la Compagnie du Pacifique, le tout entouré, dominé par de gigantesques montagnes de roc vif, à l'aspect sévère et imposant, aux sommets neigeux qui ferment l'horizon de toutes parts.

Ensuite nous allâmes au Parc National, où se voient de jolies maisons rustiques en bois ronds, à l'intérieur desquelles on pénètre par un assez long couloir dans des grottes naturelles, creusées à même la montagne, recouvrant de vastes réservoirs d'eau chaude qui se renouvelle d'elle-même continuellement, ces sources sont gardées par un employé du gouvernement, et chacun peut y prendre des bains, sans qu'il soit obligé de débourser un seul sou. Près de là, est une autre source d'eau chaude, dont les eaux répandent une forte odeur d'œufs pourris ; chacun y goûta à part moi, car je ne me sentis pas le cœur d'y porter les lèvres. Alors, ayant tout vu ou à peu près, nous revînmes à l'hôtel pour le souper, après lequel nous prîmes le frais avant de nous mettre au lit, avec la triste pensée que nous serions privés de la messe aujourd'hui. Il y a bien une chapelle catholique à Banff, mais le gardien, M. Laurendeau, n'en peut donner la clef sans un ordre exprès de Mgr Grandin. Or, Monseigneur est à Cammore, pour la cérémonie de la bénédiction d'une cloche, à quelques stations d'ici, tout près, trop loin pour que nous puissions l'atteindre. Nous aurions bien voulu aller à cette fête, mais, comme le train d'hier est tellement en retard qu'il n'est pas encore passé aujourd'hui, nous nous ne pouvons nous y rendre.

Ce matin, après une bonne nuit de sommeil, M. Proulx a pris un bain chaud qui a achevé de le remettre complètement, Il est bien, et nous attendons le prochain train pour partir pour Calgary ; notre valise a pris le devant et est déjà rendu au dépôt. Malgré les retards inévitables de notre traversée

dans les Montagnes Rocheuses, nous n'y avons éprouvé aucun accident fâcheux, et nous vivons dans l'espoir de revoir bientôt Saint-Lin et ses habitants à qui, en attendant, nous présentons nos saluts.

Au revoir !

LXIX

Hôpital de Calgary, Alberta, 29 *mai* 1894.

Encore un grand pas fait vers le retour ! Nous sommes arrivés hier à Calgary, par le train de samedi qui était en retard de deux jours. Il paraît que le chemin de fer a subi de si grands dommages dans les Montagnes qu'il faudra plusieurs semaines pour les réparer, de sorte que les chars n'y pourront circuler pendant un certain nombre de jours. Nous avons eu la chance d'y passer au bon moment ; si nous eussions retardé de quelques jours seulement, nous aurions été forcément retenus là-bas pour un temps indéterminé.

Donc, dimanche, apprenant que les chars ne passeraient pas avant la nuit, nous partîmes vers deux heures, en compagnie de deux bons amis, pour aller faire une promenade sur les bords de la rivière Spray ; piquant à travers le bois, passant par des sentiers à peine frayés, tantôt grimpant comme des chats, tantôt descendant en nous cramponnant aux branches et aux broussailles pour ne pas aller nous casser le cou au bas de pentes rapides, nous atteignons enfin les bords de la Spray qui court en serpentant au fond d'un étroit vallon ; après nous être reposés quelques minutes et avoir joui un peu de la fraîcheur de l'onde écumante, nous continuâmes notre marche en suivant ce cours d'eau rapide jusqu'au point où il va se jeter dans la rivière de l'Arc, qui fait en cet endroit une chûte d'une

vingtaine de pieds, et fuit vers l'est. Nous contemplâmes à loisir le coup d'œil qu'offre cette nappe d'eau qui tombe avec un bruit solennel, en faisant jaillir des myriades de gouttelettes brillantes et en répandant aux alentours une délicieuse fraîcheur, puis nous nous dirigeâmes vers le dépôt pour avoir des nouvelles du train que nous attendions ; là, nous apprîmes qu'il ne passerait pas avant trois ou quatre heures de nuit ; nous retournâmes lentement à l'hôtel où nous arrivâmes à six et quart, après une promenade de sept milles environ. C'était un peu fort pour nos moyens, aussi étions-nous passablement fatigués. Cette marche a remplacé pour nous, bien imparfaitement, hélas, la procession du Très Saint Sacrement qui doit avoir eu lieu ce jour-là à Saint-Lin, avec ce déploiement de pompes et de magnificences particulier à cette paroisse fervente ; j'espère que, dans la foule pieuse et recueillie qui y a pris part, quelques bonnes âmes ont eu une pensée devant Dieu, pour les deux pauvres *Canadiens Errants* qui sont actuellement privés de semblables fêtes.

Le soir même, nous apprîmes que le train, ayant encore éprouvé du retard, ne passerait que dans le cours de la journée du lendemain. En effet, hier rendus au dépôt dans la matinée, nous eûmes le temps d'aller faire une longue promenade sur la voie, en attendant qu'il arrive ; vers midi et demi, il arrivait enfin ; à quatre heures et demie, nous descendions à Calgary.

Au départ, comme nous nous dirigions vers la station, M. Laurendeau qui, la veille, avait été à Cammore, vint remettre à M. Proulx une lettre de Monseigneur Grandin, lui annonçant qu'il mettait la chapelle à sa disposition pour le temps qu'il serait à Banff ; il lui apprenait de plus qu'il partait de Commore le jour même, pour se rendre à Médecine Hat, et à Lethbrige. Ainsi, M. Proulx devait avoir le plaisir de rencontrer

Sa Grandeur et de voyager quelques heures avec Elle. A Cammore, Sa Grandeur embarquait dans notre train, avec le révérend Père Lestang et un frère de Calgary. Il parla très longuement avec M. Proulx ; j'eus l'avantage de faire sa connaissance, de recevoir sa bénédiction, et de baiser son anneau pastoral deux fois. Mademoiselle Harvey n'aurait pas mieux fait avec Mgr Clut

Nous fûmes reçus à l'hôpital de Calgary avec de grandes démonstrations de joie, on nous y attendait depuis huit jours ; plusieurs lettres nous y avaient précédés. Aussitôt après le souper, M. Proulx alla faire visite aux RR. Pères Oblats, et resta à l'église pour le mois de Marie auquel j'assistai aussi.

Nous apprîmes en même temps et la maladie d'Alice et sa guérison presque complète ; nous espérons qu'à présent il n'y paraît déjà plus. Il faut espérer, de même, que M. Desrosiers ne laissera pas prendre à sa maladie de l'hiver dernier la mauvaise façon de se rendre maîtresse de lui. Quoiqu'il en soit, nous avons hâte de savoir que tout le monde est parfaitement rétabli. Eustache est de retour, nous l'avons appris avec plaisir ; nous lui souhaitons le " Bonjour ", et supposons qu'il est joyeux comme toujours.

M. Proulx n'est pas très bien aujourd'hui, il a pu dire sa messe cependant. Le R. Père Lestang est à lui faire visite, en ce moment, et de ma chambre je les entends causer avec animation. S'il peut y avoir un train demain, nous partirons pour Saint-Boniface. M. Proulx a décidé de sacrifier Saint-Albert, Mgr Grandin n'y étant pas ; d'ailleurs il craint d'être obligé, par les événements en prévision, d'abréger son séjour au Manitoba, et il tient à avoir le temps suffisant d'y faire toutes

les visites projetées. Donc, bientôt nous nous rapprocherons encore de Saint-Lin.

Vraiment X... avait médit de Calgary, c'est une place charmante en cette saison, et l'absence des arbres dans les champs et la ville donne à ce coin de terre un cachet tout particulier, et non sans charmes. Saluts à tous.

Au revoir !

LXX

Hôpital de Saint-Boniface, Manitoba, 2 *juin* 1894.

Depuis plusieurs jours je n'ai pas écrit de journal ; mais comme le dernier feuillet que j'ai envoyé est parti de Calgary par le même train que nous, vous ne serez pas plus longtemps pour tout cela sans recevoir de nos nouvelles.

Nous devions laisser Calgary après une seule journée de repos ; mais M. Proulx, n'ayant pas été très bien mardi, se décida à y rester encore le lendemain. Dans la journée, il alla voir les RR. PP. Oblats, et les Fidèles compagnes de Jésus ; le soir, il reçut la visite de Monsieur le Juge et de Monsieur le Docteur Rouleau.

Le jeudi avant-midi, pendant que M. Proulx se reposait, j'allai moi-même au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus pour revoir encore une fois la Mère Supérieure, et surtout la petite Mère Marie Agnès, l'amie de Marie Proulx, de Bretagne ; elle montra autant de joie de me revoir que si j'eusse été pour elle une vieille connaissance ; nous causâmes longuement , elle me fit ses confidences avec un abandon charmant, tout comme si elle se fut adressée à une amie de cœur, à cette Marie Proulx, par exemple, qu'elle a tant aimée. A mon départ, elle vint me reconduire jusqu'à la limite de leur terrain, et, sans penser que bientôt plusieurs centaines de lieues nous sépareraient, nous nous quittâmes en nous répétant " Au

Revoir ! " Je rentrai à l'hôpital pour dîner, boucler nos malles, faire nos adieux aux bonnes sœurs, et partir vers trois heures pour le dépôt. Les chars qui passent ordinairement à Calgary vers deux heures du matin, éprouvèrent assez de retard pour n'arriver qu'à six heures du soir ; nous y prîmes place, et, après deux nuits et un jour, nous arrivions à Saint-Boniface ce matin en même temps que le soleil.

Notre voyage de Calgary jusqu'ici, a été on ne peut plus agréable. M. Proulx fut bien, eut bon appétit, bon sommeil, et des pensées couleur de rose en se sentant rapprocher de Saint-Lin. Le premier soir, nous restâmes jusqu'à onze heures assis en arrière des chars, à respirer l'air frais, en regardant les ondulations immenses de la prairie sans arbres qui s'étendait à perte de vue, les étoiles qui scintillaient au dessus de nos têtes, et, au nord, les nuages sombres qui s'y amoncelaient, sillonnés d'éclairs dont les zigs-zags et les lueurs sinistres dansaient à l'horizon. Nous croyions à une pluie prochaine qui eut été un bienfait dans ces prairies desséchées, mais il n'en fut rien ; quand, après une bonne nuit de sommeil, nous nous éveillâmes à Swift-Current, le soleil ardent brillait dans le ciel clair et inondait de lumière cette vaste plaine, où le frais ombrage est inconnu. De temps en temps, nous apercevions quelques troupeaux de bétail paissant en liberté dans ce paturage d'une étendue de six cents lieues sur trois cents. Nous traversâmes plusieurs jolis villages. Pendant le dîner, nous vîmes de la fenêtre du char réfectoire la ville de Régina aux environs de laquelle monsieur D. Gratton, qui fut vicaire à l'Ile-Bizard et à la Pointe Claire, est mort gelé, et dans laquelle Louis Riel subit son procès et fut pendu odieusement. Vers le soir du deuxième jour, nous commençâmes à apercevoir des arbres, des prairies vertes, des terrains cultivés, des fermes qui paraissaient

très prospères, c'était rafraîchissant. L'air était pur, et frais, la santé bonne, et le lendemain doré, pour M. Proulx, par l'espoir de revoir ses amis de Saint-Boniface. Dans l'attente de cette joie, nous nous endormions paisiblement et, ce matin, nous nous réveillions à Winnipeg. Le *Sleeping Car* (char dortoir) où nous étions ne va pas plus loin. On nous laissa sur la voie. Quand nous eûmes fait notre toilette, nous allâmes attendre dans le dépôt que le bureau du téléphone fut ouvert pour faire venir une voiture. Après une heure et demie, elle arriva enfin ; peu après, nous étions à l'hôpital de Saint-Boniface ; les sœurs nous y attendaient ; car, avant de partir de Calgary, M. Proulx les avait averties par télégramme, de notre arrivée. Elles nous reçurent avec leur bienveillance ordinaire.

Après notre déjeuner, on nous remit les lettres de Saint-Lin, et nous les parcourûmes avec empressement. Les nouvelles ne sont pas toutes très bonnes, puisqu'on nous y parle de la maladie de M. Desrosiers et d'Alice. Nous espérons en recevoir de meilleures aux premiers jours. En attendant, il nous faut nous borner à former pour eux des souhaits de santé, et à prier pour leur prompt rétablissement. Depuis que nous avons pris connaissance des nouvelles du pays, nous écrivons. Je me hâte de terminer, car nous devons sortir tout-à l'heure, M. Proulx pour aller chez Mgr Taché et chez M. le juge Dubuc, et moi, à l'église et chez M. Dubuc, où nous nous rejoindrons.

Pourtant, je prendrai le temps de dire un mot de Saint-Boniface que je n'avais vu qu'à travers la neige et la glace, que j'avais quitté après une des plus rigoureuses tempêtes de l'hiver, et qui m'est apparu ce matin, sous les rayons du soleil levant, dans toute la fraîcheur du printemps, avec ses arbres verts encadrant ses édifices religieux, ses jardins fertiles où les

légumes poussent à pleine terre, le cours sinueux de la rivière Rouge semblant dormir au fond de son lit profond, d'où monte un air pur et une brise embaumée ; et, mieux que cela encore, nous y retrouvons, frais, vivaces, tous les bons souvenirs que nous avons conservés d'une première visite, souvenirs chers qui nous promettent pour ce nouveau séjour de grandes jouissances. Pour M. Proulx surtout, ce sera le digne couronnement d'un voyage qui lui a rendu, avec la santé, une ardeur et des espérances toutes nouvelles.

Au revoir !

LXXI

Hôpital de Saint-Boniface, Manitoba, 4 *juin* 1894.

Je constate à ma grande satisfaction, que nous sommes ici dans une paroisse canadienne française et catholique, tout comme nos bonnes paroisses de la Province de Québec. Il m'a fait plaisir hier aux vêpres de voir l'église remplie d'une foule pieuse, et d'entendre parler ma langue, à la sortie de l'office, par ces braves gens qui venaient de prier si dévotement. Je trouvais dans leur manière d'agir un petit air de *chez nous* qui me faisait du bien. Quoique je n'aie pas le mal du pays, (comme M. Proulx ?) je sens bien qu'il m'est cher.

Maintenant, retournons en arrière. Samedi après-midi, M. Proulx alerte et gai, après une longue visite à Mgr Taché, vint me rejoindre chez M. le juge Dubuc ; il fallut rester à souper, et ils firent venir pour la veillée monsieur et madame Bernier. Cette dernière est la sœur de sœur Marie Mathilde, maîtresse des novices, au couvent des sœurs des SS Noms de Jésus et Marie à Oakland, et nous avions des commissions pour elle. M. le juge Prud'homme vint se mettre de la partie ; tout le monde jasait à qui mieux mieux ; il était plus de dix heures, et M. Proulx n'avait pas encore pensé à se retirer. Il fallait bien s'y résoudre ; tous se séparèrent un peu à regret. Monsieur et madame Dubuc vinrent nous reconduire jusqu'à l'hôpital ; il faisait une belle nuit, claire et fraîche, qui rendait

cette petite marche très agréable. M. Proulx se coucha très content de sa journée, mais avec un léger mal de tête qui, le lendemain, était plus grand ; les fricots ne lui vont pas, surtout le soir ; on lui sert des viandes très bien préparées, mais si peu qu'il en prenne, elles lui occasionnent toujours un dérangement d'estomac, et un mal de tête qui en est la conséquence.

Hier matin donc, il n'était pas très bien ; après sa messe et un léger déjeuner, il se jeta sur son lit pour essayer de dormir, mais le sommeil ne vint pas ; enfin, dans l'après-midi, la camomille et la visite de monsieur le juge Dubuc dissipèrent tout malaise. Il prit un bon souper, après lequel il alla passa quelques heures chez monsieur le Juge. En rentrant, il se mit au lit et dormit très bien jusqu'au matin ; aussi il faut voir comme il est frais aujourd'hui. Il est en ce moment à écrire une lettre aux Archevêque et Evêques de la Province ecclésiastique de Montréal, que j'irai clavigraphier après-midi au pensionnat.

Et moi, je suis bien aussi ; hier matin, j'assistai à la messe de M. Proulx ; après le déjeuner, je fis un bon somme ; dans l'après-midi, j'allai à vêpres, et le soir j'assistai à la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée dans la chapelle de l'hôpital par le R. Père Poitras, celui qui a fait construire l'église, l'hôpital et la maison des RR. Pères Oblats à Mattawa. Après la cérémonie, il me fit demander au parloir. M. Proulx lui avait appris combien Mattawa m'avait plu, et il voulait entendre de ma bouche ce que je pensais de cet endroit, qui fut pendant vingt-cinq ans le théâtre de ses travaux, dont tous les édifices religieux sont l'œuvre de ses mains ou de ses soucis : ils lui ont coûté Dieu sait combien de patience et d'énergie, et par conséquent Mattawa est resté pour lui, avec raison, " le plus beau pays du monde. " Je me trouvais à l'aise avec lui,

il a l'air si bon ; il resta une demie heure environ et me parla du changement favorable qu'il a été heureux de constater dans l'état de santé de M. Proulx. C'est ce qui fait l'admiration de tous ceux qui ne l'ont pas vu depuis deux mois ; c'est ce qui fera bientôt la vôtre, je l'espère. En attendant, n'en continuez pas moins de prier pour lui et pour son infirmière, qui lui est devenue inutile.

Nous sommes ici sous les soins de sœur Beaune, native de Saint-Hermas, qui jase, qui jase comme une personne de vers chez nous que je connais bien. Elle est aussi bonne que aimable.

A Saint-Lin où en sont les choses ? M. Payette est-il mieux que le disait une des dernières lettres ? M. Martel est-il devenu plus *doux ?* M. Desrosiers a-t-il recouvré et la santé et sa bonne humeur ordinaire ? Mademoiselle Harvey grossit-elle aussi vite que ses choux, et la trouverons-nous aussi rougeaude que ses radis ? Alice est-elle mieux, et déjà en état d'aider aux serins à égayer la maison ? Dina a-t-elle appesanti de six livres qui lui manquent pour ne pas être confisquée ? Eustache parle-t-il cette année de faire un costume à sa vache ?

Je termine en présentant mes respects aux révérends Messieurs du presbytère, et mes saluts à tous.

Au revoir !

LXXII

Hôpital de Saint-Boniface, Manitoba, 8 *juin* 1894.

Je ne sais par quel bout commencer mon journal aujourd'hui, il y a si longtemps que je n'ai par écrit ; cependant, si je veux finir par la fin, il me faut nécessairement commencer par le commencement.

Lundi après-midi, j'allai écrire au clavigraphe au pensionnat ; j'y revis *ma cousine*, sœur Agnès du Sacré-Cœur, qui est très bien. La Mère Supérieure m'emmena voir Mgr Taché, qui me donna deux fois sa bénédiction ; puis j'allai prendre le souper chez M. le juge Dubuc, où M. Proulx était déjà rendu. Là, il fut décidé que le lendemain M. Proulx, monsieur et madame Dubuc et moi, irions à Saint-Norbert voir M. le curé Ritchot en son ermitage.

En effet, mardi matin, nous partions par un temps magnifique pour Saint-Norbert, qui se trouve à trois lieues de distance ; les chemins n'étaient pas très bons, n'importe, M. Proulx n'en revoyait pas avec moins de plaisir les prairies de *harts rouges* qu'il avait tant de fois parcourues dans sa jeunesse, et dont la vue aujourd'hui réveillait l'un après l'autre ses anciens souvenirs. A Saint-Norbert, il trouva tout changé, pour le mieux ; l'église est propre et convenable, elle possède un joli autel en marbre ; le presbytère est confortable et entouré de beaux arbres ; le couvent neuf est passablement grand, et les

sœurs Grises qui l'habitent ont de plus, à leur disposition, une coquette chapelle dédiée à Notre-Dame de Bonsecours, construite dans un petit bois à quelques cents pas du couvent ; cette chapelle est la propriété de M. Ritchot. Ce digne prêtre est un grand, gros et vigoureux vieillard, plein de dévouement et d'un zèle tout apostolique ; l'église et le presbytère ont été bâtis à ses frais, et il est de plus le généreux bienfaiteur des Trappistes du Monastère de Notre-Dame de la Prairie, qui est situé à un mille environ du village.

Au monastère, nous y avons vu le R. Père Cléophas et le R. Frère Alphonse ; le Père Cléophas a très bien connu Frère Marie François-Xavier, (1) au Monastère de Notre-Dame du Lac. M. Proulx a accepté d'aller faire un sermon dimanche prochain à Saint-Norbert, à l'occasion de la fête patronale qui coïncide avec la visite qu'y doit faire le révérend Père Abbé Supérieur Général de la Trappe de Bellefontaine, qui est en ce moment de passage au Monastère de Notre-Dame de la Prairie.

Le soir nous revenions très content, mais un peu fatigués du voyage. Notre repos ne fut pas de longue durée ; mercredi matin, M Proulx, madame Dubuc et moi partions par les chars pour Saint-Jean Baptiste, paroisse dont la première organisation est due à M. Proulx, et qui pour cela fut nommée d'après son saint patron. M. Filion, qui en est le curé actuel, vint au-devant de nous à la gare. Aussitôt après le dîner, nous visitâmes l'école des sœurs Grises qui sont arrivées là depuis moins d'un an ; cent cinquante enfants gros, gras, pleins de force et de santé, étaient entassés dans des classes, déjà devenues trop étroites pour loger cette foule remuante. Dans quelques années, la plupart de ces enfants seront devenus de

(1) Frère de mademoiselle Legault.

vigoureux colons, qui se partageront les immenses prairies du Manitoba : race canadienne, tu ne périras de si tôt.

M. Filion fit venir une voiture et nous mena voir les paroisses de Letellier et de Saint-Joseph, une course de huit lieues environ. Nous prîmes le souper à Saint-Joseph, après quoi nous retournâmes à Saint-Jean Baptiste par un beau soir de juin, à travers les vastes champs cultivés, sans clôtures aussi loin que la vue peut porter ; les maisons des cultivateurs nous apparaissaient dans le lointain, au milieu des meules de foin qui restent de la récolte de l'été dernier. Cette fraîcheur et ce calme étaient délicieux, et le voyage très agréable. A dix heures, nous étions de retour à Saint-Jean Baptiste, où mademoiselle Filion, la sœur de monsieur le Curé, nous avait préparé à chacun une chambre.

Après une bonne nuit de repos, j'assistai aux messes de M. Proulx et de M. Filion ; le déjeuner fini, tous les deux partirent en voiture pour Sainte-Agathe, la première cure de M. Proulx qui tenait beaucoup à la revoir ; elle se trouve à six lieues environ de Saint-Jean Baptiste. Après leur départ, madame Dubuc et moi avons été voir les sœurs, avons fait visite à une Dame du village, avons dîné avec mademoiselle Filion ; puis, à deux heures, nous prenions les chars pour revenir à Winnipeg. A Sainte-Agathe, M. Proulx et M. Filion embarquèrent dans le train. A Winnipeg M. Proulx, un peu fatigué, retourna de suite à l'hôpital, pendant que j'allais avec madame Dubuc voir ses filles, Flavie et Berthe, au couvent des sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie.

Le soir, très fatiguée de cette longue promenade, je pris le frais sur la galerie de l'hôpital, pendant que M. Proulx causait avec monsieur le juge Dubuc qui venait l'inviter officiellement à assister à la collation des diplômes de l'Université de Mani-

toba, séance qui se donne aux bâtisses du Parlement à Winnipeg. Madame Dubuc me faisait offrir de l'y accompagner. Cette séance commence à trois heures de l'après-midi aujourd'hui même ; je me hâte de terminer cette page pour me préparer.

M. Proulx a reçu hier soir une lettre de M. Payette, et aujourd'hui en sont arrivées deux de M. Desrosiers et deux de mademoiselle Harvey. Merci, et au revoir !

LXXIII

Hôpital de Saint-Boniface, Manitoba, 9 *juin* 1894.

Il est midi au moment où je commence mon journal ; l'avant-midi a passé avec une rapidité étonnante ; je n'ai eu le temps, depuis le déjeuner, que de copier une longue lettre de M. Proulx dans le cahier ; je me fais un plaisir de vous faire connaître quel a été, hier, notre après-midi.

Vers deux heures, une voiture vint nous chercher pour nous conduire aux bâtisses du Parlement à Winnipeg. M. Proulx entra, en passant, faire une courte visite à Mgr Taché, après quoi nous allâmes prendre monsieur et madame Dubuc qui nous attendaient. Nous arrivâmes au Parlement presque en temps que le gouverneur, M. Schultz ; nous rejoignant dans l'escalier, il donna la main à monsieur et madame Dubuc, qui nous présentèrent à Son Honneur. Il nous invita, les dames, à aller prendre des sièges à sa droite avec quelques autres privilégiées ; pour les messieurs, ils étaient placés à la gauche de l'estrade où trônait l'évêque anglican, le *Bishop McCray*, chancelier de l'Université de Manitoba.

La vaste salle était remplie par les élèves, jeunes gens anglais et canadiens-français et jeunes filles anglaises, par les professeurs, par les principaux membres du corps universitaire, tous portant le costume de circonstance, et par quelques invités dont nous étions ; le public remplissait la large galerie circulaire, disposée en gradin, qui entoure la salle. L'Evêque ouvrit

la séance par un discours ; puis, à l'appel de son nom, chaque élève venait s'agenouiller devant le chancelier, en mettant ses mains dans les siennes, et recevait le collier d'hermine, insigne de son grade. Ceux qui avaient de plus mérité des bourses ou des médailles revinrent à tour de rôle les chercher avec honneur, aux applaudissements de l'assemblée. Quand tout fut distribué, le Gouverneur fit un petit discours, et un M. Prendergast lut une longue dissertation, très bien faite, dit-on, ce qui termina la séance.

La foule s'écoula, pendant que le Gouverneur et sa femme parlaient avec M. Proulx, M. Cherrier, monsieur et madame Dubuc, moi, et un petit groupe de personnes auxquelles on nous avait introduits. Le Gouverneur nous invita gracieusement à nous rendre à sa maison, pour y prendre des rafraîchissements. Les dix invités le suivirent, il avait offert son bras à madame Dubuc ; nous fûmes reçus dans un riche salon ; une servante apporta des liqueurs sur un plateau d'argent, puis du thé et des gâteaux. Nous y passâmes une demi-heure environ à causer avec le Gouverneur qui parle un peu le français, et sa femme qui ne le parle pas du tout.

La voiture qui nous avait attendus, nous ramena tous quatre à Saint-Bonifiace, où nous allâmes faire visite à madame Bernier ponr lui porter les souvenirs que sa sœur, sœur Marie Mathilde, nous avait chargés pour elle ; à M. le Docteur d'Eschambault, cousin de sœur Marie Thaïs de Saint-Joseph, pour lui remettre de sa part un livre dont elle lui faisait cadeau ; M. d'Eschambault était absent, mais sa femme et sa sœur nous reçurent avec beaucoup d'amabilité, et parurent très heureuses d'avoir des nouvelles de leur cousine de Californie. Nous allâmes prendre le souper chez M. Dubuc, après lequel madame Dubuc chanta, fit de la musique ; et, lorsque je voulus

me retirer, elle vint me reconduire jusqu'à l'hôpital, où M. Proulx ne rentra que longtemps après moi. La chaleur avait été très grande toute la journée, et il trouvait bon de prendre le frais.

Nous avons eu une assez bonne nuit, M. Proulx est bien aujourd'hui ; il a reçu ce matin la visite de monsieur le juge Prud'homme, et nous avons employé le reste de l'avant-midi à écrire ; maintenant, il se prépare à partir pour se rendre chez monsieur le juge Dubuc, je pars de mon côté pour l'église de Sainte-Marie à Winnipeg.

Bonne santé à tous et à toutes.

LXXIV

Hôpital de Saint-Boniface, Manitoba, 11 *juin* 1894.

Samedi dernier, je fermais mon journal au moment où M. Proulx partait pour aller voir monsieur le juge Dubuc ; peu après je me dirigeais vers l'église Sainte-Marie, à Winnipeg, où je voulais rencontrer le R. Père McCarthy. J'y restai longtemps, sans m'apercevoir que le temps changeait ; quand je sortis, le ciel était sombre, le vent très grand et l'orage arrivait. Je me hâtai de me rendre sur la grande rue, espérant y trouver un carosse ; la poussière soulevée par le vent m'aveuglait, et bientôt la pluie et le tonnerre se mirent de la partie ; je me retirai à l'abri, avec beaucoup d'autres, à l'entrée d'un magasin ; j'essayai d'avoir une voiture, toutes étaient engagées. Enfin la pluie parut vouloir diminuer de violence, et je me décidai de continuer ma route à pied ; car, ayant eu très chaud, je commençais à me refroidir ; arrivée à l'entrée du pont qui relie Winnipeg à Saint-Boniface, j'aperçus le cocher dont nous nous servons d'ordinaire qui attendait, pour s'y engager, que les chars lui eussent clairé la voie ; sa voiture me paraissait vide, et la pluie reprenait de plus belle ; je l'appelai, il me reconnut et s'empressa de m'ouvrir la portière ; j'y aperçus M. Proulx et M. Dubuc qui s'étaient décidés d'aller faire visite au couvent des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie à Winnipeg et qui

en revenaient en ce moment. Grande surprise de part et d'autre : j'étais contente, je vous assure, de cette rencontre inattendue, et je revins à l'hôpital sans inquiétude.

Hier matin, M. Proulx dit sa messe à huit heures à l'hôpital ; après son déjeuner, il dormit un peu en attendant l'heure de partir pour Saint-Norbert, où il devait aller prêcher le sermon promis ; vers dix heures, une voiture le conduisit au dépôt ; il arriva à Saint-Norbert pendant la grand'messe. Le révérend Père abbé Général des Trappistes officiait. Après l'office divin, toute la paroisse se réunit à la porte de l'église où M. Ritchot avait fait transporter des chaises et des bancs, et un des principaux citoyens de l'endroit, M. Brisbois, lut à M. Proulx, en sa qualité d'ancien missionnaire, l'adresse que je vous envoie ci-jointe. Il y répondit, cela va sans dire. Cette adresse a été composée, peut-être par un littérateur, mais certainement par un homme d'intelligence et de cœur. Il en fut présenté une autre au R. P. Abbé. Tout le monde s'amusa, et M. Proulx a rapporté de cette réunion un doré souvenir. Il revint par les chars dans l'après-midi, et alla faire dans Saint-Boniface quelques visites, entr'autres à madame Lecomte chez qui, par hasard, il nous rencontra madame Dubuc et moi, à monsieur le juge Dubuc, à Mgr Taché. et il rentra à l'hôpital pour le souper.

Après les vêpres, auxquelles j'assistai avec madame Dubuc, nous allâmes faire visite à madame Lecomte, à madame Prud'homme, puis, me séparant de madame Dubuc à sa porte, je revins tout droit chez nous.

Ce matin, M. Proulx est allé dire la messe chez les sœurs des SS. Noms de Jesus et Marie à Winnipeg, il n'est pas encore de retour. Il pleut, les gens en sont heureux, car la sécheresse commençait à causer du dommage.

Maintenant il n'est plus question de mois, ni de semaines avant le retour, mais de jours seulement ; dix encore à dater d'aujourd'hui, et nous mettrons *encore une fois le pied dans le Canada.* En attendant, salut aux Canadiens et Canadiennes.

J'allais oublier de dire que, samedi, la Mère Supérieure remit à M. Proulx une lettre qui se présentait carrément, seule. Elle lui venait de *Dina.* Vraiment, voilà un acte de bravoure extraordinaire, et je vois qu'elle n'a pas besoin d'aller en Californie pour devenir Américaine. Je l'en félicite et lui présente ainsi qu'à mademoiselle Harvey et Alice, mes saluts et amitiés.

Au revoir !

Saint-Norbert, Manitoba, 10 *juin,* 1894.

AU RÉV. J.-B. PROULX, curé de Saint-Lin, Vice-Recteur de l'Université Laval.

Monsieur,

Nous sommes très heureux de saluer votre présence au milieu de nous à l'occasion de la fête de Saint-Norbert, patron de cette paroisse. Nous sommes heureux aussi de pouvoir vous exprimer le bon souvenir que nous avons gardé de votre séjour parmi nous, il y a quelque vingt ans passés. Vous n'êtes point étranger ici, car le souvenir agréable que vous y avez laissé est encore vivace.

Le sincère dévouement que nous ont montré tous les mis-

sionnaires, venus pour aider aux débuts pénibles de ce pays éloigné, ne saurait être oublié.

Monsieur, vous êtes considéré comme un des bienfaiteurs de ce pays, ayant participé à cette grande œuvre de civilisation, accomplie par ces courageux missionnaires du Nord-Ouest Canadien ; car, comme eux, vous avez supporté le lourd fardeau d'une vie pénible, pleine de tribulations, de misères.

A ce titre, votre nom sera toujours aimé, respecté, considéré et honoré sur les bords de la Rivière Rouge.

Au temps où vous résidiez ici, Saint-Norbert n'était qu'un lieu solitaire, éloigné de tout progrès ; aujourd'hui vous pouvez admirer les fruits de la semence jetée par les missionnaires catholiques,

En dépit du peu d'émigration catholique comparativement à l'émigration protestante, vous pouvez constater le progrès accompli dans les centres catholiques.

Nous avons conservé notre caractère religieux et national, malgré les assauts injustes que nous fait l'élément étranger, qui envahit si rapidement ce pays. Vous n'êtes pas sans savoir le mépris que font de nos droits des gens arrivés d'hier.

Le même esprit règne ici que dans les vieilles paroisses catholiques de la Province de Québec. A Saint-Norbert vous admirez l'église comme le plus bel ornement du village, ayant d'un côté le couvent sous l'habile direction des révérendes sœurs, de l'autre le presbytère, en arrière le cimetière avec un gazon parsemé de ses croix noires, s'élevant sous un sombre feuillage.

Tout cela ne vous rappelle-t-il pas les pieuses paroisses des bords du majestueux fleuve Saint-Laurent ?

Eh bien, Monsieur, nous voulons vivre et mourir comme nos ancêtres de là-bas, nous voulons conserver leur foi et leurs

enseignements ; nous voulons persévérer dans la voie que vous nous avez montrée, lorsque vous exerciez ici le saint ministère.

Nous avons toujours espérance de voir plus de catholiques que par le passé se diriger vers ce pays, où la vie est si facile à gagner, pays qui devrait entièrement nous appartenir, ayant été ouvert au prix de tant de sacrifices par nos saints missionnaires.

Malgré l'éloignement, soyez assuré, Monsieur, que nous n'avons pas été insensibles aux succès brillants obtenus par vous dans le règlement des difficultés presque insurmontables de l'Université Laval, une cause qui a tant intéressé tous les catholiques du Canada en ces derniers temps.

La noble renommée que vous avez acquise depuis votre départ d'au milieu de nous, nous cause un plaisir sensible.

Nous profitons de cette occasion pour vous exprimer notre vive admiration, ainsi que nos vœux les plus sincères de longue vie et de bonheur.

Les Paroissiens de Saint-Norbert, Manitoba.

LXXV

Sur le train de Winnipeg à Ottawa, 15 *juin* 1894.

Je continue mon journal à bord des chars ; vous défricherez comme vous pourrez mon griffonnage.

Lundi, en revenant du couvent des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie à Winnipeg, M. Proulx entra à l'archevêché de Saint-Boniface, où il passa le reste de la journée. Il y fut décidé que, le lendemain, le révérend Père Poitras le mènerait, ainsi que M. le juge Dubuc, au *Cheval Blanc*, chez M. Kavanagh, le curé de l'endroit.

En conséquence, mardi, après avoir dit sa messe à la Maison Vicariale des sœurs Grises à Saint-Boniface, il partait avec ses compagnons pour une promenade agréable, mais fatigante, sous le soleil brûlant. Ils revinrent vers sept heures du soir.

Pendant son absence, je m'étais reposé à satiété, et avait dormi la grande partie de la journée. Vers le soir, madame Dubuc m'envoya une lettre par un commissaire qui attendit la réponse, me demandant de venir la prendre pour aller voir le Parc de Winnipeg ; je lui répondis que, ayant fait la paresse toute la journée, j'avais à écrire, et que, par conséquent, malgré tout le plaisir que j'aurais de l'accompagner, je ne pouvais sortir. Mais, comme elle avait promis à ses enfants de les y mener, ce n'était pas facile de les priver de cette promenade ; elle-même vint me prendre à l'hôpital, ce que voyant, je me fis un devoir

en même temps qu'un plaisir de me rendre à son désir. D'ailleurs c'était un voyage salutaire, après une journée de chaleur accablante. Le temps était devenu frais, et il faisait bon respirer l'air pur, pendant que les chars électriques nous emportaient à travers la ville animée, les champs cultivés et les bois silencieux, remplis toutefois de petits insectes, pour le moins, très incommodes. Les chars nous conduisirent jusque près d'un pont qui traverse la Rivière Rouge ; passant de l'autre côte, nous nous trouvâmes dans une large avenue percée à travers une petite forêt de chênes et d'ormes, et éclairée par la lumière électrique qui brillait aux branches des arbres ; nous la suivîmes jusqu'à une pointe que la rivière entoure presque entièrement ; au centre, nous aperçûmes une foule de gens grimpés sur de petits chevaux de bois, de petites voitures, sur les bords d'une plateforme circulaire qui tournait avec une rapidité vertigineuse, au son d'une musique plus ou moins agréable ; de temps en temps, la plateforme s'arrêtait pour renouveler son chargement. Les trois petites filles de madame Dubuc voulûrent y monter, et nous les regardâmes tourner pendant quelques minutes. Après avoir fait la visite des salles de danse où il n'y avait personne dans le moment ; des balançoires construites de distance en distance, et de tout ce que le parc peut contenir d'attrayant, nous revînmes au logis ; il était plus de dix heures, lorsque madame Dubuc me laissa à la porte de l'hôpital.

M. Proulx ne dormait pas encore ; il avait pris dans la soirée un bain qui l'avait disposé à passer une bonne nuit. En effet, il se leva très tard le matin, et, après le déjeuner pris en présence des sœurs, il fallut visiter l'hôpital qui est véritablement un magnifique et vaste établissement. M. Proulx devait aller dîner chez monsieur le juge Dubuc, mais, comme Mgr

Grandin était arrivé de la veille à Saint-Boniface, monsieur Dubuc, sur la prière de Mgr Taché, lui céda ses droits, et M. Proulx dîna à l'Archevêché.

Il revint d'assez bonne heure pour se préparer au départ ; et, après avoir fait nos adieux aux bonnes sœurs, nous nous rendîmes chez monsieur Dubuc, pour les revoir encore une fois et les remercier de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour nous pendant notre séjour au Manitoba. Le maître et la maîtresse de la maison me donnèrent leur photographie, monsieur le Juge et son fils aîné voulurent nous accompagner jusqu'à la gare, où ils nous tinrent compagnie jusqu'au moment du départ, ainsi que M. Cherrier, curé de l'Immaculée Conception, et quelques autres prêtres, qui étaient venus saluer une dernière fois M. Proulx.

Le 13 juin, vers six heures du soir, nous laissions Winnipeg, et depuis lors chaque tour de roue du train qui nous emporte, nous rapproche de Saint-Lin. M. Proulx ne peut contenir sa joie, que je comprends d'autant mieux que je la partage complètement. Le plus grand agrément du voyage est certainement celui de revenir à la maison, et nous jouissons déjà du plaisir d'y revoir, après une longue absence, les personnes chères que nous y avons laissées.

Nous avons été vraiment privilégiés jusqu'ici d'avoir été exempts de tous les accidents arrivés sur la ligne du Pacifique, soit quelques jours après notre passage, soit quelques jours auparavant. L'inondation de la Colombie Britannique qui a causé tant de désastres avait lieu la semaine qui suivit notre départ de New-Westminster ; et hier, en traversant ce pont sur la rivière Mattawan qui, miné par un incendie, s'est effondré, le 9 juin, sous le poid des chars, précipitant tant de malheureux dans l'abîme, nous avons pu voir les débris du sinis-

tre, à demi brûlés, entassés dans la rivière. Les chars ont arrêté pour embarquer le cadavre de l'homme en charge de la malle qui avait été trouvé le matin même, parmi les décombres ; il avait les pieds et un côté de la tête brûlés. M. Proulx l'a vu, il en frissonne encore. Cet homme demeurait à Fort William, où son cadavre vient d'être descendu.

Nous arriverons demain, samedi matin, à Ottawa ; nous y passerons le dimanche, et en partirons probablement lundi, par le bateau, pour Sainte-Anne de Bellevue, Sainte-Geneviève, la Pointe Claire, Saint-Lin, où nous serons jeudi. Jeudi ! Entendez-vous mademoiselle Harvey, Alice, Dina ! moins de huit jours et je serai avec vous, pas plus Chinoise, pas plus Américaine, pas plus Anglaise qu'avant mon départ, mais comme toujours votre amie qui se fait une fête de vous revoir.

A bientôt !

LXXVI

A bord de l'Empress, sur la rivière Ottawa, 18 *juin* 1894.

Le 15 juin, je vous écrivais dans les chars entre Winnipeg et Ottawa, aujourd'hui je vous écris à bord du vapeur Empress, entre Ottawa et Oka.

Samedi, au soleil levant, nous arrivions à Ottawa. Il était trop matin pour se rendre immédiatement chez M. Alfred Perrault, où nous voulions descendre. M. Proulx prit une voiture, et nous allâmes faire une promenade d'une heure sur le chemin de Richmond, nous passâmes une autre heure à l'église Saint-Jean Baptiste, puis nous allâmes frapper au numéro 280, rue Bay ; Eugénie vint ouvrir en robe de nuit ; grande surprise et grand émoi. Malgré la promesse que je leur en avais faite, je ne leur avais pas écrit dans le cours du voyage, et ils étaient assez inquiets sur le compte de M. Proulx ; mais ils furent bientôt rassurés en le voyant si bien, et si joyeux.

Il se reposa une partie de l'avant-midi, puis il se rendit à l'évêché. Il fit toute la journée une chaleur accablante ; vers le soir, Eugénie vint me faire voir le Parc à l'autre extrémité de la ville, en face de la Pointe-Gatineau, et les beaux parterres qui entourent les bâtisses du parlement. Après cette longue

promenade, nous allâmes prendre Elisa à son magasin et rentrâmes toutes emsemble à la maison. Le soir, il fut question d'aller à Alymer, nous nous rendîmes même aux chars, mais ils étaient tellement en retard, à cause d'une excursion, que nous nous lassâmes d'attendre et renonçâmes au voyage.

Hier, dimanche, j'allai avec Elisa à la grand'messe à St-Jean Baptiste. M. Proulx vint prendre le dîner avec nous, et il y resta une partie de l'après-midi. Il avait donné le sermon pendant la grand'messe à la Cathédrale. Le soir, il retourna de bonne heure à l'évêché pour y rencontrer plusieurs prêtres des environs qui devaient s'y réunir.

Ce matin, à six heures et demie, une voiture vint me chercher chez Alfred Perrault, j'y pris place avec Elisa et son père, qui voulaient me reconduire jusqu'au quai ; en passant à l'évêché, M. Proulx monta avec nous ; peu après, nous étions à bord de l'Empress où Alfred et Elisa nous tinrent compagnie jusqu'au moment du départ. Maintenant, nous avons déjà perdu de vue la ville d'Ottawa, et nous voguons vers Saint-Lin où dans quelques jours nous arriverons enfin.

Il vient d'être décidé que nous descenderons à Oka pour aller voir mon beau-frère Narcisse Desrosiers, ma soeur Albina, et leurs petits enfants Félix et Léopold. A ma grande satisfaction, nous allons terminer ce voyage par une tournée dans ma famille, ce qui me permettra ensuite de me *fixer* dans le presbytère pour longtemps. Le temps est beau, la rivière est calme et si limpide que les arbres qui bordent ses rives s'y mirent avec complaisance, et nous paraissent de dessus le pont comme deux forêts qui se tiendraient par le pied. C'est charmant, et nous respirons avec délice l'air frais et pur, qui nous ranime et nous dédommage des jonrs de chaleur que nous venons de subir.

A Grenville, nous avons dû échanger le bateau pour les

chars qui, par une demie heure de marche environ, nous descendirent à Carillon, où le bateau "Le Souverain" nous attendait ; nous y montâmes, et dans quelques minutes nous serons à Oka. Le temps est changé, il pleut maintenant ; peu importe, nous ne fondrons pas.

A bientôt !

LXXVII

Université Laval, Montréal, 21 *juin* 1894.

Sur le point de partir pour les chars qui doivent nous déposer ce soir à la gare de St-Lin, je me fais un plaisir de terminer d'un trait le récit du voyage, et de clore ce journal que je conserverai en sonvenir de la grave maladie dont M. Proulx vient dêtre si heureusement guéri, du voyage qui en a été le traitement, et que, pour le soigner,j'ai fait en sa compagnie ; et nous en revenons aujourd'hui, pleins de santé, de force et de reconnaissance envers Dieu qui a bien voulu le couronner de succès. QU'IL en soit béni !

Donc, M. Proulx avait décidé, à ma grande satisfaction, d'employer nos derniers jours de voyage à faire visite à chacun des membres de sa famille. Le 18 juin, dans l'après-midi, nous descendions à Oka ; une voiture nous conduisit chez mon beau-frère, que nous trouvâmes en parfaite santé ainsi que sa petite famille. La joie qu'ils eurent de nous revoir aussi bien portant et d'entendre parler de notre voyage égalait celle que j'éprouvais moi-même, en renvoyant des parents bien-aimés et des lieux connus. Le soir, M. Proulx se fit conduire au Monastère de Notre-Dame du Lac où il passa la nuit ; il eut le plaisir d'y rencontrer, outre le révérend Père Abbé, M. Jean Dupuis, du diocèse de Saint-Hyacinthe, qu'il connaît particulièrement.

Le lendemain, Narcisse nous conduisit tous deux sur le bord

du lac des Deux-Montagnes que nous traversâmes en chaloupe, assez rapidement, grâce aux bras vigoureux de M. Simon Clément. Cette promenade était délicieuse ; les eaux paisibles du lac nous berçaient mollement, pendant que nous admirions à loisir sa vaste étendue dont les limites d'un côté échappaient à nos regards, ses rives sinueuses ornées d'arbres au riche feuillage, l'Ile Bizard qui surgit du sein des eaux comme une oasis de fraîcheur et de verdure, Sainte-Geneviève où nous abordions bientôt, à la Pointe du Cap.

Une voiture nous conduisit à Sainte-Anne de Bellevue, chez mon beau-frère Joseph Lalonde. Là, comme à Oka, on fut aussi heureux que surpris de voir M. Proulx si parfaitement bien ; on n'en pouvait revenir. Dans l'après-midi, Joseph et Clara nous emmenèrent, M. Proulx au presbytère de Sainte-Geneviève, et moi à la côte Saint-Jean, lieu où tant de souvenirs me rattachent, et où j'eus la joie de revoir mes frères David, Jean-Baptiste et sa femme Marie, François et Napoléon. Hier, avec eux tous, je me rendis à la côte Saint-Charles, chez mon beau-frère François Legault. Mon oncle Firmin Laniel et ma tante Marie, que nous considérons comme des grand'parents, vinrent nous y rejoindre ; tous etaient on ne peut plus heureux de me revoir. Je partageais leur joie, et l'amour fraternel si profond qui nous unit, me faisait éprouver en leur présence une jouissance d'une extrême douceur ; cette atmosphère de chaude tendresse, et les confidences mutuelles que nous avions à nous faire, dilataient mon cœur, et augmentaient encore, s'il est possible, ma reconnaissance envers mon cher bienfaiteur qui avait tenu à me procurer cette joie. Lui, de son côté était allé voir ses parents, et le soir il arriva à Saint-Charles, avec mon oncle Jules et M. Camille Lauzon, pour prendre le souper avec nous. La fête se trouvait complète.

Après quelques heures, il retourna au presbytère de Sainte-Geneviève, pour la nuit. Ce matin, il arrêta me prendre, en se rendant aux chars qui nous ont amenés à Montréal, où il a fait plusieurs visites dans le cours de la journée.

Tout-à-l'heure, nous ferons le dernier pas vers Saint-Lin. Remerciant Dieu du bon succès du voyage, et de la protection spéciale dont il nous a favorisé, je termine ce journal en vous souhaitant le bonjour, dans le doux espoir de vous revoir ce soir.

PHILOMÈNE LEGAULT.

SUPPLEMENT

Pour compléter ce journal, j'ajouterai, sous forme de supplément, le récit, tel que fait par les journaux, de la réception qui attendait M. Proulx à son arrivée à Saint-Lin ; toutefois je me bornerai aux compte rendus de *La Presse* et de *La Croix* de Montréal, qui sont les plus détaillés.

I

(De *La Presse* du 22 juin 1894)

Saint-Lin célèbre le retour de son curé.

Illumination, feu d'artifice, adresse et discours.

Aux sons des cloches de la ville des Laurentides, aux acclamations enthousiastes de toute une population réunie pour célébrer son retour, après une absence de quatre mois, M. l'abbé Proulx débarquait hier soir en gare de Saint-Lin. L'éminent Vice-Recteur de l'Université Laval de Montréal, après avoir serré la main de ses dévoués collaborateurs, MM. les abbés Payette, desservant, Desrosiers et Martel, vicaires, des princi-

paux citoyens de l'endroit, prit place dans un carrosse traîné par deux chevaux richement caparaçonnés et ornés des fleurs du printemps. Déjà, à Montréal, à Sainte-Thérèse, à Sainte-Anne des Plaines, MM. Lecours, curé de la Longue Pointe, Nantel, supérieur du Séminaire de Sainte-Thérèse, Rouleau, professeur à la même institution, E. Dugas, curé de Sainte-Anne, Georges Dugas, ancien missionnaire, s'étaient faits les compagnons de route du curé de Saint-Lin ; et, à la gare, avec ses vicaires, étaient venus le rencontrer ses deux voisins, M. Dubois, curé de Saint-Esprit, et M. Viau, curé de Sainte-Julienne.

La procession se rendit à l'église paroissiale où un salut solennel fut chanté, les fidèles alternant avec les chantres à l'orgue dans les hymnes au Dieu de l'Eucharistie. Nous croyons que c'est la seule paroisse de l'Archidiocèse de Montréal qui a renouvelé cette ancienne coutume, si belle pourtant.

Après la bénédiction et le chant de l'hymne au Sacré-Cœur, le fils de M. Alexis Grandmaison présenta un magnifique bouquet de fleurs au Rév. M. Proulx, puis M. H. H. Ethier, maire de la ville, s'avança aux balustres et lut l'adresse suivante au nom des paroissiens de Saint-Lin :

Au révérend J.-B. Proulx, Ptre, Chanoine Honoraire, curé de Saint-Lin des Laurentides, Vice-Recteur de l'Université Laval a Montréal.

Vénéré Pasteur,

« La présence de tous vos paroissiens réunis autour de vous
« ce soir, vous dit assez le bonheur que nous éprouvons en
« vous revoyant au milieu de nous, plein de vigueur, de santé

" et d'ardeur comme aux beaux jours d'autrefois. Aussi grande " est aujourd'hui notre joie que profonde fut notre douleur, " lorsqu'au lendemain de la fête de l'Immaculée-Conception, " alors que vous étiez en route pour Québec, où vous appelait " votre charge de Vice-Recteur, parvint à nos oreilles la nou- " velle du pénible accident qui vous était arrivé.

" Une chute de voiture avait démis cette même épaule déjà " éprouvée par un semblable accident, sur l'Océan, en route " pour Rome, lorsqu'en compagnie de l'évêque de Sherbrooke, " le regretté Monseigneur Racine, vous alliez promouvoir les " meilleurs intérêts de l'Université catholique de Montréal.

" L'épreuve, dit-on, est le cachet de Dieu dans les œuvres et " dans les hommes. Vous avez goûté les épreuves dans les " travaux que vos supérieurs vous confiaient et nous avons " pu constater par vos enseignements du haut de la chaire de " vérité, et par votre conduite, combien vous saviez les accep- " ter comme un encouragement et une approbation.

" L'accident que nous connaissions cachait un mal plus grand, " une maladie plus dangereuse. L'espoir que nous avions de " vous revoir bientôt à vos occupations s'évanouit, lorsque nous " vîmes Mgr l'Archevêque de Montréal venir vous rendre " visite. Notre inquiétude, causée par cette affection de la " moelle épinière, devint plus grande, lorsque Nos Seigneurs " les Evêques de Valleyfield, de Druzipara et de Sherbrooke " vinrent vous présenter les consolations qu'exigeait votre état " de santé.

" L'angoisse que vous éprouviez au moment, où, disant un " dernier adieu à vos paroissiens présents à votre départ pour " un climat plus doux et des distractions nécessaires, eut un " profond retentissement dans tous nos cœurs. Nos larmes se " sont alors mêlées à vos larmes. Nous le dirons sans ostenta-

“ tion : nos prières sont montées ferventes et nombreuses vers
“ le ciel et nous avons demandé à Dieu de nous exaucer en
“ vous donnant un rétablissement complet et un prompt retour
“ au milieu de vos paroissiens désolés.

“ Pardonnez-nous si nous vous rappelons ces souvenirs dou-
“ loureux : la pensée du passé redit et proclame combien nous
“ avons aujourd'hui raison de nous réjouir.

“ Aussi tristes furent nos inquiétudes, aussi grande et com-
“ plète se manifeste notre joie. Nous sommes heureux de
“ votre retour ; nous remercions le bon Dieu du rétablissement
“ de votre santé ; nous vous souhaitons dans toutes vos entre-
“ prises le succès qui a couronné vos efforts dans le passé, et
“ nous demandons qu'au milieu des paroissiens qui vous aiment,
“ qui reconnaissent votre dévouement à leurs meilleurs inté-
“ rêts, vous trouviez ici, comme vous vous plaisez à le dire, le
“ repos, le calme et la tranquillité nécessaires pour vous per-
“ mettre de mener à bonne fin les œuvres que vous avez en-
“ treprises.

“ Permettez-nous d'ajouter un mot de remerciement pour
“ celle qui, par ses soins attentifs et persévérants, a contribué
“ si grandement à votre retour à la santé. ”

La réponse de M. l'abbé Proulx fut un véritable bijou littéraire. A la demande du Révd. M. Payette, voulant obéir jusqu'à la fin, comme il le disait lui-même, le distingué Vice-Recteur monta en chaire.

MONSIEUR LE MAIRE DE LA VILLE DES LAURENTIDES,

“ Vous venez de m'expliquer votre joie et celle de vos con-
“ citoyens à l'occasion du rétablissement de ma santé, et de

" mon retour au milieu de vous ; la foule qui se presse dans " cette enceinte trop étroite, les émotions diverses qui se pei- " gnent sur les figures, les préparatifs de fête qui ornent votre " ville, les démonstrations retentissantes qui ont éclaté sur " mon passage, tout vient confirmer vos paroles. Je sais que " cette joie est sincère ; je l'accepte comme une expression " d'affection personnelle, et surtout comme une marque d'atta- " chement aux Pasteurs qui travaillent à vos intérêts spiri- " tuels.

" Mon bonheur en ce moment n'est pas moins grand que le " vôtre. J'ai vu le Haut de l'Ottawa et ses forêts, les rives " sauvages du lac Supérieur, les immenses prairies de l'Ouest " avec ses colonies grandissantes, les Montagnes Rocheuses aux " points de vue pittoresques, terribles, saisissants, la Colombie " Britannique avec ses arbres géants, la Californie encore plus " étonnante par la fertilité luxuriante de son sol que par la ri- " chesse proverbiale de ses mines, les grasses plaines de l'Oré- " gon et les villes jeunes et ambitieuses du Washington. Eh " bien ! après avoir visité, avec le plus grand intérêt sans " doute, ces pays divers, je le dis sans hésiter, le plus beau " pays du monde pour moi, c'est Saint-Lin.

" Je l'ai senti plus vivement que jamais il n'y a qu'un ins- " tant : lorsque la locomotive sortit du bois touffu qui couron- " ne les côteaux au sud de votre ville, lorsque tout-à-coup s'ou- " vrit devant moi la plaine riante à travers laquelle serpente " l'Achigan, lorsque se sont déroulés à mes regards ces champs " verts parsemés de riches métairies, lorsque je vis émerger et " briller au dessus de vos demeures pavoisées les clochers de " l'église, du couvent, et du collège, aux rayons du soleil cou- " chant qui descendait à l'horizon derrière le rideau bleu des " Laurentides, je sentis l'émotion me gagner, et je dus me dis-

" traire avec mes compagnons de voyage pour couper court aux
" larmes qui déjà perlaient aux bords de mes paupières.

" Vous exagérez, dira quelque indifférent, Saint-Lin est loin " d'être le plus beau entre tous les pays de la terre. Peut-être, " mais écoutez cette histoire. Un fois un curé voulait dissuader " un jeune homme, son paroissien, d'épouser une certaine jeune " fille. Il lui donnait vingt raisons, toutes meilleures les unes " que les autres, mais inutilement ; enfin, à bout d'arguments, " il lui dit : " Vois donc comme elle est laide !— Monsieur le " curé, répondit le jeune homme, la beauté, ça, c'est dans l'œil ; " pour mon œil est est belle ! " Avec le jeune homme, je dirai : " l'affection, ça, c'est dans le cœur ; pour mon cœur Saint-Lin " est la paroisse chérie, par conséquent belle par excellence. " Après cela, renversez cette réponse, si vous le pouvez.

" Vous avez fait allusion, Monsieur le Maire, aux angoisses " que j'ai éprouvées. En effet, alors que tout me souriait, le " malheur parut frapper sur moi à coups redoublés.

" Ensemble, nous avions réussi à terminer la constraction de " ce temple si coquet, si gentil ; comblant les ravins, abattant " les cêteaux, nous avions préparé le nouveau champ des " morts ; nous avions élevé cette Accadémie commerciale et " agricole dont les portes seront ouvertes dans quelques mois à " l'éducation pratique. Les débentures du chemin de fer qui " pesaient lourdement sur les propriétés de la paroisse avaient " été règlées par nos efforts communs, sans grandes dépenses. " Dans une autre sphère d'action, où je dois me dépenser, des " difficultés interminables se règlaient, Rome approuvait nos " projets, la Législature de la Province leur donnait la sanction " légale, et une construction superbe qui doit enraciner l'Uni- " versité dans le sol Montréalais sortait de terre. Tout arri- " vait comme à point nommé.

" Or, voici que soudain la mort appesantit sa lourde main " sur ma famille et, par des coups quatre fois répétés, m'enlève " ceux qui me tenaient de plus près. Et moi-même, par un " brusque accident, je me vois réduit à un état de langueur, " incapable de tout travail, avec la triste perspective de rester " impotent jusqu'à la fin de mes jours. J'ai passé, je l'avoue, " bien des heures sombres, la mort me semblait préférable à " une telle vie. J'aurais voulu m'écrier avec Job : " Mon " Dieu, vous m'avez tout donné, vous m'avez tout ôté, que " votre saint nom soit béni. " Mais, je le pense bien, je n'ai " réussi qu'à dire avec le chrétien imparfait : " Mon Dieu, que " votre volonté soit faite, puisque je ne puis faire la mienne. "

" Hélas ! j'étais aveugle, et je ne voyais pas encore ce qu'il " y avait de miséricordieux dans la conduite de notre Père " Céleste qui éprouve et châtie, qui frappe et guérit. Durant " tout le cours de ma maladie, n'ai-je pas été entouré d'un dé- " vouement à toute épreuve qui ne se fatigue jamais ? une " atmosphère de paix n'a cessé de règner dans ma maison ; " mes paroissiens prévenant mes désirs, des prières nombreu- " ses se sont élevées de toutes les familles, comme du pied de " ces autels. La bienveillance de Nos Seigneurs les Evêques " de la Province de Montréal a été au devant de mes besoins, " et la bonne Providence me ménagea un voyage de santé dans " les meilleures conditions possibles de repos et de distraction. " J'ai été l'objet d'une délicatesse que ne saurais trop appré- " cier : il ne s'est pas écoulé un seul jour, pendant ma longue " absence, qu'il ne m'ait été envoyé de cette paroisse des nou- " velles détaillées sur les personnes ou les choses qui m'y in- " téressent. Je pouvais, sans inquiétude, quitter, pour un " temps illimité, et paroisse et Université, et l'expérience a " prouvé que les choses, quand j'étais loin, allaient pour le

" moins aussi bien que quand je suis proche : j'avais, pour " veiller aux intérêts de mes affaires, non seulement un bras " droit actif, mais encore un cerveau dirigeant, bien connu " parmi vous, qui pense et calcule ; j'avais un bras droit et " deux bras gauches.

" Le germe de relèvement déposé, sans que je m'en aperçus- " se, au sein même de mes affaissements, a produit son effet. " Je reviens plus fort que jamais, plein de vigueur et de cou- " rage, bien décidé à mener à bonne fin, si Dieu le veut, celles " de mes entreprises qui ne sont pas encore terminées.

" Il y a une dizaine de jours, un grand journal de Montréal " annonçait que c'en était fait de moi, que ma santé ne se réta- " blirait jamais. J'ignore le motif qui a inspiré cette nouvelle. " Si c'est la sympathie, je suis bien aise de rassurer cet ami " inconnu ; si, par hasard, (ce qu'à à Dieu ne plaîse) c'était le " désir de voir disparaître de la scène un homme embarrassant, " qu'on en prenne son parti. Je viens de faire avec la vie un " nouveau bail, au moins pour vingt-cinq ans.

" Quant à vous, mes chers paroissiens, je sais que vous en " êtes heureux ; et laissez-moi vous exprimer de nouveau, en " terminant, ma reconnaissance pour la réception si cordiale " que vous me faites ce soir. "

Mais déjà toute la ville est illuminée, des miliers de lanternes chinoises se balancent doucement, au souffle de la brise légère;et, dans la nuit qui tombe des Laurentides et s'étend sur la plaine, mille fusées éparpillent leurs gerbes de feu. L'enthousiasme est à son comble, et le passage du héros de la fête

qui voulait visiter sa petite ville, est salué d'acclamations répétées. La démonstration et les réjouissances se continuent jusqu'à minuit, alors que tout rentre au repos et que le silence se fait complet.

Il faudrait ici donner les noms de tous les citoyens de Saint-Lin, si nous voulions faire mention des décorations, car il n'y avait pas une maison qui n'eut ses lanternes chinoises et son drapeau. Pour ne pas commettre d'injustice, et jeter une note discordante dans cette démonstration de toute une paroisse, nous ne donnons que cette mention générale, félicitant bien cordialement monsieur le Curé de Saint-Lin de la fête dont il a été l'objet, et les paroissiens de leur zèle et de leur dévouement envers leur pasteur.

II

(De *La Croix* de Montréal du 26 juin 1894.)

Retour de M. l'abbé Proulx
Belle et sympathique démonstration à Saint-Lin

Laurentides, *P. Q.*, 21 *juin.*

On se souvient que l'abbé Proulx, curé de Saint-Lin, fut l'automne dernier, victime d'un grave accident de voiture. Le choc nerveux fut d'une telle violence, que, cinq semaines durant, l'état du malade inspira les plus vives inquiétudes. Finalement, il put hasarder un long et pénible voyage, jugé nécessaire au rétablissement de sa santé.

Lorsque M. Proulx partit, il se mit en route par l'ouest du continent, et, à petites semaines, à petites journées devrions-nous peut-être dire plutôt, il parvint jusqu'aux côtes de la Californie, à San Francisco.

Lors de son départ d'ici, M. l'abbé était dans un tel état de faiblesse, qu'on eût difficilement auguré un aussi bon voyage. On n'osait dire tout haut, mais on se demandait parfois tout bas : reviendra-t-il jamais ?

Aussi, est-ce à l'insu des habitants de Saint-Lin qu'il partit, afin d'éviter toute démonstration qui aurait pu compromettre

davantage son état, en lui rendant la séparation plus sensible.

Déjà, c'était avec une pénible émotion que le Pasteur s'éloignait de son troupeau ; qu'il voyait disparaître le clocher de cette église qu'il avait si puissamment et si généreusement contribué à construire ; qu'il laissait les prêtres zélés, le secondant dans son ministère ; les Frères enseignants qu'il hébergeait pour ses ouailles ; un couvent qui, par sa sollicitude, avait ajouté à son œuvre de haute éducation, le soin de quelques personnes âgées, et auquel il avait fait prendre, pour les jeunes filles, un cachet spécial de préparation aux devoirs de la vie domestique.

De temps à autre, des nouvelles encourageantes arrivaient des pays lointains, où M. Proulx cherchait la santé. La joie fut grande partout, lorsqu'il y a quatre jours, on apprit que M. le Curé arriverait ce soir, tout-à-fait rétabli.

Il fut incontinent décidé que cette fois il n'échapperait pas à une manifestation. Voilà pourquoi l'on voit tant de monde en ce moment dans le village.

Les vieillards et les enfants sont venus des rangs les plus éloignés de la paroisse. Tous sont avides de revoir et entendre au plus tôt cet ami qui leur a ouvert une main secourable en mainte occasion ; qui travaille actuellement encore à doter sa paroisse d'un beau collège commercial et agricole ; qui tant de fois, et à tous ceux qui le consultaient dans le secret de son bureau, a fait entendre des paroles de lumière et de consolation.

Lorsque M. le Curé est sorti des chars accompagné de MM. les abbés Nantel et Rouleau, du Collège de Ste-Thérèse, Lecours, curé de la Longue-Pointe, Dugas, curé de Sainte-Anne des Plaines et de son frère, M. l'abbé Dugas, anciennement du Nord-Ouest, il fut rencontré par M. Payette, desservant de Saint-Lin et par

MM. les vicaires Martel et Desrosiers du même endroit, ainsi que par M. Dubois, ancien curé de Saint-Lin, maintenant de la cure de Saint-Esprit, et M. Viau, curé de Sainte-Julienne.

Une voiture, portant le drapeau français et superbement ornée de fleurs et de verdure, traînée par deux chevaux, attendait M. le Curé.

M. Proulx y monta auprès de M. Jos. Archambault, après avoir été salué par M. Horace Ethier, maire des Laurentides, Geo. Pichette, maire de Saint-Lin et les notables de la localité.

Puis, trois cent hommes se mirent en marche, drapeaux en tête, et firent escorte à leur bien-aimé pasteur jusqu'à l'église, où tous assistèrent au salut solennel du Saint Sacrement.

Après la bénédiction donnée par M. le curé Proulx, il y eut lecture et présentation d'une adresse de bienvenue, faite par le maire de la ville. Pendant la réponse, la foule qui encombrait l'église, a été profondement remuée par la parole émue, vibrante et pleine d'onction du Rév. M. Proulx.

A la suite de la cérémonie, les hommes sont passés au presbytère afin d'y présenter leurs hommages, individuellement, à leur pasteur, qui à chacun disait un bon mot et donnait une cordiale poignée de main.

Tous ont pu constater avec joie que M. l'abbé Proulx paraît mieux que jamais, et plein de son ancienne vigueur. C'est aussi le sentiment de M. le Curé lui-même.

La soirée s'est terminée par une brillante illumination dans toute la ville, parcourue par M. le Curé, et par un feu d'artifice bien réussi.

A la lueur des mille feux de joie qui empourpraient les airs, entre les faisceaux de drapeaux et à la lumière vacillante des lanternes chinoises, on lisait des inscriptions disant le respect,

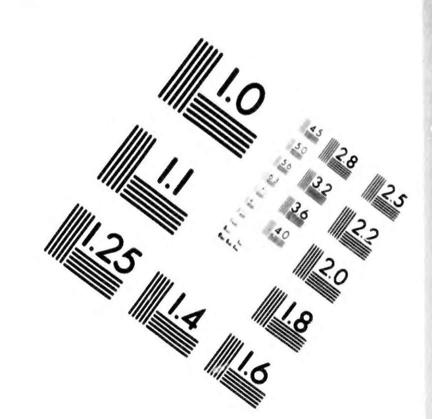
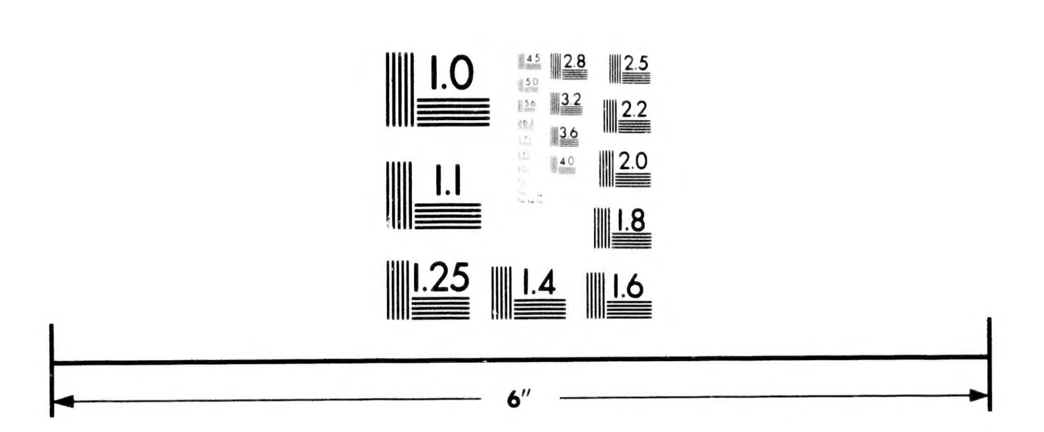
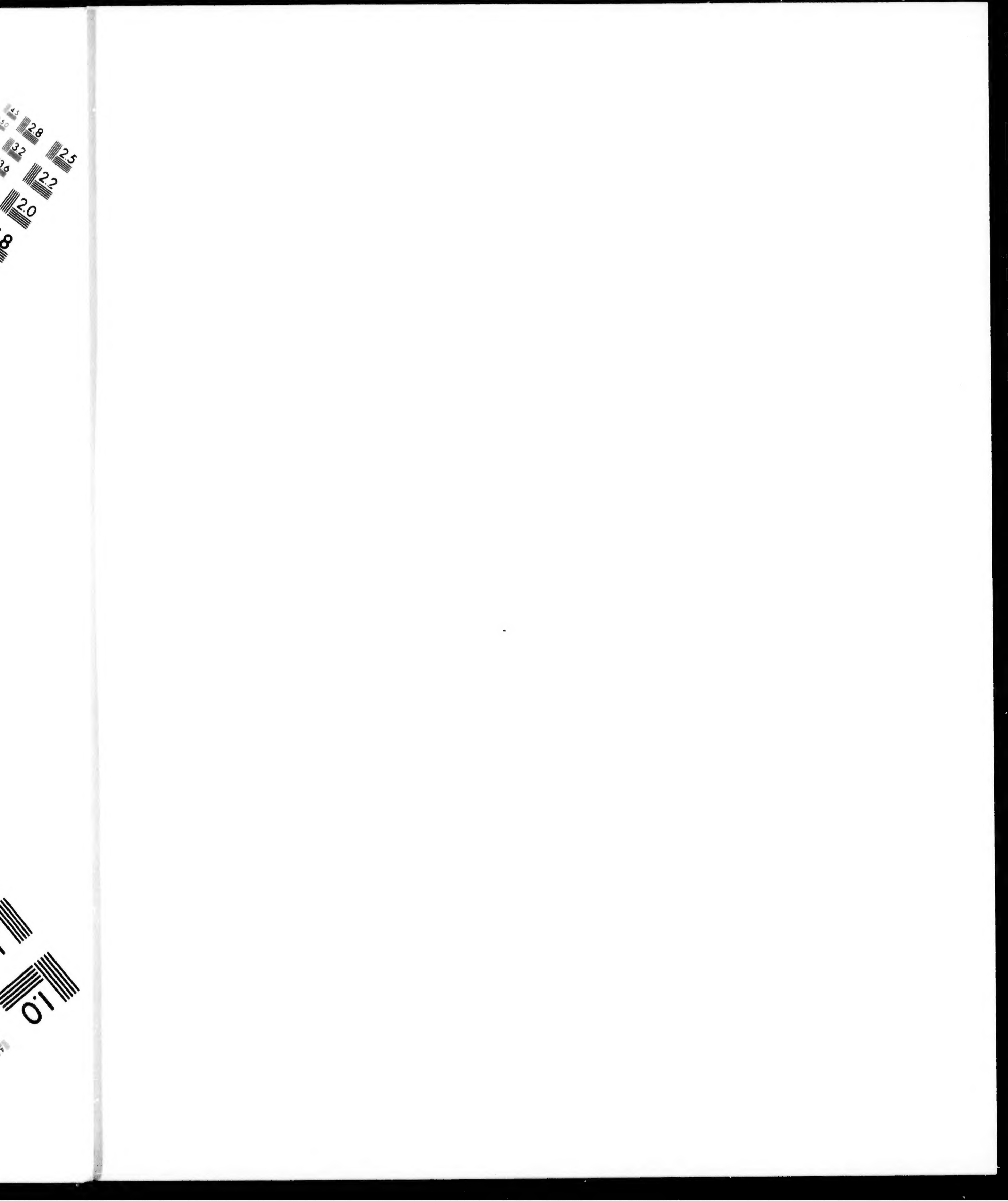


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

la joie et la reconnaissance de la population pour leur supérieur spirituel.

Nul doute que de telles réceptions réjouissent un pasteur et l'encouragent dans ses œuvres de dévouement, mais elles font aussi grandement honneur à ceux qui les donnent, et prouvent qu'ils savent se souvenir.

FIN.



TABLE DES MATIERES